Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/memoiresdumonsie02monn

BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE
à 1 franc le volume
(HORS DE FRANCE : 1 FRANC 25 CENTIMES LE VOLUME)

HENRI MONNIER

MÉMOIRES

DE MONSIEUR

JOSEPH PRUDHOMME

TOME DEUXIÈME

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
Boulevard des Italiens, 15.

JACCOTTET, BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS.

1858

MÉMOIRES

DE MONSIEUR

JOSEPH PRUDHOMME

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — A. Delcambre, 15, rue Bréd.

HENRI MONNIER

MÉMOIRES

DE MONSIEUR

JOSEPH PRUDHOMME

TOME DEUXIÈME

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

La traduction et la reproduction sont réservées

1857

MEMOIRES

DE MONSIEUR

JOSEPH PRUDHOMME

CHAPITRE PREMIER

La survivance de mon père. — Un placet à Louis XVIII. — Je deviens centre gauche. — Mon attitude devant la révolution de juillet. — Mort de la première madame Prudhomme. — Un héritage. — Je me retire à Fontainebleau. — Scapin et Jocrisse. — La garde-robe d'un ancien sociétaire du Théâtre-Français. — Faure et Brunet. — Les naïfs. — Dumersan. — Le costume de monsieur Chauffard. — Brunet-cheval. — Dix-sept ans de poudrette. — Brunet et Perlet. — Tiercelin. — Brunet-bouteille. — Désaugiers. — Les *inquiets*. — Le prototype de l'inquiet. — Moëssard. — Une brouille à mort. — La prudence d'un régisseur. — Harel. — Allez vous promener! — L'obéissance passive en matière de discipline dramatique.

Quand Louis XVIII fut définitivement assis sur le trône de ses pères, je lui adressai la lettre suivante :

« Sire,

» Mon père F. P. Prudhomme remplissait les fonctions de sous-maître d'écriture aux pages de la petite Écurie, lorsque la révolution française vint briser sa

plume et le faire descendre au rang de simple citoyen.

» L'auteur de mes jours aurait pu porter sa tête sur l'échafaud, comme tant d'autres, s'il n'était mort d'un catarrhe pulmonaire dans la fleur de sa vieillesse.

» Quelques années avant de monter au ciel, le fils de saint Louis, votre auguste frère, daigna signer de sa main royale les lettres de survivance à la charge de mon père. Je crois entendre en ce moment, Sire, une voix qui vous crie d'accepter ce legs sacré de la monarchie expirante.

» A l'ombre tutélaire des lys, la calligraphie et la société doivent refleurir ensemble. La révolution savait bien ce qu'elle faisait en méprisant la belle écriture : elle sapait l'ordre social par la base. C'est la belle écriture qui fait les bonnes mœurs, elle est nécessaire au trône comme à l'autel.

» En rétablissant ma charge, en honorant la calligraphie, Votre Majesté mettra le comble aux bienfaits dont elle a doté le peuple français, et fera bénir le nom déjà immortel de la charte constitutionnelle.

» La France, mon épouse et moi attendons avec confiance cet acte réparateur qui comblera enfin l'abîme des révolutions, et fera tressaillir de joie les mânes augustes de Louis XVI.

» Ci-joint un certificat constatant que j'ai été victime

de l'affreux gouvernement dont la France est enfin délivrée.

» En attendant la réponse à mon placet, j'ai l'honneur d'être,

» De votre Majesté,

» Le très-humble, très-obéissant et très-fidèle sujet.

» JOSEPH PRUDHOMME. »

Ma lettre n'obtint aucune réponse. Je commençai dès lors à comprendre que les Bourbons n'avaient rien appris ni rien oublié, et que la branche aînée entrait dans cette voie qui devait aboutir à la catastrophe de 1830. Je crus devoir, en conséquence, me séparer de l'ancienne monarchie. Je devins centre gauche comme toute la France, et je crois que c'est dans le centre gauche que je mourrai.

Je vis disparaître la Restauration sans regret, je ne lui devais rien, car les fonctions d'expert assermenté en écritures que j'ai remplies pendant quinze ans à la grande satisfaction de la justice et des parties n'ont rien de politique. Je les quittai quelques années après la révolution de 1830, lorsque la mort de mon cousin germain Anténor Baviot me mit subitement à la tête d'une fortune assez honnête.

Anténor avait divorcé avec sa femme. Les Parques

seules me séparèrent de la mienne. Ce triste événement vint me surprendre au milieu de la joie que me causait le triomphe du centre gauche. Je pleurai une épouse dont le seul tort fut d'être absorbée par les soins du ménage et qui ne comprit pas toujours les élans de mon cœur et de mon imagination, et je me retirai à la campagne. C'est dans la solitude que l'idée me vint d'écrire ces mémoires. Je les commençai d'abord pour me distraire, ensuite pour laisser aux générations futures le portrait véritable d'un homme qu'une ligue secrète organisée de son vivant a trop souvent fait poser en caricature.

J'habitais alors une petite maison de campagne dans les environs de Fontainebleau. Un matin que je faisais une promenade dans la forêt, je vis venir à moi deux personnages singuliers. L'un était un petit vieillard à la figure ronde et ridée comme une pomme; un sourire naïf errait perpétuellement sur ses lèvres que l'âge rendait un peu pendantes; il parlait, s'arrêtait, gesticulait et faisait des grimaces, tandis que l'autre l'écoutait gravement avec une brochure à la main. Le second personnage portait une toque rayée bleu et blanc, un manteau, une casaque et des chausses de la même étoffe. C'était le costume exact de Scapin, sauf la fraise. Elle était remplacée par un col en crinoline d'où sortait un col de chemise d'une hauteur démesurée. Le mien n'était rien en comparaison.

Les deux promeneurs me saluèrent poliment en passant. Je n'étais plus qu'à trois ou quatre pas d'eux, je les

reconnus tout de suite : l'un était Brunet des Variétés, l'autre Faure de la Comédie-Française, deux amis que je n'avais pas vus depuis qu'ils avaient quitté le théâtre.

Nous nous retrouvâmes tous les trois avec un vif sentiment de plaisir.

— Depuis quand es-tu ici ? me demanda Faure.

— Depuis vingt-quatre heures, lui répondis-je.

— Tu ne partiras pas sans que nous ayons dîné ensemble ; nous commencerons d'abord par déjeuner tout à l'heure, car tu ne nous quittes plus jusqu'à ce soir.

— Tu me permettras du moins d'aller prévenir chez moi qu'on ne m'attende pas.

— Comment, chez toi ! tu habites donc le pays ?

— Depuis deux jours, te dis-je.

— Et tu n'es pas encore venu voir un vieux camarade ?

— Je ne te croyais pas si près de moi. Mais permets-moi de vous demander ce que vous faites ici tous les deux, toi en grand costume de Scapin, et lui gesticulant comme Jocrisse lorsqu'il se croit empoisonné.

— Il me fait répéter mes rôles, répondit Brunet avec sa naïve bonhomie. J'ai quitté le théâtre depuis quinze ans, mais on peut avoir besoin de moi d'un jour à l'autre, et je m'exerce tous les matins pour ne pas être pris au dépourvu.

— Quant à moi, mon cher ami, répondit Faure, j'use ma garde-robe. L'hiver, je porte ma grande livrée, et le costume de Crispin pour aller à la chasse.

— Et que dit-on de te voir dans cet équipage ?

— Rien, tout le monde me connaît dans les environs, on y est habitué.

Depuis cette rencontre, je passai la meilleure partie de mon temps entre Faure et Brunet. Pauvre Brunet ! que de souvenirs ce nom réveille en moi !

Brunet représentait admirablement un type perdu aujourd'hui, le type naïf. Il était de la famille du créateur des Cassandres au Vaudeville, de ce Chapelle qui disait à ses nièces :

— Mes enfants, viens ici.

— Venez ici, voulez-vous dire.

— Du tout ; si je ne vous tutoyais pas, peut-être me croiriez-vous fâché contre vous, et je suis bien trop heureux de vous voir.

Brunet, directeur du théâtre des Variétés, y remplissait tous les emplois, régisseur, distributeur d'accessoires, avertisseur, souffleur au besoin. Dans *les Inconvénients de la diligence*, il jouait le rôle d'un grelot.

A l'arrivée de la diligence au relais on entendait sonner les grelots des chevaux ; il n'avait voulu confier à personne la mission délicate de les agiter. Un soir qu'il venait de remplir ce rôle, Dumersan s'approcha de lui au foyer.

— Mon cher ami, lui dit-il, je m'aperçois depuis quelque temps, et je ne suis pas le seul, que tu n'aimes plus le théâtre.

— Moi ! s'écria Brunet, je ne l'ai jamais tant aimé.

— Cependant tu te négliges affreusement.

— C'est faux, archifaux !

— Tu jouais hier dans *les Cuisinières,* le rôle du propriétaire.

— Monsieur Chauffard?

— Il s'appelle Chauffard, soit. Eh bien, tu ne te donnes pas seulement la peine de t'habiller.

— Mais on ne le voit pas, il parle dans la coulisse.

— Et si par hasard il était obligé de se montrer, que dirait le public en voyant que tu n'es pas costumé en Chauffard? .

— Au fait, c'est vrai, tu as raison !

— Mais ce n'est pas tout encore. Voici une observation plus grave.

— Qu'est-ce donc?

— Tu agites des grelots.

— Dans *les Inconvénients de la diligence.*

— Précisément. Puisque tu représentes un cheval, tu dois avoir un collier avec la sonnerie de grelots.

— C'est juste. Demain j'en mettrai un.

— Je t'y engage, la pièce y gagnera.

— Je te remercie de tes bons avis; à propos, quel est, à ton idée, le costume que doit porter monsieur Chauffard?

— Celui d'un propriétaire.

— C'est clair, je n'y pensais pas.

Brunet s'habilla le lendemain pour jouer Chauffard et mit un collier pour faire le cheval. Sur de nouvelles observations de Dumersan, il piaffa, on le fit ruer et hennir. Il aurait fini par mâcher de l'avoine si on l'avait voulu, et par faire mettre des fers à ses souliers.

Un jour, Brunet rencontra sur la place de la Concorde le comédien Perlet, le gendre de son vieil ami Tiercelin, il s'arrêta et lui dit :

— Je suis bien aise de vous voir, vous allez me demander ce que j'ai dans ma poche.

Sa poche, en effet, était d'une grosseur inusitée.

— Je ne demande pas mieux, répondit Perlet, qu'avez-vous dans votre poche?

— Devinez.

— Je ne puis pas deviner.

— Comment! vous ne devinez pas?

— Je l'avoue en toute humilite.

— Eh bien, je vous dirai que c'est du tabac. Demandez-moi maintenant pourquoi j'ai du tabac dans ma poche.

— Pourquoi avez-vous du tabac dans votre poche?

— Parce que je viens d'en chercher à la manufacture du Gros-Caillou, vu qu'on m'a assuré qu'à la *Civette*, où je prenais mon tabac depuis plus de vingt ans, on me faisait priser de la poudrette, comme vous êtes un honnête homme, et ce qu'il y avait de plus affreux, c'est que je m'en trouvais fort bien. J'étais bien aise de vous avertir au sujet de la *Civette*. Voilà pourquoi je vous ai arrêté. Bien des choses de ma part à Tiercelin.

Depuis longtemps retiré de la scène, et bien différent de son ancien directeur avec lequel il avait conservé néanmoins d'excellents rapports, Tiercelin ne voulut jamais remettre les pieds aux Variétés; il faisait même un détour pour ne point passer devant le théâtre de ses succès passés. Ce savetier si admirable, si parfait qu'il eût été déplacé dans un rôle de cordonnier, était, dans un salon, homme d'excellent ton et de la meilleure compagnie. Très-fort à l'épée, il n'eût pas un seul duel de toute sa vie, et il s'en montrait fier. Malheureusement, une mélancolie sombre et constante lui faisait éviter le monde et jusqu'à ses anciennes connaissances. Brunet seul trouvait quelquefois grâce devant lui. Tiercelin racontait, en ma présence, qu'un matin Brunet était venu le voir :

— Il commença par me demander de mes nouvelles, selon son habitude.

— Ça va mal, lui répondis-je; mon catarrhe empêche les voisins de dormir, mon propriétaire m'a donné congé. Et toi, comment vas-tu?

— Pas trop mal, si ce n'était ma prétention (toute sa vie il appela ainsi la cruelle maladie dont il était atteint).

— Que te dit ton médecin?

— De me secouer comme une bouteille.

— Comme une bouteille?

— Oui, tiens, comme ça.

Il se mit en effet à s'agiter de bas en haut, les bras collés contre son corps et imitant avec sa bouche le bruit du liquide qu'on secoue. La pantomime était si drôle, que je me tordais dans mon fauteuil, et quelquefois encore je ris involontairement en songeant à Brunet-bouteille.

Ce bonhomme jetait un charme infini sur nos réunions chez Faure. Scapin recevait souvent des amis de Paris. C'est chez lui que j'ai lié une connaissance plus intime avec Désaugiers, mon collègue du Caveau. Sa conversation, moins gaie peut-être que ses chansons, abondait en observations fines et ingénieuses. Il connaissait surtout les comédiens, et les décrivait à merveille. Une des misères qui affligent le plus les gens de théâtre, c'est l'inquiétude. On leur en veut, on cherche à leur nuire auprès du public et du directeur; s'ils n'ont pas de doublure dans leur emploi, ils se plaignent : on veut les tuer à force de travail; si on leur en donne une, ils se lamentent : on a pris la résolution de les faire oublier, de les mettre au *rancart*. Le directeur passe dès lors à l'état de bête, on n'a plus avec lui que les rapports indispensables au service. Si le comédien est marié, ce qui n'arrive que trop souvent de nos jours, l'inquiétude de madame vient

se joindre à l'inquiétude de monsieur. Hier, elle a rencontré la femme du directeur, qui lui a rendu à peine son salut; les journalistes l'attaquent parce que son mari ne va pas les voir; elle ferait mieux d'y aller elle-même; si elle n'était pas si attachée à ses devoirs, on ne la traiterait pas ainsi. Si monsieur voulait l'écouter, il romprait son engagement et quitterait une cassine où l'on n'a pas les moindres égards pour les gens qui font la fortune de l'administration. Ainsi surexcité par sa femme, le mari devient fou d'inquiétude. Tel auteur ne lui parle plus, tout le monde l'évite, le régisseur ne lui offre plus la moindre prise de tabac, le souffleur le laisse en plan, etc.

— Vous connaissez tous ce bon Moëssard, ajoutait Désaugiers; qui dirait, à le voir si calme, si placide, que c'est le prototype de l'inquiet? L'année dernière, j'arrive à la répétition tout effaré; on me demande de tous côtés ce qui cause mon agitation.

— Je viens de voir un spectacle affreux : un vieillard a fait une chute sur le boulevard, et s'est cassé une jambe devant moi.

A peine avais-je fait cette réponse, que Moëssard s'écrie d'un ton pincé :

— Merci, mon cher Désaugiers, tu ne te gênes pas avec moi, et tu as bien raison, on peut agir sans façon avec un ami de trente ans!

— Mais pourquoi te fâches-tu? qu'as-tu donc?

— Moi, rien du tout; continue, si ça t'amuse.

Il m'a été impossible d'obtenir d'autre explication. Pen-

dant un an, Moëssard a été brouillé avec moi. C'est hier seulement que j'ai appris que la veille de mon aventure, le pauvre Moëssard, en entrant en scène, avait fait une chute assez ridicule, à la grande satisfaction de messieurs les anges du paradis. Le pauvre inquiet était convaincu que j'avais voulu, en racontant l'accident dont j'avais été le témoin, faire allusion à sa mésaventure.

Cette inquiétude ne l'a pas empêché d'obtenir plus tard le prix Montyon. Elle tenait probablement à son caractère si méticuleux, que, par crainte de se compromettre, il ne passait plus devant la maison de l'ancien directeur quand un changement avait lieu dans l'administration de la Porte-Saint-Martin, et comme ces changements étaient assez fréquents, Moëssard ne laissait pas que d'être parfois assez embarrassé pour se créer une route. Il avait cependant du courage par moments : sa réponse à Harel, qui exigeait de lui quelque chose en dehors de son service, est restée fameuse : — C'est de concession en concession que Louis XVI est monté sur l'échafaud !

— Allez donc vous promener ! répliqua Harel impatienté.

— Comme pensionnaire et régisseur, je vous dois obéissance.

Et Moëssard, prenant son chapeau et sa canne, alla se promener sur le boulevard ; il fallut que son directeur l'envoyât chercher, et lui intimât officiellement l'ordre de revenir.

En traversant le théâtre pour exécuter l'ordre de promenade que venait de lui donner Harel, il se trouva face à face avec un individu égaré dans les ténèbres des coulisses, qui lui demanda où étaient situés les bureaux.

— Je ne suis plus régisseur, et je manquerais à mon devoir si je m'occupais directement ou indirectement des affaires de l'administration.

Moëssard s'éloigna après cette réponse faite du ton le plus digne et le plus convaincu, laissant l'infortuné se tirer d'affaire comme il pourrait.

Je passai une saison tout entière à Fontainebleau dans l'intimité de Faure, de Brunet, de Désaugiers et de plusieurs autres personnes attachées de près ou de loin au théâtre. Merle vint plusieurs fois nous visiter en compagnie de sa femme, madame Dorval. Ici je m'arrête pour reprendre haleine. La grande actrice mérite bien qu'on lui consacre un chapitre tout entier.

CHAPITRE II

Camille, ou le Souterrain. — L'idole de Lorient. — Madame Bardais. — La petite Bardais. — L'emploi des Betzy. — Potier. — La partie de dominos au café des Variétés. — La première représentation de *la Cabane de Montaynor.* — Débuts de Madame Allan-Dorval. — *L'Incendiaire, les Deux Forçats, le Banc de sable.* — Ketty Bell et Adèle. — Madame Dorval à l'âge de sept ans. — Les confessions de madame Dorval. — L'art de placer cent mille francs et de ne pas s'en faire trois mille francs de rente. — Mort de madame Dorval. — Merle. — *Les Ermites.* — Monsieur de Jouy. — *Le Bourgmestre de Saardam, le Ci-devant Jeune Homme,* etc., etc. — Le feuilleton de la *Quotidienne.* — Le dernier des hommes aimables. — Légitimiste quand même. — Une messe de famille. — Les couverts en gage.

Pendant ma jeunesse, ma mère, pour je ne sais plus quelle affaire, — qui ne devait pas être d'une grande importance puisqu'elle n'est point restée dans ma mémoire, — se rendit à Lorient et m'emmena avec elle. Je me souviens parfaitement que toute la ville était en rumeur par suite de la représentation qui venait d'avoir lieu de *Camille, ou le Souterrain ;* on ne parlait que des succès de cet opéra et de la cantatrice qui avait créé le principal rôle, madame Bardais, une chanteuse, disaient les Lorientais, qui n'aurait été déplacée sur aucun théâtre de la capitale.

J'étais trop jeune pour décider si les Lorientais avaient tort ou raison. Les amis chez lesquels ma mère était descendue la menèrent entendre *Camille* et madame Bardais. Je n'ai conservé aucun souvenir bien net de cette cantatrice ; mais, en revanche, il me semble voir encore sa fille, une enfant de sept ou huit ans, qui jouait avec une intelligence merveilleuse l'emploi dit des *Betzy* dans l'opéra-comique.

Environ huit ans plus tard, appelé dans une petite ville du Nord pour y suivre une expertise en écriture, amateur passionné des jeux de la scène, je me rendis, le soir même de mon arrivée, au théâtre. On jouait, je crois, *le Bouffe et le Tailleur*. Le rôle de Martin était tenu par un comédien nommé Allan-Dorval, qui me parut accueilli avec assez de froideur par le public, et qui ne méritait guère un autre accueil.

A la fin de son air, quelques applaudissements éclatèrent, bientôt couverts par des chut! nombreux et bien nourris. Mon voisin de banquette (en province on se lie aisément au théâtre, tous les spectateurs sont de la même famille) m'apprit qu'Allan-Dorval n'était toléré qu'à cause de la gentillesse de sa femme, que le directeur avait eu bien soin de faire débuter la première.

J'éprouvais donc une vive et légitime impatience de voir paraître madame Allan-Dorval. Quel ne fut pas mon étonnement, lorsque je reconnus en elle la petite Bardais, la Betzy du théâtre de Lorient, dont on vendait le portrait dans les rues, et que ma mère avait conservé bien

précieusement comme un souvenir de son voyage. Je serais allé lui faire une visite, si le tribunal n'eût pas remis à la rentrée le procès pour lequel j'avais été appelé. Force me fut de repartir le lendemain même pour Paris, où d'autres affaires réclamaient impérieusement ma présence.

J'ai déjà fait connaître mes liaisons avec Talma, mon intimité n'était pas moins grande avec le Talma de la gaieté: vous avez déjà nommé Potier.

Par un beau soir de l'année 1818, Potier vint me chercher au café des Variétés où j'allais commencer ma partie de dominos.

— Prudhomme, me dit-il, je t'emmène.

— Où ça?

— A la Porte-Saint-Martin.

— Mais je n'ai pas fait ma partie de dominos.

— Tu la feras demain.

Je m'étais fait une douce loi de ne jamais résister aux volontés, je dirai même aux caprices des grands hommes qui voulaient bien m'honorer de leur amitié. En route, il m'apprit qu'il s'agissait d'aller voir les débuts d'une jeune actrice qu'il avait trouvée dans une de ses tournées, et dont le talent l'avait assez frappé pour la faire engager à la Porte-Saint-Martin. On donnait ce soir-là une première représentation : *la Cabane de Montaynor,* mélodrame en cinq actes et je ne sais plus en combien de tableaux.

— Et comment se nomme la débutante ?

— Madame Allan-Dorval, me répondit Potier, et tu m'en diras des nouvelles.

— Elle chantait l'opéra-comique ?

— Tu la connais donc?

— Et tu l'as lancée dans le mélodrame !

— Pourquoi pas.

— C'était une gentille Dugazon, mais je doute qu'elle inspire jamais la terreur et la pitié.

— C'est ce que nous verrons.

L'expérience ne corrige pas l'homme. Que de jugements téméraires n'avais-je pas déjà fait dans ma vie, et je ne craignais pas d'en augmenter le nombre. Si jamais opinion fut démentie par les faits, c'est bien celle que je venais d'émettre. *Les Catacombes, les Pandours, le Banc de sable,* prouvèrent successivement que la frêle Dugazon de province pouvait faire naître la terreur et la pitié dans l'âme des spectateurs, comme autrefois elle charmait leurs oreilles; puis vinrent *les Deux Forçats, la Fille du musicien, le Château de Kenilworth* et *l'Incendiaire,* où elle se montra touchante jusqu'au sublime dans la scène de la confession.

Je voulus faire la connaissance de madame Dorval; Potier me conduisit chez elle. C'était précisément le jour de sa fête.

J'arrivai avec un cadre sous le bras, un bouquet à la main, et je lui adressai le petit compliment suivant :

Madame,

En ce jour solennel où tous vos amis vous adressent les vœux sincères qu'ils font pour votre bonheur, permettez-moi de déposer à vos pieds ce double hommage de mon respect et de mon admiration, ce tableau et ces fleurs : l'un vous retracera des souvenirs, les autres seront l'emblème de vos charmes.

Madame Dorval, en me remerciant d'une façon charmante, prit mon bouquet et mon tableau qu'elle regarda attentivement. Il représentait une petite fille en costume de Suissesse.

— Ce tableau, lui demandai-je, ne vous dit-il rien?

— Je cherche, me répondit-elle, mais en vain.

J'enlevai alors une feuille de vélin blanc qui dissimulait le bas de la page où étaient lithographiés ces mots :

THOMASE-AMÉLIE-MARIE DELAUNAY, dite BORDAIS
âgée de huit ans
ROLE DE BETZY EN 1808.

Aussitôt madame Dorval me sauta au cou et m'embrassa à trois ou quatre reprises.

— Merci, s'écria-t-elle, merci ! vous me rajeunissez de quinze ans. Voilà, messieurs, comment j'étais lors de mes premiers débuts.

A partir de cette époque, je devins l'ami de madame Dorval; j'ai assisté à toutes ses créations, et on sait qu'elle ne s'est point ménagée. Tout entière à son art et aux auteurs, acceptant tous les rôles, heureuse avant tout de jouer et de venir au secours du talent, ni capricieuse, ni dédaigneuse, ne se renfermant point dans cette fausse dignité qui n'est au fond que de l'impuissance, prodiguant son génie à qui l'invoquait, insoucieuse de réclame, sans charlatanisme, sans haine, sans vanité, madame Dorval a été pendant vingt-cinq ans le modèle des artistes et la providence des poëtes. Elle n'avait point de millions, point d'hôtel somptueux, point d'équipage, mais son nom vivra dans l'histoire littéraire de notre époque. Je la vois encore, je vois l'étonnement de la salle entière du Théâtre-Français, lorsque, s'avançant sur la scène dans son modeste habit de quakeresse, tenant ses deux enfants par la main, elle parut aussi jeune, pour ainsi dire, aussi pure, aussi chaste qu'eux. Qui aurait reconnu dans cette touchante Ketty Bell l'ardente et fiévreuse Adèle d'*Antony?* La femme qui a pu créer ces deux rôles reste et restera toujours comme la plus forte et la plus complète comédienne de son temps.

Et quelle douceur, quelle modestie dans les rapports les plus ordinaires de la vie! Elle avait de l'intelligence, et ce qui vaut mieux encore, du cœur; elle s'est donnée, elle ne s'est jamais vendue; elle a aimé non par vanité ou par amour-propre, non pas les riches et les puissants, mais des écrivains, des poëtes, des artistes comme elle;

elle a été à son tour beaucoup et noblement aimée, aussi lui sera-t-il doublement pardonné.

Madame Dorval avait quelquefois des accès de tristesse et de mélancolie. Je lui en demandai la cause un jour.

— C'est une habitude de jeunesse, me répondit-elle en souriant; je suis venue au monde sur les grands chemins, j'ai été bercée aux durs cahots de la charrette de Ragotin. Je n'ai connu ni les jeux ni les joies de l'enfance. Je me rappelle encore, lorsque ma mère, me tenant par la main, me conduisait au théâtre, de quel œil de regret je suivais les petites filles de la ville dansant en rond au milieu de la grande place, ou jouant sur la porte de leurs maisons. Je passais une partie de ma journée dans une salle noire, enfumée, froide, où le soleil ne pénétrait jamais. La répétition finie, il fallait rentrer, manger un morceau à la hâte, faire son paquet et se rendre à la représentation du soir. Quand je ne jouais pas, ce qui arrivait assez rarement, j'accompagnais ma mère pour l'aider à s'habiller. Je me couchais accablée de fatigue, et si j'entrevoyais quelquefois le ciel bleu, les arbres, la verdure, les fleurs, si j'entendais chanter les oiseaux, ce n'était que dans mes rêves.

Ma mère, pauvre femme, n'aurait pas mieux demandé que de m'aimer, mais en avait-elle le temps? Est-ce qu'on peut être mère d'ailleurs dans cette atmosphère de luttes, de misère, d'orgueil, de passions violentes ou vulgaires, qui est la vie de la pauvre comédienne nomade?

Orpheline à quinze ans, j'épousai le premier venu qui voulut bien se charger de mon sort ; le hasard intervertit les rôles, je devins la protectrice de mon protecteur. Les souffrances et les travaux de la maternité, les soucis du ménage, les dures peines de l'acteur de province sans feu ni lieu, pour ainsi dire, en butte aux caprices du public, aux faillites des directeurs, ont rempli ma jeunesse. Maintenant, grâce à Dieu ; le plus fort est passé, je vois arriver l'âge mûr sans crainte, je puis élever mes enfants; et tenez, pour m'épargner tous les tracas de la fortune, j'ai confié hier cent mille francs à un de mes amis, sur lequel je tirerai au fur et à mesure de mes besoins.

Pauvre femme ! elle était plus insouciante que son second mari, le spirituel Merle, qui pouvait passer pour l'insouciance en personne.

J'ai toujours été trop bon comptable pour approuver cette manière de placer ses capitaux. Je pressais souvent madame Dorval de convertir son argent en titres au porteur, solides et produisant un honnête intérêt. Elle me promettait toujours de le faire et ne tenait jamais sa parole.

Un beau jour cependant, en entrant dans son petit boudoir, elle me dit en riant :

— Mon cher Prudhomme, félicitez-moi.

— De quoi donc, belle dame?

— J'ai fait appeler mon banquier.

— A la bonne heure.

— Nous avons réglé ensemble.

— Et il vous doit ?

— Rien.

— Comment rien ?

— C'est moi, au contraire, qui lui redois dix mille francs !

O artistes ! artistes ! quand aurez-vous enfin de l'ordre, et quand cesserez-vous de vous faire gruger ?

Comment s'étonner après cela que madame Dorval, après avoir gagné des sommes considérables, soit morte sans rien laisser à ses enfants ?

Le 16 mai 1848, madame Dorval perdit un petit-fils âgé de quatre ans, gracieux et charmant enfant que sa grand'mère adorait.

— Prudhomme, me dit-elle le jour même de l'enterrement, en me serrant la main, mon cœur s'est brisé aujourd'hui, je sens que je n'ai pas longtemps à vivre.

En effet, à partir de ce moment elle tomba dans une noire mélancolie. On lui conseilla une tournée en province, espérant que les occupations et les fatigues du théâtre parviendraient à la distraire, mais rien n'y fit. Madame Dorval oubliait la scène et allait d'église en église, priant et faisant célébrer des messes pour le repos de l'âme de son petit-fils.

Le 16 mai était revenu, nous avions tous assisté à la célébration de ce douloureux anniversaire. Madame

Dorval avait paru mieux ce jour-là ; le lendemain, des symptômes plus graves se manifestèrent, et deux jours après elle était allée rejoindre l'enfant qu'elle avait tant pleuré.

Plus d'un an s'écoula sans que je revisse Merle, je le retrouvai enfoncé dans un fauteuil, la tête inclinée sur sa poitrine, reconnaissant à peine ses amis, répondant péniblement aux questions qu'on lui adressait. Cependant on devinait encore plutôt qu'on ne retrouvait dans ses traits amaigris, dans ses yeux enfoncés, la noblesse et la régularité de physionomie, la vivacité intelligente de regard de l'ancien collaborateur de monsieur de Jouy, de l'auteur des *Ermites*, d'une foule de vaudevilles qui passeraient pour des comédies aujourd'hui, et du feuilletoniste de la *Quotidienne*.

Merle avait été un des hommes les plus spirituels e les plus beaux de son temps ; poli, cherchant à plaire à tout le monde, ne se plaignant jamais de rien, ne trouvant jamais rien de mauvais, il était un des derniers et des plus complets échantillons de cette race d'hommes aujourd'hui éteinte, qu'on appelait les gens aimables. Cet homme doux, s'accommodant de tout, se rangeant volontiers aux idées de celui qui lui parlait, qui n'aurait pas dû avoir, à ce qu'il semble, d'opinion politique, fut toute sa vie un légitimiste intraitable. Rien ne put l'entamer là-dessus, il est mort tout entier dans sa foi, et c'est là un rare mérite par le temps qui court.

Le gendre de madame Dorval avait recueilli le vieux

Merle, qui cependant avait sa famille, et une famille composée de gens riches; mais ce ne sont pas toujours ceux-là qui sont les plus généreux.

Le jeune comédien soutenait donc le vieil homme de lettres; malheureusement sa fortune ne répondait pas à son dévouement. Il avait une famille à nourrir, des enfants, une femme, et on ne gagne pas des sommes folles dans l'emploi des comiques. Il prit donc le parti d'écrire aux parents de Merle.

Longtemps les lettres restèrent sans réponse; enfin on vit paraître une vieille dame tout emmitouflée et encoqueluchonnée. Elle déclina ses noms et qualités. La nouvelle venue tenait à Merle de fort près.

On la fit entrer dans la chambre du malade, qui, plongé dans cette espèce de léthargie qui présage une fin prochaine, ne la reconnut pas.

La vieille dame s'approcha du lit de Merle et le considéra pendant quelque temps avec attention.

— Mon pauvre frère! murmura-t-elle ensuite en portant un mouchoir à ses yeux.

— Elle s'attendrit, pensa le comédien, c'est bon signe! Ce pauvre monsieur Merle, elle va sans doute le prendre chez elle. Nous pleurerons en le quittant, mais enfin il sera mieux soigné qu'ici; il aura des domestiques, un appartement plus vaste, les meilleurs médecins, une foule de secours, hélas! et de soins que nous ne pouvons pas lui donner.

— Comme je l'ai vu et comme je le vois! reprit la

bonne dame; ce que c'est que de nous. Je suis bien heureuse qu'il soit chez de braves gens et que rien ne lui manque.

— Nous avons fait de notre mieux jusqu'ici...

— Je vous remercie au nom de la famille; mais il ne faut pas que vous ayez toutes les charges, et je vais de ce pas donner des ordres...

— Pour qu'on transporte monsieur Merle chez vous?

— Pour qu'on dise une messe pour lui à sa paroisse.

Le comédien regarda la vieille dame.

— Et moi, ajouta-t-il, je vais mettre mes couverts en gage pour payer le compte du pharmacien!

CHAPITRE III

Le tourtereau et la tourterelle. — Le beau ciel de l'Ausonie. — Avignon. — La maison de Laure. — Le pont du Gard. — Marseille. — Ne m'appelez plus Bibi. — L'image de la vie. — Mon Loulou. — Appelle-moi Beppo. — Le mal de mer. — Divers moyens de le guérir. — Les citrons. — Les petits verres. — Un bon dîner. — Alcide Touzé. — Le premier potage. — Le tribut à Neptune. — Les conversations de Félicité. — Gênes. — Les portefaix de la ville des doges. — La langue toscane. — L'excellence. — *Polissonno*, au pluriel *polissonni*.—Les maisons de marbre, les hôtels de marbre, les palais de marbre, les rues de marbre, le palais Doria. — Pise. — Lambertus. — La jettatura. — Où le commis voyageur reparaît.

L'homme n'est point fait pour vivre seul, le tourtereau ne saurait exister sans une tourterelle. J'ai donc pris une seconde tourterelle par-devant le maire du cinquième arrondissement. C'était une tourterelle veuve. Madame Félicité Pignolet me parut avoir toutes les qualités requises pour faire le bonheur d'un galant homme. Elle était jeune, jolie, jouait du piano et dessinait des paysages.

Je ne suis pas de ces gens qui sacrifient à la mode et se croient obligés de passer la lune de miel à Londres, à Naples ou à Saint-Pétersbourg ; mais je crois que, dans les premiers temps d'un mariage, un petit voyage est

une chose nécessaire pour étudier le caractère de sa moitié en présence des grandes scènes de la nature.

Depuis longtemps je brûlais de voir l'Italie, cette terre classique des arts ; l'occasion était on ne peut plus favorable. Je proposai à Félicité d'aller passer deux ou trois mois sous le beau ciel de l'Ausonie. Elle accepta, et nous partîmes.

Certes, je ne suis pas ennemi du progrès, mais je trouve que les bateaux à vapeur, quoi qu'on en dise, ont bien leurs petits désagréments. Le nôtre regorgeait de voyageurs. Impossible de pénétrer dans la cabine, pas de tente sur le port; nous étions exposés à un soleil de trente ou trente et un degrés. « Quel bonheur que nous ne soyons pas des œufs, disais-je à Félicité qui essayait de se garantir avec son ombrelle, il serait impossible de nous manger à la coque ! »

Enfin, nous arrivons à Avignon et je demande l'ombrage frais d'une chambre. Je fais ma toilette. Félicité trouve qu'il fait trop chaud pour sortir, et elle demande l'heure de la table d'hôte. Je me mets à la recherche de la maison de Laure, et j'acquiers la conviction, après deux heures de courses inutiles, que personne ne connaît à Avignon l'adresse de l'amante de Pétrarque. C'est triste pour les âmes sensibles.

Le lendemain, une dispute s'est élevée entre ma femme et moi.

Je tenais à aller voir le pont du Gard. Félicité voulait se rendre à Marseille, « parce que, disait-elle, Marseille

est une grande ville où l'on doit s'amuser mieux qu'à Avignon. Nous verrons assez de monuments romains à Rome sans perdre notre temps à visiter ceux de ce pays-ci. »

Félicité n'en voulut pas démordre. Je partis seul pour le pont du Gard. Je revins le jour même chargé de vingt livres de ciment arraché au monument, et après avoir gravé mon nom sur sa pierre indestructible.

Nous restâmes pendant trois jours à Marseille, pour attendre le départ du paquebot faisant le service des côtes d'Italie. Je me promenais un matin sur le quai, me délectant à entendre parler l'harmonieux dialecte des Phocéens par les portefaix du port, lorsque je m'aperçus que j'étais suivi par un individu assez mal vêtu qui me considérait avec la plus grande attention. Au moment où j'allais lui demander ce qu'il me voulait, l'inconnu se précipita dans mes bras.

— Tu ne me reconnais pas? s'écria-t-il.

— Ma foi non.

— Tu ne reconnais pas l'ancien commis de l'oncle Baviot, ton ami Jérôme?

— Et que fais-tu à Marseille?

— Je joue les grandes utilités, répondit-il avec un soupir; j'ai joué les rois, puis les confidents, et maintenant que la tragédie est abandonnée, j'en suis réduit à remplir les emplois subalternes du drame et du vaudeville. C'est triste, mais il faut bien vivre.

J'invitai Agamemnon et Théramène à déjeuner, dans la personne de Jérôme, et je le présentai à ma femme qui daigna l'accueillir avec bonté. Nous parlâmes de notre jeunesse, de nos premières tentatives, et il me félicita de n'avoir point embrassé la carrière dramatique. —Tu vois, ajouta-t-il en me montrant ses coudes percés, où m'a conduit la tragédie !

Nous devions aller le soir même au spectacle. Jérôme me fit promettre de venir le rejoindre, pendant un entr'acte, sur la scène. Je pus d'autant mieux remplir ma promesse, que ma femme, prise d'une migraine subite, voulut rester à l'hôtel.

Jérôme me présenta à ses camarades comme un amateur de théâtre très-distingué. Tous me firent un excellent accueil et me demandèrent si je pouvais les protéger auprès de quelque directeur de Paris.

Je n'avais jamais mis les pieds dans un foyer de théâtre de province. J'écoutais de toutes mes oreilles, et fidèle à mes habitudes d'observation exacte et consciencieuse, j'écrivis en rentrant chez moi ce que j'avais entendu. Ces dialogues sans art pourront donner une idée assez vraie des mœurs dramatiques, et arracher un moment le lecteur à cette monotonie inhérente aux mémoires, que de plus illustres et de plus habiles que moi n'ont souvent pu éviter.

MAUGIRON, FRANCIS, QUANTIN, MADAME AUJAS, CAROLINE, MINON.

QUANTIN.

On va donc remonter *Trente ans, ou la Vie d'un joueur?*

MAUGIRON.

Qui t'a dit ça?

FRANCIS.

C'est au tableau.

MAUGIRON.

Comment! (Il se lève et va consulter le tableau.) J'en suis bien fâché, la pièce n'est pas sur mon répertoire, je ne joue pas dimanche.

MADAME AUJAS.

Rassure-toi, ce n'est pas toi qui joueras.

MAUGIRON.

Et qui donc?

CAROLINE.

Si c'est quelqu'un en représentations?

MAUGIRON.

Oh! alors... je ne dis plus rien, j'aime mieux cela.

CAROLINE.

Dis donc, Minon?

MINON.

Plaît-il?

CAROLINE.

Tu sais?

MINON.

Non, et toi?

CAROLINE.

J'irai, l'an prochain, en représentations.

FRANCIS.

C'est une idée.

QUANTIN.

Sans compter qu'on fait bien d'en faire venir, des artistes en représentations, pour ce qu'ils rapportent...

MINON.

Dis plutôt pour ce qu'ils remportent!

MADAME AUJAS.

Oui, parlons-en; le dernier, qu'a-t-il remporté?

QUANTIN.

Il a remporté sa veste.

MAUGIRON.

Ça ne les corrige pas.

CAROLINE.

Au contraire.

FRANCIS.

Le fait est, qu'excepté mademoiselle Mars...

MADAME AUJAS.

Et encore !

CAROLINE.

Mon Dieu non, même mademoiselle Mars, je ne vous dis pas qu'elle fasse précisément *four,* elle vient de Paris, c'est tout simple, elle a du talent...

MAUGIRON.

Et un beau.

CAROLINE.

Mais ce que je dis, c'est relativement à ce qu'elle faisait auparavant.

MINON.

Je voudrais lui voir faire, huit jours, la besogne que nous faisons.

MADAME AUJAS.

Elle ne la ferait pas.

CAROLINE.

Comme moi, l'aut' jour, *l'Incendiaire, Yelva* et *Misanthropie et repentir*.

MINON.

On t'en a bien récompensée.

CAROLINE.

On ne m'a pas dit merci, et le lendemain, sans le commissaire de police, j'étais à l'amende pour avoir manqué ma répétition.

MAUGIRON.

Vous direz ce que vous voudrez, mademoiselle Mars sera toujours un beau talent.

MADAME AUJAS.

Elle ne viendrait pas de Paris, elle en aurait moins.

MINON.

Croyez-vous, par exemple, je peux dire ça, je ne joue pas son emploi, que si madame Brulé, qu'était ici l'année dernière, débutait à Paris...

FRANCIS.

Eh ben ?

QUANTIN.

Elle s'y casserait le nez.

MINON.

Ça n'est pas sûr.

MAUGIRON.

Peut-être, avec un autre organe...

MINON.

On s'y ferait à son organe.

CAROLINE.

Et un autre physique.

MINON.

On s'y ferait aussi. Non, c'est vrai, ne dirait-on pas, à vous entendre, qu'à l'exception de Paris, on soit partout des grues ou des imbéciles!

CAROLINE.

Certainement il y a des talents à Paris.

MADAME AUJAS.

Il y en a eu.

FRANCIS.

Il y en a encore, je ne vais pas à l'encontre.

QUANTIN.

Mais faut pas se le dissimuler, si à Paris vous n'avez pas les journaux dans vot' manche...

MAUGIRON.

Si vous n'avez pas d'intrigues...

FRANCIS.

Si vous ne donnez pas des dîners...

MINON.

Et aut' chose...

CAROLINE.

Vous ne ferez pas vot' chemin.

QUANTIN.

Voyez Mipoux!

FRANCIS.

Et Fradin?

MADAME AUJAS.

Et Verdeau? Parce qu'ils ne faisaient pas de cadeaux aux correspondants...

CAROLINE.

Quand j'étais à Lorient, pendant trois ans, j'ai envoyé

des homards et des tourteaux; il ne m'a jamais placée.

MAUGIRON.

Fallait demander à aller à Marseille, tu lui aurais envoyé des clovisses, des figues et de l'huile d'olive.

FRANCIS.

Il a toujours fallu des moyens pour aller à Paris.

MADAME AUJAS.

Et s'y tenir.

CAROLINE.

Surtout avec les appointements qu'on vous donne en arrivant.

MADAME AUJAS.

Je sais bien que je n'ai jamais voulu y aller.

CAROLINE.

De ton temps les villes étaient meilleures.

FRANCIS.

On était mieux payé d'abord, puis il y avait moins de banqueroutes.

MADAME AUJAS.

Quant aux banqueroutes, il y en a toujours eu.

QUANTIN.

Il y en aura toujours.

MAUGIRON.

Si j'avais tout l'argent que j'ai perdu en faillites, il y a longtemps que je n'y serais plus.

MADAME AUJAS.

J'en ai essuyé quatorze, de banqueroutes, depuis que je suis au théâtre.

MINON.

Mon père, dix-sept.

MADAME AUJAS.

Dans ce temps-là, on jouait encore la comédie; aujourd'hui, non-seulement on ne trouve plus personne pour la jouer...

MAUGIRON.

Mais le public n'en veut plus.

MADAME AUJAS.

Il préfère les ordures.

MINON.

C'est plus amusant.

MADAME AUJAS.

Tellement amusant, que les parents n'y mènent plus leurs enfants.

MADAME AUJAS.

Dame ! de mon temps, on ne payait pas les chanteurs comme on les paye aujourd'hui.

MAUGIRON.

Et ils chantaient.

FRANCIS.

Tandis que nous, qui faisons bouillir la marmite, nous n'avons pas d'eau à boire.

CAROLINE.

Voyez à Lyon, les Célestins ont toujours soutenu le Grand-Théâtre.

MADAME AUJAS.

Est-ce qu'autrefois le gouvernement eût permis aux grandes villes de se mettre en société?

MAUGIRON.

Jamais. De quel théâtre vient ce monsieur qu'on attend ?

FRANCIS.

On ne l'a jamais su.

MINON.

On ne le saura jamais.

CAROLINE.

Je sais bien, quant à moi, que je ne les aime guère, ces gens-là.

MADAME AUJAS.

Ni moi.

MINON.

Ni moi.

FRANCIS.

Ni moi.

QUANTIN.

Ni moi.

MADAME AUJAS.

Moins nous en aurons, plus je serai contente et bien aise.

CAROLINE.

On vous tue d'études.

QUANTIN.

On passe ses nuits à apprendre leurs rôles.

MINON.

Et les voyages, dont vous ne parlez pas!

FRANCIS.

On vous donne des cachets.

QUANTIN.

On vous les promet.

FRANCIS.

Mais on ne les tient pas.

CAROLINE.

Il y en a de bons.

MADAME AUJAS.

Je n'en ai jamais vu.

MAUGIRON.

Ah çà! mes enfants, si on ne répète pas, je vas me promener.

MADAME AUJAS.

Moi, je vas faire mon paquet.

MINON.

Tu joues ce soir?

MADAME AUJAS.

Et *le Jeune Mari?*

MINON.

Je n'y pensais plus... moi aussi.

MAUGIRON.

Nous n'avons donc plus de régisseur?

QUANTIN.

Il est à la pêche.

MAUGIRON.

Et le directeur?

FRANCIS.

A Paris. Il est parti cette nuit.

MAUGIRON.

Et le mois?

MADAME AUJAS.

A son retour.

MAUGIRON.

Eh bon, alors... au plaisir.

MINON.

Bien des choses chez vous.

LES MÊMES, excepté MAUGIRON.

CAROLINE.

Pourquoi lui dire, quand ça n'est pas, qu'on attend quelqu'un en représentations ?

QUANTIN.

Histoire de rire.

FRANCIS.

Laissez-donc ! il a l'air devant nous de ne pas les aimer, il les trimballe partout.

QUANTIN.

Parce qu'ils lui promettent de le faire venir à Paris.

MADAME AUJAS.

Et il y croit ?

MINON.

Oui, tâche !

CAROLINE.

Tu n'aimes pas les sociétés, Aujas ?

MADAME AUJAS.

Je ne les aime pas, je ne les ai jamais aimées, je ne les aimerai jamais.

QUANTIN.

Je ne dis pas avec tous, mais avec certains directeurs.

MADAME AUJAS.

Où sont-ils? je ne les ai jamais rencontrés. D'abord il leur faut une part comme directeur.

QUANTIN.

C'est bien le moins.

FRANCIS.

Si ce n'était que ça...

MADAME AUJAS.

Une seconde comme acteur.

QUANTIN.

S'il joue, c'est bien juste.

MADAME AUJAS.

Mais il ne joue jamais! Une troisième comme administrateur.

FRANCIS.

Puisqu'il administre.

MADAME AUJAS.

Une quatrième pour sa régie.

QUANTIN.

S'il n'a pas de régisseur...

MADAME AUJAS.

Pour sa régie générale... trois et un font quatre.

FRANCIS.

Une pour son magasin.

MADAME AUJAS.

Deux pour son magasin.

CAROLINE.

Et souvent de jolis magasins...

MADAME AUJAS.

Des pampilles... Deux pour sa musique.

MINON.

Quatre et quatre font huit.

MADAME AUJAS.

Deux pour ses voyages.

MINON.

Dix... faut-il faire une croix ?

MADAME AUJAS.

Pas encore. Une part pour sa femme.

FRANCIS.

Quand elle joue...

MADAME AUJAS.

Elle joue toujours, ou figure.

QUANTIN.

Une seconde comme souffleuse, une troisième comme magasinière.

MINON.

Dix et trois treize.

CAROLINE.

Et pour les enfants ?

FRANCIS.

Les directeurs n'en ont jamais, y compris les neveux et nièces, moins de quatre ou six.

MINON.

Dix-neuf.

MADAME AUJAS.

Vous voyez que leurs parts sont encore assez bonnes à ces messieurs. Le dernier que j'ai eu s'en donnait vingt, de parts.

CAROLINE.

S'en contentait-il ?

MADAME AUJAS.

Tout au plus, et puis sa cassette.

QUANTIN.

On s'en tirait encore, tu as beau dire.

MADAME AUJAS.

Si tu appelles ça s'en tirer, je veux bien.

QUANTIN.

Parce qu'on faisait de l'argent. On avait alors des gens qui avaient du talent.

MINON.

A Béziers, n'est-ce pas?

QUANTIN.

A Béziers, à Draguignan.

CAROLINE.

Voire même à Carpentras.

MADAME AUJAS.

Oui, ma chère, même à Carpentras. Nous avions, du temps que j'y étais à Carpentras, comme Dugazon, mademoiselle Lapoiterie, qui, bien que pas jeune, chantait comme jamais vous n'entendrez chanter.

MINON.

Je l'espère bien ! Mieux que madame Damoreau.

MADAME AUJAS.

Madame Damoreau a une jolie méthode.

FRANCIS.

C'est bien heureux !

QUANTIN.

Mais on ne l'entend pas.

CAROLINE.

Elle viendrait ici, qu'on lui préférerait l'huître que nous avions ici l'an dernier.

FRANCIS.

Elle était repoussante.

MADAME AUJAS.

Mais elle chantait...

FRANCIS.

Comme une huître.

QUANTIN.

Non, mais il est convenu qu'autrefois on n'avait pas de talent... As-tu connu... Baradès, dis-donc, Aujas, à Béziers ?

MADAME AUJAS.

Je crois bien, un ami de ma mère !

QUANTIN.

Les deux doigts de la main avec mon oncle.

MINON.

Eh bien?

QUANTIN.

Rien de beau comme Baradès.

CAROLINE.

Connais pas... Un ténor?

QUANTIN.

Un tragique. Dans *Manlius Capitolinus,* à Aix, vingt femmes se sont trouvées mal.

FRANCIS.

C'est beaucoup.

QUANTIN.

On peut le demander.

MINON.

Je m'en rapporte à toi.

MADAME AUJAS.

Et dans *Hamlet?*

QUANTIN.

Magnifique. Il avait d'autant plus de mérite, que la

nature n'avait rien fait pour lui. Petit, rachitique, commun, pas d'organe, œil de travers...

CAROLINE.

Un monstre ?

QUANTIN.

Mais quel talent ! mes enfants, quel talent ! quel foyer ! Il lui était bien autrement difficile qu'à un autre de produire de l'effet.

MADAME AUJAS.

Je crois bien.

QUANTIN.

Que non pas à Talma...

MADAME AUJAS.

Qui avait tout pour lui.

QUANTIN.

Tout en général : organe, beauté de formes.

MADAME AUJAS.

Un bras ! un œil !

QUANTIN.

Une figure de camée antique, et une santé... magnifique; tandis que le pauvre Baradès ne l'avait, pardi, pas, la belle santé ! Il était toujours en deux, toussant,

mouchant et agonisant. Je dis que Talma n'avait pas la cent millième partie du talent de l'autre.

CAROLINE.

Laissez-donc!

QUANTIN.

Oui certes, et je le soutiendrais la tête sur le billot.

MINON.

Parce que tu sais bien que ça n'ira pas là.

QUANTIN.

J'eusse été dans sa peau, à Talma, que j'eusse eu son talent, si je n'eusse été plus loin encore. Le beau mérite, quand la nature vous traite comme elle te le traita; il avait tout pour lui, n'ayant qu'à ouvrir la bouche.

MINON.

Talma l'a-t-il vu jouer?

QUANTIN.

Il s'en serait, pardi, bien gardé! Il le craignait comme le feu. C'est tout au plus s'il voulut consentir à coucher un soir à Barbezieux, sachant que Baradès y était en représentations. La plus grande injure à lui faire, à Talma, c'eût été de lui parler de Baradès. C'était faiblesse de sa part, mais quel est l'homme à l'abri de ce reproche?

MADAME AUJAS.

Qui dit l'homme dit la femme. Voyez, dans les temps, mademoiselle Mars... la même chose.

QUANTIN.

Celle-là, par exemple, de sa vie n'a eu peur de personne.

CAROLINE.

En voilà une, de femme, que j'aurais aimé de voir.

MINON.

Et moi!

MADAME AUJAS.

Je ne devrais pas le dire...

MINON.

Elle a eu peur de toi?

MADAME AUJAS.

Je ne dis pas cela. Je dis qu'elle aimait à jouer avec moi.

FRANCIS.

Et toi avec elle.

MADAME AUJAS.

Non, j'en avais peur.

MINON.

Parce que ?

MADAME AUJAS.

Je ne sais pas, car pour moi elle a été bien bonne.

CAROLINE.

Tu as vu ses diamants?

MADAME AUJAS.

Je les ai eus tous dans les mains.

MINON.

Eh bien?

MADAME AUJAS.

Magnifiques !

CAROLINE.

Pour des millions ?

MADAME AUJAS.

Au moins.

MINON.

Et mademoiselle Georges ?

FRANCIS.

On ne l'a jamais su.

MINON.

On ne le saura jamais.

MADAME AUJAS.

Si je l'avais écoutée...

MINON.

Mademoiselle Georges?

MADAME AUJAS.

Mademoiselle Mars.

CAROLINE.

Tu serais à Paris... Tu ne l'as pas voulu ?

MADAME AUJAS.

Pour ma mère.

QUANTIN.

Comme moi avec Talma.

FRANCIS.

Toi aussi?

CAROLINE.

Tu as eu tort.

QUANTIN.

J'étais à Bordeaux, bien payé, bien vu, comme l'en-

fant de la maison, je ne m'en suis pas soucié. Puis aussi un peu à cause de Baradès.

FRANCIS.

Qu'avait-il à faire là dedans?

QUANTIN.

Rien au monde.

MINON.

Eh bien?

QUANTIN.

Il eût été le premier à me le conseiller; mais je n'osais, lié comme l'était mon oncle avec lui, contracter une obligation envers Talma; je l'en remerciai poliment, mais je ne voulus pas. Pauvre Baradès!

CAROLINE.

Encore!

QUANTIN.

Comme cœur c'était mon oncle; comme homme, ma mère.

MINON.

N'était-ce pas lui qui jouait Nicomède en carrick?

MADAME AUJAS.

C'était Rosambeau.

QUANTIN.

Non pas qu'il n'aurait pu le jouer, il n'a jamais eu de garde-robe, il n'en eût pas moins été applaudi.

CAROLINE.

Mes petits enfants, vous direz ce que vous voudrez, il en sera ce que pourra ; nous n'avons ici ni régisseur, ni directeur, je joue ce soir, je vas faire mon paquet.

MINON.

Et moi.

FRANCIS.

Et moi.

QUANTIN.

Et moi.

FRANCIS.

J'avoue que j'ai vu bien des cabotinages...

QUANTIN.

Pas plus que moi.

FRANCIS.

Je n'en ai pas vu de la force de celui-ci.

CAROLINE.

Je crois bien. Aujas a peur de se compromettre.

MADAME AUJAS.

Je compte les mois.

FRANCIS.

Moi les jours.

MINON.

Les heures.

QUANTIN.

Les minutes.

CAROLINE.

Moi les secondes.

MINON.

Eh ben, n'à revoir.

MADAME AUJAS.

Bien le bonjour.

QUANTIN.

A tantôt. Francis, viens-tu au café?

FRANCIS.

Toujours.

Le lendemain de cette soirée, nous fîmes voile pour Gênes. Jérôme vint m'accompagner jusqu'au paquebot. Pendant qu'il me serrait la main, je glissai un petit papier renfermant une dizaine de louis dans la sienne. Il était sur le quai, agitant son mouchoir, quand nous levâmes l'ancre. Je crus m'apercevoir que le pauvre diable pleurait.

CHAPITRE IV

Le mal de mer. — La ville de marbre. — Pise. — Une ville qui fait semblant d'exister. — Une population de souvenirs. — Les rues où on ne passe pas. — La cuisine au fromage. — Ce qu'on fait à Pise pendant le jour et ce qu'on y fait pendant la nuit. — La sieste. — La tour penchée. — Le Campo-Santo. — Mangiamele. — Les tableaux du salon de mon beau-père. — Jamais on n'avait vu un homme aussi barbu. — L'esprit des ruines. — Lambertus. — L'antre de Ghiotto. — Cimabuë, Pérugin, monsieur Ingres, Raphaël. — Une tombe-atelier. — Une scène du Jugement dernier. — Les vierges grasses et les vierges maigres. — Où mon artiste reparaît.

Déjà j'avais pu m'apercevoir que ma femme laissait peut-être quelque chose à désirer du côté de la poésie. Les suites de notre voyage semblaient donner des forces nouvelles à cette remarque.

Il faisait un temps superbe quand, montés sur le paquebot, nous avons vu les tours et les remparts de Marseille disparaître à l'horizon. La chaleur était aussi forte que sur le Rhône, mais l'air de la mer venait à point pour la neutraliser. J'étais assis à la poupe, tenant à la main une fleur que j'avais ramassée sur le pont, et que j'effeuillais machinalement dans la mer.

— Que fais-tu là, mon bibi ? me dit Félicité en s'approchant; tu vas prendre un coup de soleil.

J'avais prié souvent madame Prudhomme de ne plus m'appeler bibi. Je ne voulus pas cependant lui en faire la remarque.

— Ce que je fais, madame? ne voyez-vous pas que je jette des fleurs aux vagues folles, et ce m'est doux de les voir flotter quelque temps à la surface avant que l'abîme se referme à jamais sur elles. C'est l'image de la vie !

— Mais encore une fois, mon bibi, vous allez prendre un coup de soleil.

— Madame, je vous en supplie, ne m'appelez plus votre bibi en public.

— Aimez-vous mieux mon loulou?

— Appelez-moi simplement de mon prénom, Joseph ; faites-en Josephus, si vous voulez, ou Beppo, Beppino, parce que nous sommes en Italie; mais, au nom du ciel, renoncez à ces appellations bourgeoises qui me font rougir.

Comme j'achevais cette phrase, je me sentis pris tout à coup d'une grande faiblesse d'estomac. Il me sembla que tous les passagers se mettaient subitement à tourner autour de moi.

— Félicité, m'écriai-je, prête-moi ton flacon.

— Ciel ! mon mari va se trouver mal.

— Ce n'est rien, madame, lui dit un jeune homme

prenant la qualité d'artiste, dont nous avions fait la connaissance à Marseille; rassurez-vous, ajouta-t-il en me frappant sur l'épaule, c'est le mal de mer. Mangez un citron.

Je dévorai plusieurs citrons; au troisième, ma faiblesse augmenta. Les tournoiements devinrent plus rapides, je crus que j'allais tomber à la mer. J'appelai au secours.

— Ce n'est rien, me dit le capitaine, buvez un petit verre et ça vous passera.

Je bus deux petits verres. Cette fois je sentis d'atroces douleurs d'entrailles entremêlées d'horribles nausées. Je fus obligé de me coucher à plat ventre. Félicité n'éprouvait pas la moindre douleur, elle causait avec le commis voyageur, et au milieu d'un bourdonnement confus, j'entendais qu'ils parlaient du Palais-Royal et d'Alcide Touzé.

Je demandais un médecin à grands cris. Personne ne bougeait. A la fin, un Anglais, grand et sec, vint me tâter le pouls et me dit :

— Ce n'est rien que le mal de mer; allez vous faire servir à dîner, cela soulage.

A ces mots, prononcés avec un accent britannique des plus marqués, je crus que j'étais le jouet d'une mystification. N'écoutant que mes souffrances et mon désespoir, je suppliai qu'on m'abandonnât sur une île déserte. L'idée d'être enterré dans la mer m'était très-pénible, je préférais être mangé par les sauvages.

J'ignore ce qui se passa dans le courant de cette journée. Vers le soir, je me trouvai transporté sur un lit étroit, dans une cabine obscure; je sentis que j'avais faim, et en revoyant la lumière des cieux, ma première pensée fut pour un potage. Après l'avoir avalé, je remontai sur le pont à peu près guéri. J'avais payé mon tribut à Neptune.

Quant à Félicité, elle n'avait rien payé du tout. Je la trouvai parlant encore d'Alcide Touzé et du Palais-Royal avec le jeune artiste.

Le lendemain nous arrivâmes à Gênes à quatre heures de l'après-midi. J'eus une peine infinie à faire transporter mes bagages à l'hôtel, nous étions entourés d'une foule d'individus qui m'appellaient *ecellenza,* en m'arrachant mes paquets. J'avais beau leur crier en pur toscan : — Lâchez-moi donc, *polissonni!* je ne parvins à me débarrasser d'eux qu'à la porte de l'hôtel, qui était de marbre comme toutes les habitations du pays.

Nous ne restâmes à Gênes que juste le temps de voir le palais Doria, et nous filâmes immédiatement sur Pise.

Pise est une ville qui fait semblant d'exister. Elle pourrait être peuplée d'un certain nombre d'habitants, mais on n'y voit âme qui vive. Ses clochers sont sans cloches, ses rues sans vivants, ses cimetières sans morts. Pise n'est peuplée que de souvenirs.

— Si j'étais le grand-duc de Toscane, me dit mon épouse, je ferais démolir Pise, attendu que les souvenirs

coûtent à entretenir et ne payent pas de contributions.

Notre ordinaire se composait de quatre plats le matin et de cinq plats le soir, tous assaisonnés au fromage. Félicité se plaignait de cette cuisine à laquelle nous étions soumis depuis Gênes; mais qu'y faire?

Après le premier déjeuner que nous fîmes, j'appelai le maître de l'auberge.

— Signor, lui dis-je, de onze heures du matin à cinq heures du soir, que fait-on à Pise?

— On y dort, me répondit-il, c'est ce que nous autres Italiens nous appelons faire la *siesta*.

Nous avons donc suivi l'exemple des Pisans avec d'autant moins de peine qu'une chaleur accablante nous y conviait.

A cinq heures nous nous sommes réveillés, et nous voilà en route pour visiter les curiosités de la ville. Nous avons commencé par la *tour penchée*. J'ai dit en plaisantant à ma femme qu'un coup de vent l'avait inclinée de cette façon. Elle l'a cru.

Nous avons pris ensuite le chemin du *Campo-Santo*, espèce de cimetière bâti en arcades. J'ai voulu faire admirer à mon épouse les murs peints à fresque.

— C'est très-beau, m'a-t-elle dit en les regardant, d'autant plus beau que je me souviens d'avoir lu dans je ne sais plus quel feuilleton, que c'est un berger qui a exécuté toutes ces peintures sans savoir un seul mot de

dessin. Les bergers italiens savent tout sans avoir jamais rien appris, comme ce Mangiamele dont j'ai lu aussi l'histoire dans les journaux et qui faisait des additions sans avoir jamais entendu parler de l'arithmétique.

Le prosaïsme de Félicité et son ignorance se montraient peu à peu dans tout leur lustre. — Cependant, me disais-je, elle joue des nocturnes, et le salon de son père est rempli de paysages sortis de sa main!

Nous continuâmes notre promenade, lorsque tout à coup je vis surgir devant moi, au détour d'une arcade, un homme très-maigre, très-grand, très-barbu, vêtu d'une robe très-longue et très-noire. Je crus d'abord que c'était l'esprit des ruines que je venais d'évoquer, mais après l'avoir envisagé pendant quelques minutes, je reconnus un certain Lambert, qui donnait des leçons de dessin dans le pensionnat de ma fille, et qui avait même fait mon portrait.

— Comment, Lambert, vous ici! m'écriai-je en lui tendant la main.

— D'abord, me répondit-il, je ne m'appelle plus Lambert.

— Ah! vous avez changé de nom?

— J'ai pris celui de Lambertus, c'est plus allemand.

— Vous avez donc renoncé à la peinture?

— Au contraire. C'est ici seulement où on peut la cultiver. J'ai quitté Paris depuis six mois, et j'ai résolu de passer ma vie dans ces ruines avec les ombres de Ghiotto

et d'Orcagna. En France, l'art s'en va, mon cher monsieur Prudhomme, on se perd dans l'imitation de Raphaël, on cultive l'embonpoint, on fait des vierges grasses. Cimabuë et Perugin ne sont plus les maîtres qu'on étudie ; on a perdu la notion du maigre qui est le beau.

— Cependant ce dernier tableau de M. Ingres dont vous me parliez tant, et qui devait sauver l'art, il ne se fera donc jamais ?

— Plût au ciel ! Malheureusement, je l'ai vu. Oh ! mon cher Prudhomme, jugez de mon désespoir, c'était du Raphaël ! encore du Raphaël ! toujours du Raphaël !

Après avoir vu ce tableau, j'ai abandonné Paris pour jamais, et je suis venu me fixer dans ces ruines. Pour me distraire, je peins des fresques gigantesques sur les pans de mur qui sont encore debout, et j'honore la mémoire des vieux maîtres byzantins.

— J'espère, mon cher Lambert...

— Lambertus, si vous voulez bien.

— J'espère, mon cher Lambertus, que ceci ne vous empêchera pas d'accepter un petit dîner sans façon avec nous. Voici ma femme que je vous présente.

— Enchanté de faire sa connaissance. Le temps seulement de prendre mon chapeau dans mon atelier, et je suis à vous.

Cet atelier était une vieille chapelle tumulaire. La palette du peintre était représentée par un pot de grès dans lequel croupissait un liquide jaunâtre.

— Voilà avec quoi je peins mes fresques, me dit Lambertus en me montrant sur un des murs de la chapelle une scène du Jugement dernier.

En rentrant à l'auberge, nous trouvâmes le commis voyageur du paquebot à vapeur. Ses affaires l'avaient forcé de s'arrêter pendant quelques jours à Livourne. Il se permit d'offrir à ma femme une de ces cornes en corail que les naturels du pays appellent des *jettature*, et qui préservent de tout fâcheux accident. C'était une bagatelle, mais cette bagatelle me parut grosse de dangers pour l'avenir. Ma femme remercia le commis voyageur et l'invita à s'asseoir à notre table. Il débita pendant tout le repas une foule de calembredaines qui faisaient rire Félicité aux larmes, et qui ne m'égayaient pas du tout. Quant à Lambertus, admirateur du maigre, il ne prit aucune part à la conversation. L'admirateur du maigre se contentait de manger comme un homme qui tient à devenir excessivement gras.

Lambertus rentra de fort bonne heure dans sa tombe. Il y avait un piano dans la salle, le commis voyageur se mit à chanter des romances en regardant ma femme. Il me sembla qu'elle lui rendait à la dérobée regard pour regard. L'affreuse jalousie me mordit au cœur.

— Prudhomme, me dis-je, il faut couper court à tout ceci. Ton honneur est en jeu, sache le préserver de toute atteinte. Dût un duel s'ensuivre, dût ton corps être demain rendu aux éléments, tu dois faire ton devoir d'époux outragé.

Après une douzaine de romances, Félicité parla d'une migraine subite, et monta dans sa chambre. Le commis voyageur se leva pour en faire autant.

— Monsieur, m'écriai-je, en le saisissant par le bras, c'est en vain que vous chercheriez à m'échapper.

Mon geste fit tomber le bougeoir que mon rival tenait à la main.

— Monsieur, me répondit-il, je ne m'échappe pas, je vais me coucher, si vous voulez bien le permettre.

— Restez, monsieur, j'ai plusieurs mots à vous dire.

— Parlez vite, car je me sens une furieuse envie de dormir.

Le commis voyageur me sembla ému tout en affectant un air dégagé. Le moment de frapper un coup décisif était venu.

— Monsieur, repris-je, j'ai une femme.

—Parbleu, monsieur, je le sais bien.

— Cette femme, je l'aime, et la preuve c'est que je l'ai épousée sans dot.

— Ce désintéressement vous honore.

— Je lui ai donné une fort belle corbeille de mariage, des diamants, des dentelles, des cachemires, un paroissien à fermoir en or, rien ne m'a coûté pour faire son bonheur.

— C'est très-généreux de votre part.

— Eh bien, tout cela, vous l'avez empoisonné, terni de votre haleine impure!

— Moi!

— Vous-même.

— Soit; mais me direz-vous où vous voulez en venir?

— A un combat à mort, monsieur. Je ne souffrirai pas que vous fassiez plus longtemps la cour à ma femme, et que vous déshonoriez mes cheveux gris. J'ai été militaire, tel que vous me voyez; j'ai servi dans les vivres-viande... marchons!

— Voilà ce que je redoutais! s'écria l'artiste en levant ses bras au ciel; ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que je m'aperçois de la haine que vous me portez. C'est votre franchise, votre conversation aussi variée qu'instructive qui m'ont engagé à voyager avec vous, et non les charmes de madame votre épouse, quelque séduisants qu'ils puissent être. Moi, porter le trouble dans un ménage si bien assorti, si tendrement uni, plutôt mille fois la mort...

Je me disais : Voici un couple heureux qui voyage seul, il n'a jamais vu l'Italie, et moi qui l'ai parcourue vingt fois, je pourrai lui être utile. Si des brigands l'attaquent, je le défendrai.

— Il y a donc toujours beaucoup de brigands en Italie? demandai-je, déjà à demi guéri de ma jalousie par l'air candide du jeune homme.

— Est-ce que par hasard, me répondit-il, vous n'auriez jamais vu jouer *Fra Diavolo?*

Ce fut pour moi un trait de lumière. Évidemment ce jeune homme chevaleresque ne pouvait en vouloir à ma femme.

— Jeune homme, pardonnez-moi de vous avoir méconnu. La jalousie avait égaré mes sens, ajoutai-je, car je suis jaloux comme un tigre. Oublions le passé, donnez-moi votre main, et bonne nuit.

— Je vous pardonne. Bonsoir!

Voilà comment se termina l'histoire de mon duel.

Je croyais trouver Félicité endormie, elle n'était pas même déshabillée.

— Eh quoi! encore debout? lui dis-je. Et cette migraine?

— Vous ne méritez pas d'avoir une femme comme moi. Je vous prie de ne pas m'adresser la parole; je veux partir dès demain et me retirer dans un couvent.

— Que dis-tu là, ô Félicité!

— Je dis que vous me rendrez la plus malheureuse des femmes.

— Moi!

— Vous-même, vilain jaloux!

— Jaloux de ma Félicité! oh! jamais.

— Cachée derrière la porte, j'ai tout entendu.

— Eh bien, pardonne-moi un moment d'erreur.

— Vous n'aurez plus de soupçons?

— Je le jure !

— Je vous pardonne, je te pardonne, mon Beppo... va te coucher.

Ce prénom qu'elle me donnait enfin me rendit fou de joie. J'avais conquis une femme et un ami. Je dormis si profondément que je ne sentis pas même la piqûre des moustiques et autres insectes nocturnes qui jusque-là avaient chaque nuit rendu mon sommeil impossible.

CHAPITRE V

Rome. — *Les Mystères d'Udolphe.* — Une larme à Talma. — Histoire d'un baron westphalien. —Voyage à la recherche de la gaieté. — Un succès de fou rire. — Le chatouilleur. — La gaudriole. — Les *lazzi*. — Ma femme, saisis tes pinceaux ! — Plus d'omelette que de poésie. — Vénus sortant du sein des ondes. — Naples. — Le Vésuve. — Caprée. — Affreux Tibère.— Ingrate Parthénope. — Mazaniello. — Opinion de monsieur Scribe sur le peuple. — Chantons gaiement la barcarole. — Un gala à San-Carlo. — Pourquoi nous n'allons pas à Venise. — En face du Pausilippe. — Le suicide d'un baron. — Je retourne dans mes foyers. — Hommage à Anatole.

Décidément, Anatole est un garçon charmant. Il appartient à une famille riche et honnête. Son père, Isidore Chabaroux, est un des plus forts corroyeurs de la capitale. Il voyage pour compléter son éducation de peintre. Sa gaieté, ses bons mots me font supporter les fatigues du voyage. Il est constamment aux petits soins avec mon épouse, mais sans sortir des bornes d'une honnête galanterie.

Nous avons quitté Pise. Cette ville déserte commençait à m'ennuyer furieusement, et nous sommes à Rome.

J'ai parcouru tous les monuments de cette ville fa-

meuse, et j'ai gravé mon nom sur les pierres du Colisée comme je l'avais inscrit sur les dalles du pont du Gard :

JOSEPH PRUDHOMME.

Ce nom peut maintenant défier les siècles ; il est tracé sur des pierres plus dures que l'airain. En voyant la roche Tarpéienne, je n'ai pu m'empêcher de donner une larme à la mémoire de Talma.

La roche Tarpéienne est près du Capitole !

Je frissonne encore quand je songe à la manière dont il disait ce vers. Pauvre Talma ! on ne te remplacera jamais.

En sortant des catacombes, qui m'ont rappelé *Montoni* ou *les Mystères d'Udolphe*, que je voyais jouer sur le théâtre Doyen, je fus attiré par un bruit de voix qui se faisait entendre près d'une ruine dont j'ignore le nom, et je fus témoin de la dispute suivante :

— Je vous dis que c'est un temple.

— Je prétends que c'est un arc de triomphe.

— Je soutiens que ce sont des bains.

Je ne voyais qu'un tas de pierres.

— Les temples ont un fronton.

— Les arcs de triomphe décrivent un arc.

— Les bains ont de l'eau.

Le fait est qu'il n'y avait ni eau, ni arc, ni fronton. Tous les trois avaient donc raison l'un contre l'autre, ce qui ne les empêcha pas d'en venir aux mains et de s'administrer force taloches.

J'appelai un passant pour m'aider à mettre le holà.

— Ne faites pas attention, me dit-il, ce sont des antiquaires... et il continua tranquillement son petit bonhomme de chemin.

Je n'ai pas contemplé une seule fois le Capitole sans me dire : — Ah ! si le pauvre Nicolas était à mon côté, comme nous jouirions de la beauté de ces souvenirs sublimes ; mais il est mort à Montmartre, sans jamais avoir vu Rome, lui le dernier des Romains !

Félicité n'aime pas les monuments, c'est un fait contre lequel j'essayerais en vain de protester. Je dois convenir également que ses connaissances en histoire sont fort bornées ; elle aime mieux, en général, se promener sur le Corso qu'au milieu des ruines. Pendant que je fais mes excursions, Anatole lui tient compagnie. Ce garçon m'est déjà fort utile, sans compter les services qu'il pourra me rendre si nous rencontrons, comme c'est malheureusement assez probable, des brigands sur la route de Rome à Naples.

Aujourd'hui, 15 mai, à six heures du matin, nous nous sommes dirigés sur cette dernière ville. Le veturino nous

a demandé si nous voulions admettre un quatrième voyageur dans la calèche. — Ce sera un renfort de plus en cas de brigands, me suis-je dit, et j'ai accepté.

Notre nouveau compagnon de voyage est un original qui, à peine installé dans la voiture, a voulu nous raconter son histoire.

— Je suis né, nous dit-il, en Westphalie.

— Excellent pays pour les jambons, s'écria Anatole.

— Mon père, poursuivit le narrateur, était baron de quatre tourelles qu'il m'a léguées en héritage. Arrivé à l'âge de vingt-cinq ans, je commençai à m'ennuyer des jambons nationaux, de la métaphysique et des mélodies de Schubert. La mélancolie pesait sur mon cœur comme un manteau de pierre.

La Westphalie, comme toute l'Allemagne, n'est peuplée que de personnages fantastiques; les êtres réels ont depuis longtemps émigré aux États-Unis. J'avais lu dans un roman de Pigault-Lebrun, laissé chez mon père par un lieutenant de hussards pendant les guerres de l'Empire, que la France était le pays de la gaieté par excellence, la nation où le rire avait le plus de sectateurs, et où la gaudriole régnait sans partage.

Mon jeune cœur se sentait surtout entraîné vers la gaudriole. N'ayant jamais causé d'autre chose que du *subjectif* avec les hommes et de l'*objectif* avec les femmes de ma patrie, je brûlais de me rendre en France pour entendre quelque chose de gai, de spirituel, d'amusant,

comme un calembour, une tragédie ou un vaudeville.

Je partis enfin pour Paris, capitale de la gaudriole.

Arrivé à la frontière de France, j'étais déjà à demi fou de joie. A chaque instant je passais ma tête à travers la portière pour pousser des éclats de rire, et j'interpellais les postillons en les priant de me dire quelques gaudrioles. Les postillons me répondaient en me demandant un double et triple pourboire, que je ne refusais pas, tant j'étais gai !

Le soir, à la première auberge, je voulus prendre la taille d'une servante; elle me riposta par un soufflet.

Jusqu'à Paris, rien de nouveau. Je désespérais déjà de l'avenir de gaudrioles que je m'étais promis. Pour me raffermir, je relus Pigault-Lebrun.

Le soir même de mon arrivée dans la capitale, je pris une stalle à l'un des principaux théâtres de vaudeville. J'avais lu dans les journaux qu'on y jouait trois pièces qui venaient d'obtenir un succès gigantesque, pyramidal, et que les comiques les plus ébouriffants devaient remplir les principaux rôles de ces trois chefs-d'œuvre de gaieté.

« Un colossal succès de fou rire, ajoutait le journaliste en finissant, est destiné à cette représentation vraiment extraordinaire. »

Au lever du rideau, un sérieux glacial régnait sur tous les visages. On attendait sans doute l'arrivée du premier comique pour se dérider. Le premier comique parut; il

parla, gesticula, chanta pendant un quart d'heure sans faire paraître même un sourire sur les lèvres des spectateurs.

— Monsieur, demandai-je à mon voisin de stalle, qui ne cessait de pousser d'énormes bâillements, ne vient-on pas au théâtre, en France comme ailleurs, pour s'amuser et pour rire?

— On voit bien que vous êtes étranger, me répondit-il; sans cela vous sauriez qu'à Paris on y vient pour autre chose.

— Pourquoi donc?

— Pour faire sa digestion.

— Personne ne rira de toute la soirée?

— Peut-être quelques provinciaux; attendez l'arrivée du *chatouilleur* en chef.

— Qu'est-ce qu'un chatouilleur, si ce n'est pas trop abuser de votre complaisance?

— C'est un fonctionnaire qui est ordinairement placé sous le lustre, et il est entouré d'une quarantaine d'individus chargés d'*entraîner* le spectateur, de l'amener peu à peu à un état de gaieté satisfaisant. Le *chatouilleur* en chef commence par pousser un petit éclat de rire, ses employés l'imitent, le rire est contagieux comme les pleurs, peu à peu la gaieté règne dans la salle; l'éclat de rire passe du parterre à l'orchestre, de l'orchestre au balcon, du balcon aux secondes, et de là au paradis. Sans cette manœuvre, personne ne rirait au théâtre; nous

tous, spectateurs, nous devons notre gaieté au *chatouilleur*. En France, le rire de chatouillement est le seul que l'on connaisse aujourd'hui.

—Si c'est là ce qu'on appelle un succès de fou rire, me dis-je en sortant, il ne s'agit plus que de s'entendre sur les mots. Mais si la gaieté n'est plus au théâtre, voyons si par hasard je ne la trouverais pas sur les boulevards.

Je m'assis devant le café de Paris. Les hommes et les femmes se promenaient gravement ; je n'entendais aucune gaudriole ; on fumait plus qu'en Westphalie. Je songeais à faire mes malles et à partir, quand le compte rendu de l'Assemblée législative me tomba par hasard sous les yeux.

Séduit par ces parenthèses que je lisais au milieu de plusieurs discours : — (Longue hilarité.) — (Hilarité prolongée.) — (Rires.) — (Explosion de rires sur tous les bancs.), — je me munis le lendemain d'un billet, et je me rendis en toute hâte au Palais-Bourbon pour assister au commencement de la séance et de l'hilarité.

— C'est ici le dernier asile de la gaieté française, pensais-je en montant l'escalier des tribunes. Je m'assis tout essoufflé, et je trouvai environ cinq à six cents personnes réunies dans une immense salle, les unes dormant, les autres écrivant, une seule parlant à la tribune.

Cela dura pendant deux heures sans la moindre hila-

rité. Je sortis furieux et me rendis en toute hâte chez moi pour brûler mon exemplaire de Pigault-Lebrun.

N'ayant pas trouvé la gaieté en France, je suis venu la chercher en Italie où on m'a assuré qu'elle s'était réfugiée; mais jusqu'ici je n'ai pas été très-heureux dans mes recherches. A la place de la gaudriole, on me fait espérer que je rencontrerais certainement à Naples le lazzi. Si cette dernière illusion m'échappe, je suis bien décidé à ne plus revoir les quatre tourelles de mes aïeux et à me brûler la cervelle.

Ainsi finit l'histoire du baron westphalien.

Ah! quelle route charmante que celle de Rome à Naples, surtout lorsqu'on est assis entre un ami dévoué, une femme aimée, et qu'on a pour compagnon de voyage un original westphalien.

Nous nous arrêtâmes pour passer la première nuit dans une maison située sur la grande route, et dans laquelle on accorde l'hospitalité aux voyageurs à pied et à cheval aussi bien qu'en voiture, moyennant une somme raisonnable.

Une treille où pendaient d'immenses grappes sur lesquelles venaient butiner les abeilles, servait de péristyle au logis. Des courges et des fromages séchaient fraternellement sur le rebord des fenêtres. Une jeune femme allaitait un enfant, assise sur l'escalier de pierre, tandis qu'un autre se roulait à ses pieds.

— Félicité! m'écriai-je, Félicité!

— Qu'y a-t-il, mon ami ? me répondit une voix qui partit de la cuisine.

— Saisis tes pinceaux !

— Pourquoi faire ?

— Pour peindre la scène pleine de poésie que j'ai sous les yeux.

— Je n'ai pas le temps pour le quart d'heure, je fais moi-même l'omelette, afin qu'on ne m'y fourre pas du fromage. Anatole est en train de confectionner une fricassée de poulet. Nous mourons de faim et nous tenons à avoir un dîner possible aujourd'hui.

J'essayai de faire un peu de poésie avec le baron westphalien, mais il me quitta pour aller à la découverte de la gaieté dans les environs. Il revint bientôt, en m'annonçant qu'un paysan auquel il avait donné familièrement quelques petites tapes sur le ventre pour provoquer un *lazzi*, l'avait menacé d'un coup de couteau.

Nous sommes arrivés à Naples sans avoir rencontré le moindre brigand, quoique Anatole m'eût assuré que la bande de Fra Diavolo avait reparu depuis quelque temps. Nous voyant en force, ils n'auront probablement pas osé nous attaquer.

Naples, c'est la reine de l'Italie, c'est une corbeille de fleurs qui flotte sur la Méditerranée, c'est Vénus sortant du sein des ondes. Ma femme trouve tout simplement que c'est une ville qui ressemble à Marseille.

Hier j'ai gravi le Vésuve. Félicité n'a pas voulu me suivre, prétextant qu'elle était sujette au vertige. Le volcan ne lançait pas de flammes. J'ai trouvé là un moine qui vend du lacryma-christi et des tabatières en lave. J'en ai acheté une. Je prise sur un volcan.

Du haut du Vésuve on découvre le tombeau de Scipion et celui de Virgile. Caprée surgit au milieu des flots. Le souvenir de Tibère m'a poursuivi pendant toute ma promenade, et lorsqu'on m'a présenté l'album du Vésuve, j'y ai tracé, de ma plus belle ronde, ces mots vengeurs :

JE VOIS CAPRÉE... AFFREUX TIBÈRE !

JOSEPH PRUDHOMME,
Né à Paris, département de la Seine.

Ingrate Parthénope ! elle a oublié son héros. Personne ici ne se souvient de Mazaniello. Monsieur Scribe a bien raison :

Le peuple, dans son inconstance,
Blâme, approuve, sans examen ;
Celui que la veille il encense,
Il l'immole le lendemain.

J'arrivai à l'hôtel en méditant profondément sur la vanité des choses humaines. Je sonne chez ma femme, point de réponse ; je sonne une seconde et une troi-

sième fois, même silence. J'ébranle la porte d'une main violente. On vint enfin m'ouvrir.

Félicité était seule avec Anatole. Ils me parurent bien rouges tous les deux. Cette rougeur me rappela Pise, et je ne pus m'empêcher de dire d'un ton ému et concentré :

— Quelle était donc, madame, l'occupation si importante qui vous a empêchée de m'entendre et de m'ouvrir sur-le-champ?

— Vous le voyez, Beppo, nous chantions gaiement la barcarolle:

Pêcheur, parle bas...
Pêcheur, parle bas...

Ce nom de Beppo a sur moi une influence souveraine. D'ailleurs la voix de Félicité n'était pas tremblante. Je commençai à me rassurer.

Jette tes filets en silence,
Le roi des mers ne t'échappera pas.

— Et moi, ajouta Anatole, j'accompagnais madame.

— C'est très-bien, mes enfants, continuez; vous savez bien que je ne suis pas insensible aux charmes de la mélodie.

La voix d'Anatole acheva de me rendre à moi-même; j'eus honte de ma jalousie, et je renaquis au bonheur.

Un petit désagrément m'a fait prendre Naples en grippe.

J'étais allé entendre à San-Carlo une virtuose dont on parlait beaucoup en ce moment, madame Krick.., enfin, n'importe! toutes ces cantatrices italiennes ont des noms allemands qu'il est complétement impossible de retenir. Après la cavatine, j'ai voulu applaudir, on m'a mis à la porte, sous prétexte que l'on ne pouvait battre des mains que lorsque le roi en avait donné le signal. Sa Majesté était à San-Carlo ce soir-là. Conçoit-on que des peuples subissent en silence un pareil despotisme? Ah! que nous sommes loin de ces temps où Mazaniello chantait avec son confident et ami Massol :

Amour sacré de la patrie,
Rends-nous l'audace et la fierté !
A mon pays je dois la vie,
Il me devra sa liberté.

Mon intention en quittant Naples était de me rendre à Venise; je fis part à Félicité de ce projet.

— Mon ami, me dit-elle, l'Italie est sans doute un fort beau pays, mais ne trouvez-vous pas que nous en avons assez? La cuisine au fromage nuit décidément à ma santé; ce soleil perpétuel me fait mal aux yeux. J'éprouve le besoin de voir un peu d'eau et de pluie; je donnerais tout au monde pour être éclaboussée de la tête aux pieds,

je bénirais l'humidité qui m'enverrait le plus affreux de tous les rhumes de cerveau !

Anatole manifestant le même penchant que ma femme pour un prompt départ, j'ai dû me rendre à leurs vœux. Nous quitterons demain l'antique Parthénope et l'Italie.

Le soir, je prenais pour la dernière fois une glace en face du Pausilippe, lorsque j'entendis à côté de moi un Français qui traduisait à la nombreuse compagnie qui l'entourait l'article suivant extrait d'un journal napolitain :

« Un suicide accompagné de circonstances bizarres vient d'avoir lieu à Naples.

» Il y a un mois environ, un jeune homme de vingt-cinq ans, le baron de Thun der... en Westphalie, se présenta dans un des hôtels les plus fashionables de la rue de Tolède, et demanda un appartement qu'on s'empressa de lui louer, sur sa bonne mine. Le jeune baron sortait régulièrement tous les matins de très-bonne heure et ne rentrait que le soir fort tard. Tout à coup on cessa brusquement de le voir. Le maître d'hôtel fit part de cette disparition à la police, qui ordonna toutes les recherches; elles demeurèrent infructueuses; on fit alors une descente judiciaire dans la chambre du baron.

» Tout était en ordre chez lui. La première chose qui frappa les yeux du juge d'instruction fut une lettre ainsi conçue :

« Qu'on n'accuse personne de ma mort.

» J'étais venu à Naples pour y chercher la gaieté que » je n'avais pu trouver en France. Le lazzi n'est qu'un » vain mot, comme la gaudriole. C'est après avoir vu » Polichinelle que je me décide à me jeter à l'eau.

» Je meurs content, ne me plaignez pas.

» A. DE THUN DER...

» Naples, 5 juin, une heure avant ma noyade. »

» On comprendrait cet étrange suicide de la part d'un Anglais, mais de la part d'un Westphalien, cela étonne. »

Ainsi finissait l'article.

— Que la terre te soit légère! m'écriai-je mentalement en songeant au pauvre petit baron noyé, et je rentrai pour faire part de cet événement à ma femme et à Anatole, qui ne s'en émurent guère.

Je termine ce chapitre aujourd'hui, 25 octobre 1854. Anatole n'a pas cessé depuis vingt ans d'être l'ami de la maison. J'ai toujours trouvé en lui un homme dévoué, honnête, prêt à se jeter dans le feu pour moi. On prétend qu'il fait ma charge en société. Je n'en crois rien.

Il a été le parrain de ma première fille.

Je dois dire qu'il a constamment témoigné à mon

épouse le même attachement qu'à moi-même. Pendant vingt ans d'intimité, pas un nuage n'a passé entre nous. Et quand je pense que je voulais lui brûler la cervelle !

Un parent, dit un poëte dont j'ai oublié le nom, est un ami donné par la nature. Parent et ami à toute heure du jour et de la nuit, j'ai toujours trouvé tout cela dans Anatole. Qu'on médise ensuite des rencontres de voyage !

CHAPITRE VI

Un faux élève. — Monsieur de Latouche. — *Fragoletta*, *Aymar*, *la Vallée aux Loups*. — Latouche travaille aux *Mémoires de madame Manson*. — Opinion de monsieur Prudhomme sur le procès Fualdès. — Les bizarreries de Latouche. — Le val d'Aunay. — Latouche m'invite à passer quelques temps à sa villa. — Un monsieur et une dame. — Où il est prouvé que la France manque de poëtes. — Alonze de Lamartinière. — Alphonse de la Martinique. — Hector Trumeau ou Grumeau. — Victo Rhugo. — Le mot d'enfant sublime n'a jamais été appliqué par monsieur de Chateaubriand à aucun des poëtes de son temps. — Monsieur de Sain-Tebeuve. — Un poëte dans un rhétoricien.

De retour dans ma patrie, je me suis remis avec plus d'ardeur à ces mémoires. Mes souvenirs littéraires, après mes souvenirs dramatiques, s'offrent maintenant à ma mémoire. Je les offre au hasard et sans choisir à mes lecteurs.

Le jeudi 21 juillet, à neuf heures du matin, j'étais en train de faire ma barbe, selon mon invariable coutume, lorsque le bruit de la sonnette se fit entendre. Ma bonne Angélique était sortie ; mes souvenirs sont assez confus à l'égard du motif de son absence : peut-être était-elle allée chez la fruitière ou bien chez le marchand de charbon

ce qu'il y a de certain, c'est que je me trouvai dans la nécessité d'ouvrir moi-même au visiteur.

C'était un homme d'une trentaine d'années environ dont la physionomie ne présentait rien de remarquable au premier abord.

— Monsieur Prudhomme? me dit-il en levant son chapeau.

— Il est devant vos yeux, répondis-je; veuillez entrer dans le salon et m'excuser si je vous reçois dans le simple appareil d'un homme qui se fait la barbe. Je suis à vous dans un instant.

En deux coups de rasoir j'eus terminé mon opération, et je demandai à la personne qui m'attendait au salon ce que je pouvais faire pour son service.

— Tel que vous me voyez, monsieur, j'ai l'écriture la plus détestable qu'il soit possible d'imaginer; trempez une plume dans l'encre, éclaboussez-en une feuille de papier, voilà mon écriture. Cela ne laisse pas que de m'exposer à certains ennuis, ajouta le visiteur, et je prétends m'en débarrasser en prenant leçon du plus habile de nos calligraphes.

Je m'inclinai en signe de remercîment.

— Voulez-vous me donner un échantillon de votre écriture, afin que je puisse juger s'il convient de vous jeter dans la bâtarde ou de vous diriger du côté de l'anglaise. Voici une plume et du papier.

Mon futur élève se mit à une table et écrivit quel-

ques vers que j'eus grand'peine à déchiffrer, mais qu'heureusement il signa de son nom : *Henri de Latouche*.

— Seriez-vous par hasard l'auteur de *Fragoletta?*

— Lui-même.

— On ne peut qu'être flatté d'avoir un élève tel que vous. Je ne ferai jamais sans doute de vous un calligraphe du premier ordre, un Brard ou un Saint-Omer; mais ni peines ni soins ne me coûteront pour vous douer d'une bâtarde passable, et j'espère y parvenir.

C'est ainsi que commencèrent avec monsieur de Latouche des rapports intimes et que la mort seule a pu interrompre.

J'allai chez lui trois fois par semaine pour lui donner des leçons; mais l'heure s'écoulait toujours en conversations totalement étrangères à la calligraphie. Au bout de quinze jours, il m'avoua que plusieurs peintres de ses amis lui ayant parlé de moi, il avait eu recours à un prétexte pour faire ma connaissance. « Bien que mon écriture soit des moins lisibles et fasse enrager messieurs les typographes, ajouta-t-il, il faut bien que je m'en contente; il n'y a que les imbéciles qui parviennent quelquefois à changer d'écriture et de caractère. »

A dater de ce jour, je devins l'ami de Latouche. Il venait me prendre pour dîner ou pour aller au théâtre avec lui; il me demandait mon opinion sur les pièces que

nous voyions représenter. On eût dit qu'il étudiait mes impressions, et qu'il cherchait même à retenir les expressions dont je me servais pour formuler mes jugements.

Latouche m'a lu tous ses ouvrages avant de les publier: *Fragoletta*, *Aymar*, *la Vallée aux Loups*, ont été soumis, j'ose le dire, à mon approbation. Je me souviens qu'un jour, après avoir achevé la lecture d'un chapitre des *Mémoires de madame Manson*, auxquels il travaillait avec Lhéritier (de l'Ain), Latouche me dit :

— Mon cher monsieur Prudhomme, nous sommes seuls, vous connaissez ma discrétion : en votre âme et conscience, que pensez-vous du procès Fualdès ?

Je répondis sans hésiter :

— On n'a pas frappé les vrais coupables.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Et quels sont, selon vous, les vrais coupables?

— Les jésuites. Le couteau qui a égorgé Fualdès avait son manche à Rome, et sa pointe au chef-lieu du département de l'Aveyron.

Cette opinion, que je fus le premier à émettre, a été partagée depuis par la plupart des historiens qui se sont occupés de cette ténébreuse affaire.

Je restais quelquefois, malgré notre intimité, plusieurs mois sans voir Latouche. Un rien l'effarouchait, et quoi-

que je m'étudiasse à ne rien faire qui pût lui déplaire, je n'y réussissais pas toujours. « J'ai été tant de fois, disait-il, dupe de mon bon cœur et de ma bonne foi, que je me suis réfugié dans la misanthropie; d'ailleurs, arrivé à l'âge de quarante ans, tout homme qui n'est pas misanthrope est un sot ou un fripon. »

Après une absence de plusieurs mois, je vis un beau matin Latouche entrer dans ma chambre pendant que je goûtais encore les douceurs du repos. »

— Prudhomme, s'écria-t-il en me réveillant, mon cher Prudhomme, vous seul en ce moment pouvez me distraire, je vous emmène avec moi.

— Où donc?

— Dans ma retraite d'Aunay. Habillez-vous; dans une demi-heure, nous montons en voiture, et nous arriverons à Aunay pour déjeuner.

En descendant, en effet, nous trouvâmes le couvert mis dans un pavillon de verdure d'où le regard s'étendait sur la vallée aux Loups et sur ses charmantes habitations.

A peine avions-nous terminé notre frugal repas, que le jardinier accourut pour prévenir Latouche qu'un monsieur et une dame venaient lui rendre visite. Mon hôte courut au-devant d'eux; je le suivis et j'arrivai, après les premiers compliments échangés, pour prendre part à la conversation, qui roula tout de suite sur des sujets littéraires.

On causait en suivant les allées du petit jardin tout embaumé du parfum des premiers dons de Flore. L'interlocuteur de Latouche était un petit homme maigre, une épaule plus haute que l'autre, d'une physionomie qui me parut assez ordinaire. La dame, fort enveloppée de voiles et d'écharpes, suivait discrètement sans avoir l'air de prêter une grande attention à ce que l'on disait.

— Ce sont deux bons bourgeois du voisinage, pensai-je, peut-être des comédiens retirés; le mari a quelque chose de théâtral dans la physionomie qui semble indiquer qu'il a pu jouer l'Hippolyte dans son jeune temps.—Belle dame, dis-je à sa femme, comme nous allions gravir une petite montée qui mène au kiosque, me permettrez-vous de vous offrir mon bras? Elle leva les yeux sur moi, et après m'avoir regardé pendant assez longtemps d'un air étonné, elle passa son bras sous le mien sans répondre. Je m'aperçus qu'elle avait dû être fort jolie, et douée d'un physique tout à fait propre à jouer les coquettes.

La conversation entre Latouche et le visiteur s'échauffait.

— Vous avez beau dire, s'écriait le petit homme, nous avons des romanciers, des peintres, des musiciens distingués, et pas de poëtes!

— Comment, répliquait Latouche, pas de poëtes?

— Pas un seul.

— Voilà qui est un peu fort.

— Ah! je sais bien ce que vous voulez me dire, vous

allez me parler de ce grand diable de garde du corps, comment s'appelle-t-il déjà? Alonze de Lamartinière... voyons aidez-moi donc.

— Alphonse de Lamartine.

— Alphonse de Lamartinique... je retiendrai dorénavant son nom, on n'a qu'à se rappeler le café de la Martinique. Si vous appelez cela un poëte, je vous en fais mon compliment.

— Et un très-grand poëte.

— N'avez-vous pas aussi un certain petit bonhomme nommé Hector Trumeau ou Grumeau?

— Victor Hugo.

— Victo Rhugo, c'est cela. On prétend dans les journaux que j'ai traité ce Victo Rhugo d'enfant sublime; je m'en serais bien gardé. Sans doute, il y a par-ci par-là quelques étincelles dans ce petit Victo Rhugo, mais il n'y a que vous et monsieur Sain-Tebeuve pour voir un poëte dans ce rhétoricien.

— Quel est ce bourgeois (le mot d'épicier n'était pas encore inventé) qui ne connaît ni Victor Hugo ni Lamartine? demandai-je à Latouche, quand le couple fut parti.

— René de Chateaubriand, me répondit-t-il; j'aurais dû vous présenter à lui, mais je l'ai oublié.

— Et cette dame?

— Madame Récamier.

— Quoi! c'est là cette femme que j'ai vue autrefois habillée en Grecque?

— Précisement.

— Je ne l'aurais pas reconnue.

— Cela n'a rien d'étonnant, ce n'est pas hier seulement que vous l'avez vue pour la première fois. Ce pauvre Chateaubriand, il a l'infirmité de faire des vers et de les préférer à sa prose; il ne veut pas admettre qu'il y ait d'autre poëte en France que lui, dont personne cependant ne parle en cette qualité. Mais laissons de côté Chateaubriand, ajouta Latouche; vous savez que l'on va jouer une comédie de votre très-humble serviteur au Théâtre-Français, *la Reine d'Espagne?*

— Vous m'avez fait l'honneur de m'en parler.

— J'ai invité Monrose, qui doit jouer un des rôles principaux de l'ouvrage, à venir passer avec sa famille ce dimanche à la campagne. Il ne doit pas tarder à arriver.

De l'endroit où nous étions, on domine la route. Une voiture s'avançait vers la maison au trot mesuré d'un cheval de louage. Sur le devant on distinguait un monsieur avec un superbe melon sur les genoux; derrière lui les cahots de l'équipage faisaient sautiller les fleurs de trois chapeaux de femme aux tons un peu criards.

— Mes yeux ne me trompent point, me demanda Latouche, c'est bien un melon qu'il porte?

— Un vrai cantaloup.

— Je sens qu'il me serait impossible d'accueillir convenablement un homme qui se présenterait chez moi avec un melon sous le bras... Pierre!

Le jardinier accourut.

— Tu vois bien cette voiture qui s'avance?

— Oui, monsieur.

— Elle va s'arrêter devant ma porte. Il en sortira un monsieur avec un melon.

— Bon!

— Ce monsieur demandera monsieur de Latouche.

— Bon.

— Tu lui diras qu'il vient de partir à franc étrier pour Paris, où un de ses amis, qui est à son lit de mort, l'a fait appeler pour lui serrer la main une dernière fois.

— Bon.

— Si le monsieur au melon demande à entrer pour se reposer un instant, tu lui répondras que j'ai emporté les clefs.

— Bon.

— Si ces dames parlent de faire un tour de promenade pour voir le jardin, empêche-les d'y mettre les pieds, et ajoute que le jardin est plein de piéges à loup dont je connais seul l'emplacement.

— Bon.

Le jardinier Pierre avait l'habitude de répondre : Bon, à

tout ce qu'on lui disait. On vint lui apprendre un jour que sa femme s'était cassé la jambe en travaillant chez une blanchisseuse, à Sceaux : — Bon ! répliqua-t-il, et il se mit à fondre en larmes. Pierre amusait beaucoup son maître.

Caché derrière une jalousie, j'assistai à la déconfiture du spirituel comédien et de ses compagnes. Jamais je ne vis physionomies plus allongées. Il faisait une chaleur étouffante, le pauvre cheval tirait la langue et refusait de marcher; Latouche fut impitoyable. — Enfin je respire ! s'écria-t-il quand le bruit des roues de la voiture qui s'éloignait cessa de se faire entendre; la vue de ce melon m'a mis les nerfs dans un état affreux, j'en ferai une maladie, j'ai le cantaloup-morbus.

Latouche avait souvent de ces frasques. Capricieux en diable, pour un rien il se brouillait avec les gens.

Que de liaisons brisées, que d'amitiés rompues, que de relations terminées à la suite de querelles de logement.

Doué d'un goût exquis, d'un talent tout à fait particulier d'arrangement, de Latouche aimait à meubler, à orner un appartement. Il s'acquittait de cette tâche avec un véritable bonheur et toujours avec succès; mais, comme beaucoup d'artistes, il était inconstant; à peine un appartement était-il terminé, qu'il lui découvrait une foule d'inconvénients et passait à un autre. Il arrivait donc souvent à de Latouche d'avoir deux et même trois logements sur les bras. Il les louait alors en garni.

Un jour, monsieur Charles Rabou prend possession d'un logement que vient de lui louer son ami de Latouche ; le lendemain il voit entrer l'ancien propriétaire.

— Bonjour, mon cher ami ; comment vous trouvez-vous ici ?

— Parfaitement.

— J'étais sûr que vous me remercieriez. Vous avez là deux vases fort jolis, vous n'en avez pas besoin, je les emporte. Au revoir.

Tous les jours, c'est une nouvelle visite, et à chaque visite c'est quelque chose qu'il enlève.

— A propos, cette pendule ne vous sert à rien, je l'enverrai chercher tout à l'heure; cette causeuse vous est parfaitement inutile, mon commissionnaire viendra la prendre dans un instant; quant à ce tapis qu'en faites-vous ?

— Mais, parbleu ! répond monsieur Charles Rabou impatienté, que voulez-vous que je fasse d'un tapis? je marche sur lui.

— Ah ! c'est différent; je serais désolé de vous priver du plus petit objet ; vous avez loué en garni, je ne l'ai pas oublié, croyez bien que je ne l'oublierai jamais. Je ne croyais pas être indiscret en vous demandant ce tapis ; mais vous me faites apercevoir de mon indiscrétion d'une façon...

— Moi !

— Qui donc ?

— Mais je ne vous ai rien dit.

— Je sais, Dieu merci, comprendre à demi mot, et je n'ai pas besoin qu'on me répète deux fois la même chose... J'ai bien l'honneur de vous saluer.

A partir de ce moment Latouche cessa de voir son locataire, et quand on prononçait le nom de monsieur Rabou devant lui, il s'écriait : — Qu'on ne m'en parle pas, c'est un affreux égoïste!

Souvent, en attendant de trouver un appartement à son goût, il prenait provisoirement le logement d'un ami en voyage. C'est ainsi qu'avant de partir pour l'Italie, monsieur Arnould Fremy avait prêté à Latouche un appartement qu'il occupait rue Saint-Georges.

Au retour de son excursion, monsieur Arnould Fremy accourt en toute hâte auprès de Latouche pour lui serrer la main.

— Ah! vous voilà, fait le locataire.

— Arrivé depuis ce matin, vous êtes ma première visite.

— Je vois ce que c'est.

— Quoi donc?

— Vous voulez votre logement.

— Pas le moins du monde, je vais passer une quinzaine de jours dans ma famille, à Versailles.

— Je connais ça.

— Vous pouvez rester tant que vous voudrez.

— C'est-à-dire que vous me mettez le pistolet sur la gorge.

— Je vous proteste qu'il n'en est rien.

— Vous n'attendrez pas longtemps. Je cours chercher un commissionnaire pour mon déménagement; mais le portier suffira, ce sera plus tôt terminé. Voilà mon paquet fait; maintenant, bonjour, vous êtes chez vous, restez-y.

De Latouche descend l'escalier quatre à quatre, fait avancer une voiture, et part avec sa valise, sans qu'il soit possible de le retenir. Après une scène de ce genre, on était bien sûr de rester à jamais brouillé avec lui.

Et pourtant quel cœur excellent! que de services rendus dans l'ombre! que de gens de lettres poussés par lui dans la carrière!

C'est Latouche qui recommanda au libraire Urbain Canel, *Whan-Chlorr*, un des premiers romans de Balzac, sans nom d'auteur, et plus tard, *la Physiologie du mariage* et *la Peau de chagrin*.

CHAPITRE VII

Le café Minerve. — James Rousseau, Horace Raisson. — Un des auteurs de *l'Art de mettre sa cravate*. — Sauve qui peut! — Sainte-Beuve. — *Clotilde de Lusignan*, *Annette, ou le Criminel*, *le Dernier Chouan*. — Balzac imprimeur. — Latouche tapissier. — *La Reine d'Espagne*. — La hache de Robinson. — Un conte drolatique. — Une dispute nocturne. — L'herbier de Joseph Prudhomme. — Une robe de chambre après un coucou. — Une brouille à mort. — Les secrets de la tombe. — L'oncle de monsieur de Lamennais. — Un avare à la mode de Bretagne. — La fête des écus. — Portez-vous bien, mes enfants. — Heureuse influence que j'exerce sur Latouche et sur plusieurs de mes contemporains. — Pourquoi la France ne peut pas être une république.

Dans les dernières années de la Restauration, j'allais très-souvent au café Minerve où se réunissaient un certain nombre de jeunes gens d'esprit, parmi lesquels figuraient James Rousseau et Horace Raisson, morts depuis tous les deux. Ces jeunes gens me témoignaient beaucoup de déférence et semblaient prendre un plaisir assez vif à ma conversation.

Comme nous étions à parler d'une tragédie de Casimir Delavigne, jouée la veille à l'Odéon, Horace Raisson se leva.

— Allons-nous-en! s'écria-t-il, voici cet ennuyeux Saint-Aubin qui arrive.

— Voyez pourtant comme il traite son collaborateur, le co-auteur de *l'Art de mettre sa cravate;* mais il a raison, ajouta James Rousseau, sauve qui peut!

Je vis entrer un homme jeune encore, mais d'un embonpoint déjà très-apparent; l'œil vif, la figure ronde et souriante, les mains dans les poches, la démarche nonchalante, l'air d'un moine ou d'un paysan. Voyant ses amis déguerpir, Saint-Aubin s'approcha de la dame du comptoir, et se mit à lui raconter une histoire qu'il interrompait de temps en temps par de gros éclats de rire.

La dame avait l'air de le supporter avec peine et de dire à part elle : « Que cet homme est fatigant! quand donc aura-t-il fini? »

La physionomie de cet homme m'était restée.

Quelques années plus tard, Latouche me dit un beau soir d'été, pendant que nous nous promenions causant et philosophant sous les marronniers du Luxembourg :

— Parbleu, mon cher monsieur Prudhomme, puisque nous voilà dans ce quartier, il faut que je vous conduise auprès d'un homme dont vous serez peut-être fier un jour d'avoir fait la connaissance. Savez-vous ce que c'est qu'un butor de génie?

— Ma foi non.

— Eh bien, je prétends vous en montrer un. Suivez-moi.

Nous nous dirigeâmes, par la rue de Tournon, vers une maison d'assez belle apparence qui faisait le coin de la rue du Petit-Lion Saint-Sulpice.

— Avant de commencer notre ascension, reprit Latouche, vers le cinquième étage, où demeure notre homme, assurons-nous du moins s'il est chez lui. Monsieur de Balzac? ajouta Latouche en frappant au vasistas.

— Il ne loge plus ici, répondit d'une voix criarde la concierge.

— Où loge-t-il?

— Je ne sais pas.

— Il n'a pas laissé son adresse?

— Non.

Pendant huit jours, Latouche courut tout Paris pour découvrir son Balzac; à la fin il apprit que son butor de génie s'était fait imprimeur rue des Marais Saint-Germain, avec un prote de l'imprimerie Tastu pour associé. Ce prote se nommait Barbier.

Balzac, à cette époque, était déjà l'auteur de plusieurs romans, parmi lesquels on cite : *Clotilde de Lusignan, Annette, ou le Criminel, le Dernier Chouan,* qui fut comme l'aurore de son talent et de sa réputation.

Lorsqu'il s'éprenait de quelqu'un, Latouche ne le quittait pas un seul instant, jusqu'à ce que brouille s'ensuivît.

Balzac venait de quitter le métier d'imprimeur, dans lequel il n'avait pas fait de brillantes affaires. L'abandon

du matériel de l'imprimerie à ses créanciers, quarante mille francs de billets qu'il fallut acquitter avec le produit de ses livres, capital et intérêts : tels furent les résultats de sa tentative industrielle. Ses affaires terminées, Latouche se chargea d'installer Balzac dans son appartement de la rue Cassini, près de l'Observatoire. Un matin, Latouche, monté sur une échelle, un tablier devant lui, se livrait avec délices à sa passion pour le collage du papier, lorsqu'une dame qui n'était plus des amies de l'auteur de *Fragoletta* vint faire une visite à Balzac.

— Vous êtes heureux, dit la dame après les premiers compliments, de trouver des ouvriers; il faut que vous me donniez l'adresse de votre marchand de papiers; depuis quinze jours, le mien me promet de faire mettre la main à mon appartement, et je ne vois personne. Voilà un fort joli dessin de tapisserie. Il n'est pas donné à tout le monde de bien choisir un papier d'appartement. C'était un des plus grands talents de ce pauvre Latouche, pour ne pas dire le seul. A propos, avez-vous de ses nouvelles?

— Oui, répondit Balzac en jetant un regard assez embarrassé sur le colleur, qui continuait tranquillement sa besogne, il n'y a pas bien longtemps qu'il est venu me voir.

— On dit qu'il est devenu fou.

— Lui!

— Lui-même. Le chagrin et le dépit des sifflets qui ont accueilli *la Reine d'Espagne* sont cause, assure-

t-on, de sa maladie. On en raconte des traits fort curieux: la semaine dernière, par exemple...

— Je crains que l'odeur de la peinture ne vous incommode, interrompit Balzac; allons faire un tour de jardin, nous serons mieux à notre aise pour causer.

Il se leva en même temps et offrit son bras à la dame, qui fut bien obligée de l'accepter. Au bout de dix minutes de promenade pendant lesquelles la visiteuse donna un libre cours à son antipathie contre Latouche, au moment où elle était dans tout le feu de ses médisances, elle se trouva au détour d'une allée en face d'un homme qui, le tablier retroussé, le bonnet grec à la main, lui dit avec la plus grande politesse:

— Madame, j'ai entendu tout à l'heure que vous vous plaigniez de la négligence de votre marchand de papiers. Voici mon adresse, si vous avez besoin d'un colleur, je suis à votre disposition.

La dame rougit en reconnaissant de Latouche; puis, le voyant toujours son bonnet grec à la main, elle se mit à rire :

— Vous ici! s'écria-t-elle, en garçon tapissier!

— N'ayant pas réussi dans la littérature, j'ai pris cette profession pour laquelle d'ailleurs, j'en conviens, j'ai toujours eu beaucoup de dispositions. Vous pourrez, si vous voulez, en juger par vous-même.

— Eh bien, soit, je vous attends demain.

— Je serai exact.

— Je l'espère, et surtout, ajouta-t-elle en lui tendant la main, n'oubliez ni votre esprit ni votre pot à colle.

Et voilà Latouche redevenu l'ami de la dame, avec laquelle il ne se rebrouilla que six mois plus tard.

C'est chez Latouche, à Aunay, que je fis la connaissance intime de Balzac, dans lequel je reconnus mon Saint-Aubin du café.

Je me rappellerai toute ma vie le jour où nous le vîmes descendre devant la porte de la maison.

Il était vêtu d'une blouse et coiffé d'une casquette en toile cirée. Des guêtres de cuir montaient jusqu'à ses genoux; un havre-sac au sommet duquel était bouclé le manteau pour la pluie chargeait ses épaules. Il tenait à la main un grand bâton ferré; sous sa blouse, il avait une ceinture garnie de deux pistolets à l'extrémité de laquelle pendait une petite hache.

On eût dit un pionnier des États-Unis.

En entrant dans le salon, les clous des gros souliers de Balzac rayèrent le parquet soigneusement ciré, ce qui fit faire une assez laide grimace à Latouche, amoureux de la régularité et de l'arrangement jusqu'à la minutie. Une fois, en ma présence, il accablait d'invectives un malheureux domestique coupable d'avoir promené un torchon sur les meubles de la salle à manger.

— Mais enfin, monsieur, lui fit humblement observer le pauvre diable, je ne suis pas un voleur.

— J'aimerais mille fois mieux, répondit Latouche exas-

péré, un voleur qu'un malpropre, cela me reviendrait moins cher.

Le sans-gêne un peu rustique de Balzac, ses façons brusques, sa personne un peu massive, devaient effaroucher Latouche. Je vis clairement sur sa physionomie que son hôte commençait à lui faire peur. Balzac touchait à tout, et mettait par conséquent perpétuellement sur les épines ce pauvre Latouche, qui tremblait à chaque instant pour ses porcelaines et pour ses statuettes. Aussitôt arrivé, Balzac s'était débarrassé de son havre-sac, de son bâton, de sa ceinture; tous ces objets avaient été jetés à l'aventure sur les meubles, et leur propriétaire, enfoncé dans un canapé, ses gros souliers sur le velours, se reposait bruyamment de ses fatigues.

Latouche prit un air sérieux, et, à partir de ce moment, je m'aperçus qu'il commença, toutes les fois qu'il s'adressait à son hôte, à l'appeler : monsieur de Balzac.

Tout alla bien cependant jusqu'au dîner, qu'on ne tarda pas à servir. Après le repas, nous partîmes pour aller faire une promenade dans les environs.

Balzac, malgré son intelligence si fine et si distinguée aimait la grosse plaisanterie; dans l'intimité, on retrouvait plus souvent en lui l'auteur des *Contes drolatiques* que l'observateur de *la Femme de trente ans*. L'aspect des champs avait sans doute ce jour-là surexcité sa verve, car il se mit à nous débiter toutes sortes de gauloiseries. Parvenus sur une éminence d'où l'on aperce-

vait le magnifique panorama de la vallée, nous nous arrêtâmes, et, tout à coup, Balzac fit retentir les échos d'alentour d'un de ces bruits grotesques qu'on ne nomme pas, et qu'il accompagna de ses plus bruyants éclats de rire. Les lèvres de Latouche n'en restèrent que mieux fermées, et la promenade s'écoula au milieu d'un flux intarissable de paroles de Balzac et du parfait silence de son compagnon.

Balzac, il faut en convenir, n'était pas ce qu'on peut appeler un homme très-amusant dans la conversation; il laissait peu de chose à faire à son interlocuteur, il parlait continuellement, et presque toujours de lui. Ses projets, ses travaux, ses idées, il n'était occupé que de cela, et c'étaient des rêves des *Mille et une Nuits*, des calculs auprès desquels la multiplication du grain de blé de l'échiquier n'était absolument rien. La moindre pièce de théâtre, le plus petit roman devaient lui rapporter des millions. Balzac nous raconta, ce jour-là, qu'il voulait éditer lui-même ses œuvres et fonder une compagnie par actions dans laquelle on imprimerait ses romans dans toutes les langues.

Nous rentrâmes au logis comme la lune se levait. Balzac, qui travaillait la nuit, se retira dans sa chambre après avoir recommandé à la cuisinière de lui préparer une certaine dose de café froid qui lui servait de boisson pendant qu'il se livrait à la composition. Nous restâmes seuls avec Latouche.

— Décidément, me dit-il, le voilà qui s'installe.

— Il le faut bien.

— Comment, il le faut?

— Sans doute, répliquai-je; ne m'avez-vous pas annoncé ce matin, d'un air de très-grande satisfaction, que vous aviez invité Balzac à passer la belle saison avec vous, et que vous l'attendiez à chaque instant?

Latouche prit sa bougie et monta sans mot dire dans sa chambre à coucher. Après avoir jeté un dernier regard sur la reine des nuits dont le char d'argent roulait majestueusement sur l'azur de l'Empyrée, j'en fis autant. Avant de m'endormir, il me sembla qu'un bruit confus de deux voix qui se querellent partait de la chambre de Balzac; mais au moment où je croyais reconnaître la voix de Latouche, Morphée me ferma les yeux de sa main divine.

Élève de la nature et de Jean-Jacques Rousseau, j'aime à me réveiller avant l'aurore et à parcourir les monts et les vallées, les prés et les bois, pour enrichir mon herbier de quelque plante nouvelle. J'herborise, en un mot, comme tous les cœurs sensibles. Les plantes me révèlent les secrets du Créateur et les lois de l'immuable philosophie.

De retour de mon excursion, je débouchais sur la route de Sceaux, lorsqu'un spectacle des plus singuliers vint frapper mes regards.

Un individu, tête nue, en robe de chambre, en pantoufles et en pantalon à pied, courait après le coucou qui

faisait alors le service entre Sceaux et Paris, en criant: — Arrêtez! arrêtez!

Le cocher s'arrêta enfin. Il n'y avait plus qu'une place en lapin; l'individu s'y installa le front en sueur, les joues ardentes, la poitrine essoufflée. Quel ne fut pas mon étonnement en reconnaissant Balzac dans ce voyageur si pressé!

Je courus à la maison. J'entrai dans la chambre de Balzac, j'y trouvai ses guêtres, son havre-sac, son bâton ferré, ses pistolets, tant il s'était hâté de partir. Je ne revis Latouche qu'au déjeuner.

— Où est donc monsieur de Balzac? lui dis-je pour tâcher de découvrir quelque chose; je ne vois pas son couvert?

— Et vous ne le verrez plus.

— Monsieur de Balzac est donc parti?

— Parbleu!

Que s'était-il donc passé entre eux pendant la nuit qui venait de s'écouler. Je n'ai jamais pu le savoir.

Je m'aventurai cependant, un jour qu'il était de bonne humeur, à dire à Latouche :

— Convenez-en, c'est à cause de ce bruit fâcheux qu'il fit entendre pendant la promenade que vous vous êtes brouillé avec Balzac?

— Je le lui avais pardonné.

Il ne m'a pas été possible d'en tirer davantage, mais

cette réponse ouvre un champ immense aux conjectures. De quel nouveau méfait Balzac avait-il pu se rendre coupable à l'égard de Latouche? C'est un secret qu'ils ont emporté tous les deux dans la tombe.

Latouche a toujours exercé une grande influence sur les gens qui l'entouraient. Balzac imitait sa manière de dire les choses, et jusqu'au son de sa voix. Il le parodiait aussi dans son goût d'ameublements, d'arrangements intérieurs, de bric-à-brac, qui fut un tic d'imitation chez l'un et une espèce de monomanie chez l'autre.

Latouche n'aimait pas les pseudonymes, et il se moquait parfois de Beyle, qui publiait la plupart de ses livres sous le nom de Sthendal.

Il reprochait un jour à l'auteur de *Rouge et Noir,* devant un cercle assez nombreux de gens de lettres, sa manie de pseudonyme.

— Taisez-vous, lui répondit Sthendal, vous en êtes un autre.

En effet, il s'appelait Hyacinthe Thabaud, et il prit le nom de Latouche, sans doute en mémoire de Guimard de Latouche, l'auteur d'*Iphigénie en Aulide,* dont il était l'arrière-petit-neveu.

Malgré son tempérament triste et sérieux au fond, il aimait les contes plaisants, et les savait faire mieux que personne au monde. J'ai fait la même observation à propos de monsieur de Lamennais.

A l'époque où il était à Sainte-Pélagie, dans cette chambre qu'il ne quitta pas une seule fois pendant toute l'année que dura son emprisonnement, j'eus l'honneur d'être présenté à l'illustre auteur des *Paroles d'un Croyant*, par mon ami et collègue du caveau Béranger.

Lamennais était en veine comique ce jour-là. Il se mit à nous raconter des histoires plaisantes. J'ai retenu celle-ci :

— J'avais, nous dit-il, en Bretagne, un oncle fort riche et d'une avarice digne de celle d'Harpagon.

— Que donnerons-nous à ces gens-là pour le souper? lui disait sa vieille gouvernante, en parlant des paysans qu'il faisait travailler. De la viande?

— Non pas, cela épaissit le sang.

— Du poisson salé?

— Oh que nenni! cela échauffe les entrailles.

— Des légumes?

— Oui, un peu de salade, cela est rafraîchissant et bon pour la santé.

On servait donc aux paysans un grand plat de salade. On mettait la bouteille de vinaigre sur la table, mais ensuite il fallait de l'huile.

Un des plus hardis de la bande s'adressait donc à lui.

— Tu veux de l'huile, mon garçon? c'est inutile, je

vous ai donné d'un vinaigre fameux et qui porte avec lui son huile.

Pendant mon enfance, mon père m'avait envoyé passer une semaine chez cet oncle. Je m'y plaisais assez, parce qu'il avait une chambre pleine de livres où je passais presque toutes mes journées.

Un jour qu'il y avait grande fête au pays, tous les gens du logis étant allés au *pardon*, j'étais seul dans la salle aux livres, lorsque tout à coup j'entendis dans la chambre voisine le son métallique de l'or. Je commençai par avoir peur, croyant que des voleurs s'étaient introduits dans la maison. Je m'approchai pourtant petit à petit du bruit, et à travers une fente de la porte vermoulue, je vis mon oncle assis par terre, et comptant ses louis.

Il y avait derrière lui une malle pleine de gros sacs d'écus ; il leur adressait la parole et les caressait de la main.

— Viens un peu ici, toi là-bas, disait-il à un sac qui semblait prêt à crever, tant il était énorme ; je t'ai oublié la dernière fois, mais aujourd'hui il faut que je te fasse prendre un peu l'air. Vous pouvez attendre, vous autres, il y a un mois que vous êtes sortis.

Nous nous trouvions au rez-de-chaussée ; mon oncle plaça le sac sur une brouette, ouvrit la porte et lui fit faire ainsi une douzaine de tours dans le jardin.

Après quoi il rentra, remit le sac à sa place, et partit

en disant : — Portez-vous bien, mes enfants ; je tâcherai de venir bientôt vous revoir.

J'espère que le lecteur excusera cette longue parenthèse. Inhabile aux lois de la composition littéraire, je retrace mes souvenirs à la hâte et sans ordre, tels qu'ils me viennent. Que ces mémoires fassent sourire les gens de lettres, pourvu qu'ils rendent les hommes meilleurs, ce sera ma plus douce récompense.

Mais revenons à Latouche.

Pendant vingt ans, je puis dire que j'ai vécu avec lui dans l'intimité la plus complète. Il restait quelquefois un mois ou deux sans me voir, mais bientôt je le voyais revenir, et je lui ouvrais mes bras.

— Prudhomme, me disait-il souvent, votre vue me fait du bien, votre conversation me rafraîchit, vous me réconciliez avec l'espèce humaine.

Chose étonnante et que je ne m'explique pas, j'ai exercé la même influence sur la plupart des grands hommes contemporains, peintres, musiciens, sculpteurs, poëtes, journalistes, dramaturges, hommes d'État!

Malgré notre intimité, je dois convenir qu'il est un point sur lequel nous ne sommes jamais parvenus à nous entendre avec Latouche. Je suis venu au monde avec l'idée de l'autorité et le sentiment monarchique; Latouche au contraire était républicain. Je me souviens que le jour où Charles Nodier accepta de Louis-Philippe la place de conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal,

Latouche lui donna rendez-vous pour le lendemain pour se battre dans les fossés de la Bastille. Nodier lui répondit qu'il n'y avait plus de Bastille et que par conséquent les fossés en étaient comblés depuis longtemps.

Un mois après, je parvins à les réconcilier.

Latouche cherchait toujours à me convertir à la république, mais jamais il ne parvint à m'entamer.

— Vous avez beau dire et beau faire, lui dis-je un jour qu'il me serait le bouton, la république est impossible en France.

— Pourquoi donc?

— Pour une bonne raison.

— Laquelle?

— C'est que la France n'est pas l'Amérique. Voilà tout.

Jamais on n'a pu répondre à cet argument victorieux. Latouche m'en garda rancune pendant huit jours; mais, dans l'endroit où il est, les âmes se dépouillent de leurs préjugés, et je suis sûr qu'il m'a pardonné.

CHAPITRE VIII

Mon fils. — Ma fille. — Entretien grave. — Quelle est la vocation de mon fils Anatole. — Opinion d'un membre des générations modernes sur la musique, le barreau, la littérature, l'art militaire, la médecine, les mathématiques et l'industrie. — Les charmes de la photographie. — Les dix-sept ans de Lydie. — Nous voulons marier notre fille. — *Potius mori quam fœdari*. — Les charmes d'un gros ventre et d'une paire de lunettes. — Monsieur Coussinet. — Entretien sérieux suivi d'une conversation importante. — A quoi rêvent les jeunes filles d'aujourd'hui. — L'avenir de la branche aînée. — Du romanesque et de la croix d'officier de la Légion d'honneur, des bals de la cour et du sentiment chez les femmes. — Ma fille, épouse-le.

De mon second mariage j'ai deux enfants, un fils et une fille. Mon fils a vingt et un ans aujourd'hui. Je l'ai fait venir dans mon cabinet ce matin.

— Monsieur, lui ai-je dit d'un ton approprié à la circonstance, il y aura, dans une heure sept minutes et demie, vingt et un ans révolus depuis le jour où vos yeux se sont ouverts pour la première fois à la lumière. Répondez maintenant, Anatole, à l'auteur de vos jours.

— Je vous écoute, papa.

— Depuis que vous êtes venu au monde, je crois m'être

conduit en bon père avec vous; auriez-vous par hasard quelque chose à me reprocher?

— Non, papa.

— Ne vous ai-je pas fait donner une brillante éducation?

— Si, papa.

— Ne vous ai-je pas fait recevoir bachelier ès lettres?

— Oui, papa.

— Vous convenez donc que vous me devez de la reconnaissance?

— En effet, papa.

— Il s'agit maintenant de me le prouver. Anatole, je vous l'ai déjà dit, vous avez vingt et un ans; ne brûlez-vous pas de vous illustrer dans quelque carrière? Quelle est votre vocation, Anatole? quelle qu'elle soit, je jure de ne pas la contrarier.

— Ma vocation?

— Oui, mon fils, votre vocation?

— Je n'y ai pas encore songé, papa.

— Une vocation vient sans qu'on y pense. Voyons, Anatole, cherchez bien; n'auriez-vous pas un goût prononcé pour la peinture?

— Non, papa.

— Pour la musique?

— Je m'endors toutes les fois que je vais à l'Opéra?

— Pour l'état militaire?

— Encore moins.

— Pour la littérature?

— C'est bien usé.

— Je le vois, mon fils, c'est le barreau qui vous attire.

— Le barreau?...

— Sans doute, n'est-ce pas là une noble profession.

— Je ne dis pas le contraire, papa ; on ne peut nier cependant que le métier d'avocat n'ait singulièrement baissé depuis quelques années. Interrogez les avoués, tous vous diront que le nombre des affaires a diminué de près d'un tiers. Certes, je conçois le métier d'avocat quand on ne l'exerce pas, quand on veut simplement se parer d'un titre, et encore le titre d'avocat sonne bien creux aujourd'hui. Vous-même, papa, convenez-en, lorsque vous êtes dans le monde, lorsque vous voyez passer un jeune homme de vingt-cinq à trente ans, décoré du titre d'avocat, vous ne prenez pas tout de suite une bien haute idée de son importance. Qu'est-ce qu'un avocat, du moment où il ne peut plus être ni député, ni ministre? rien, absolument rien. Vous-même, papa, vous rougiriez de voir votre fils, l'aîné de votre race, celui qui doit porter votre nom, obligé de quémander quelques méchantes causes à un procureur, et passant toutes ses

journées dans la poussière de la salle des pas-perdus. Un avocat d'ailleurs n'est pas un homme; il est obligé de suivre une foule de prescriptions qui datent du moyen âge et de l'époque des corporations; il faut qu'il porte une robe ridicule, une toque plus ridicule encore; qu'il coupe sa barbe et ses cheveux au goût d'un tyran capricieux qui s'appelle le président du tribunal civil; qu'il soit constamment vêtu de noir et cravaté de blanc. Oh! papa, vous ne savez pas quel atroce supplice c'est que l'obligation d'endosser un uniforme! Je connais un avocat qui me disait l'autre jour qu'il ne pouvait passer sur le boulevard, devant l'étalage du tailleur Renart, sans éprouver quelque chose d'analogue au supplice de Tantale. La nuit, ajoutait-il, je rêve que je porte enfin des pantalons ventre-de-biche et des gilets pistache; le jour, il me prend des envies furieuses de sortir avec un habit rouge ou bleu de ciel comme feu Carnavale dont les journaux ont tant parlé. Je suis comme Cazot, le comique des Variétés, qui quitta le théâtre afin de pouvoir porter des moustaches. Ne me parlez donc plus de me faire avocat, papa, je vous en supplie.

— On aurait pu vous acheter une étude d'avoué.

— Procureur! jamais.

— Ou de notaire, si vous aimez mieux.

— Tabellion! plutôt la mort. Quoi! je serais cet être rêche, rogue, sec, sans cesse occupé à détruire, à saper tout ce qui peut rester encore de poésie dans le mariage

et dans la société! ne l'espérez point, papa, ne l'espérez point. D'ailleurs, qu'est-ce qu'un notaire aujourd'hui? un industriel semblable à tous les autres industriels; à quoi bon choisir le notariat plutôt que les savons, les huiles ou les cafés? Je n'ai pas besoin d'acheter une étude fort cher pour spéculer sur des terrains!

— Nous avons passé en revue toutes les professions ou à peu près toutes; que penseriez-vous maintenant de la médecine?

— Ce que je pense de la médecine, papa?

— Oui, mon fils.

— Absolument la même chose que du barreau; c'est une carrière bouchée, une profession complétement absurde, et la preuve est qu'il ne se fait plus maintenant ni grands médecins, ni grands avocats. Le médecin a été perdu du jour où il a renoncé au bonnet pointu et à la robe. Toute sa force était là.

Le médecin n'a plus son ancien prestige : le malade se croit le droit de discuter avec cet homme qui est vêtu comme lui, cravaté comme lui, chaussé, coiffé comme lui; le médecin a commis une imprudence bien plus impardonnable encore en renonçant au latin. Le latin faisait sa force principale; avec le latin, il avait réponse à tout. L'instruction s'étant répandue dans toutes les classes de la société, grâce aux *connaissances utiles,* aux *dictionnaires de conversation*, aux *manuels,* aux *encyclopédies,* aux *médecines de ménage,* aux *médecines sans*

médecin et autres, il n'est pas de malade qui ne se croie en droit de raisonner sur sa maladie. Si le médecin n'est point de son avis, il le renvoie et en prend un autre. Le médecin, s'il veut vivre de son métier, doit se contenter d'être le complaisant, le courtisan, le vassal du client; il faut qu'il plaise non-seulement au maître et à la maîtresse, à la bonne, aux amis, mais encore au chien de la maison. La concurrence est telle aujourd'hui qu'il y a dix médecins pour un malade, et qu'on fait des visites à un franc et même à cinquante centimes. Ne seriez-vous pas profondément humilié d'entendre votre fils vous dire, en vous jetant une pièce de dix sous à la face : Tenez, papa, j'ai gagné ma journée?

Avouez ensuite une chose, papa.

— Laquelle, mon fils?

— Si, lorsque vous êtes dans le monde, comme je vous le faisais observer tout à l'heure, un jeune avocat produit sur vous un effet assez piteux, que doit-ce être lorsqu'il s'agit d'un jeune médecin! L'épithète de pauvre diable voltige déjà sur votre bouche, n'essayez point, papa, de le dissimuler.

Mais qu'un jeune ingénieur des ponts et chaussées, fût-ce même un simple ingénieur civil, se présente, aussitôt vous supputez les canaux, les chemins de fer qu'il a construits et le nombre d'actions qu'il a dû recevoir; vous n'êtes point fâché qu'il invite votre fille à danser et vous lui accordez un sourire de première classe s'il

daigne faire un bout de conversation avec vous. Cela se conçoit, papa; dans un temps de machines comme le nôtre, l'ingénieur est roi.

— Eh bien, alors, pourquoi n'entreriez-vous pas à l'École polytechnique?

— Il est trop tard, papa; d'ailleurs, j'ai toujours éprouvé une violente répulsion contre le carré de l'hypoténuse.

— Mais enfin, mon fils, il faut prendre un état.

— Vous croyez.

— On ne peut pas toujours rester sans rien faire dans ce monde.

— Pourquoi donc?

A cette réponse, je sentis que j'allais me mettre en colère.

— Calmez-vous, papa, reprit Anatole, et examinons froidement votre proposition : « On ne peut pas toujours rester sans rien faire dans ce monde. » Cela est profondément vrai pour les gens qui n'ont point d'argent. Il faut travailler pour vivre, rien de plus juste, quand on n'a pas d'autre capital que son travail; mais quand on est riche, à quoi bon? Or, vous êtes riche, papa; ne cédez pas à ce vulgaire préjugé qui oblige un homme à s'affubler d'un titre ridicule, avocat, médecin, notaire, avoué, pour se rendre ainsi plus respectable aux yeux du vulgaire, et pour se donner des airs de travailler tandis qu'il passe sa journée à faire des aquarelles ou de la potichomanie. Foin de cette hypocrisie! Je veux avoir jusqu'à

mon dernier soupir le courage de ma parfaite oisiveté, et mettre sur mes cartes de visite :

ANATOLE PRUDHOMME,

oisif.

Tant de logique et de philosophie a de quoi surprendre dans un jeune homme de vingt et un ans ; mais ils sont tous ainsi, à ce qu'il paraît. C'est la faute à l'Université, assure-t-on : mais sa mère n'a pas voulu lui confier son fils, et Anatole a été élevé chez les pères de Vaugirard.

Force m'a bien été de le laisser à son oisiveté et à la photographie, l'unique occupation, à ce qu'il paraît, de la plupart des jeunes gens qui composent l'aristocratie financière.

Au demeurant, Anatole n'est point un mauvais garçon. Quant à sa sœur, c'est un ange : je ne puis pas trouver de mot qui rende mieux ma pensée.

Je voulais la mettre dans un pensionnat, mais ma femme a préféré qu'elle fût élevée au *Sacré-Cœur*.

Lydie est jolie comme les amours ; elle a dix-sept ans, mais on lui en donnerait vingt, tant elle est formée pour son âge ; nous voulons la marier.

Jusqu'à présent, Lydie ne paraissait faire aucune différence entre les jeunes gens qui viennent à nos soirées, du moins aucune différence trop marquée, car il me semble, depuis quelque temps, qu'elle ne danse plus

guère qu'avec deux cavaliers, le comte de Lavernie et monsieur Coussinet.

Monsieur de Lavernie est le descendant d'une des plus anciennes familles du Poitou; il a trente ans, l'air chevaleresque, une figure charmante et sept à huit mille livres de rente tout au plus. Ce n'est pas énorme pour porter un pareil nom; mais Lavernie vit sur ses terres une partie de l'année. Ne pouvant servir en France à cause de ses opinions légitimistes, à l'âge de dix-huit ans il courut se ranger en Espagne sous les drapeaux de don Carlos. Il fit deux ou trois campagnes en qualité d'aide de camp du général en chef, reçut plusieurs blessures, manqua deux ou trois fois d'être fusillé, et rentra en France après la chute de son parti. Plusieurs de ses parents ont occupé des fonctions importantes auprès des divers gouvernements qui se sont succédé en France depuis une quinzaine d'années. Des postes brillants lui ont été offerts dans la diplomatie, il les a toujours refusés pour rester fidèle à ses croyances; il pourrait prendre pour emblème une hermine avec la devise : *Potuis mori quam fœdari.*

Je trouve tout naturel que monsieur de Lavernie, avec son nom, sa tournure élégante et noble, ses beaux yeux, ses jolies moustaches noires et ses antécédents romanesques, fasse une certaine impression sur un cœur de dix-huit ans, et c'est tout au plus si Lydie les a ces fameux dix-huit ans. J'en parlerai dès demain à sa mère, et ensemble nous aviserons.

Quant à monsieur Coussinet, ce n'est pas précisément par la beauté qu'il se recommande, ni par les grâces de la tournure. Il a le nez épaté, le front dégarni, le ventre déjà un peu proéminent, et des lunettes. Je ne comprends pas quel plaisir Lydie peut trouver à valser si souvent avec lui. Il est vrai que Coussinet, qui est très-bien en cour et fort influent au ministère des travaux publics et à celui des finances, a fait inviter, l'hiver dernier, ma femme et ma fille aux bals de ces deux ministères, et on veut sans doute reconnaître cette galanterie.

Coussinet est sorti le premier, de l'École polytechnique; ingénieur des ponts et chaussées, il a donné sa démission il y a quatre ou cinq ans pour se mettre dans l'industrie particulière. Il est entré dans une compagnie de chemin de fer et s'y est enrichi. Aujourd'hui, Coussinet est intéressé dans toutes les grosses affaires du moment; il est membre de trois ou quatre conseils de surveillance et d'une foule de conseils d'administration. Coussinet a trente-sept ans sonnés; il parle sans cesse de wagons, de rails, de tenders, de tunnels; il a le ridicule que les femmes pardonnent le moins, celui de se croire toujours jeune. Coussinet est chauve et ne craint pas de valser. Je doute qu'il parvienne à fasciner Lydie.

Nous avons inauguré notre salon et donné notre première soirée dansante. Avant de rentrer dans mon appartement, j'ai demandé à ma femme un moment d'entretien.

— Il est bien tard, m'a-t-elle dit, si nous remettions cet entretien à demain?

— Il n'est jamais trop tard pour songer au bonheur de ses enfants.

— De quoi s'agit-il donc?

— Vous n'avez rien remarqué ce soir dans la conduite de Lydie?

— Elle a dansé toute la soirée, voilà tout.

— Avec qui, s'il vous plaît, madame?

— Avec le comte de Lavernie.

— Ensuite?

— Avec monsieur Coussinet.

— Ainsi donc elle n'a pas eu d'autres cavaliers?

— Aucun.

— Et cette persistance à danser toujours avec les mêmes personnes ne vous a pas frappée?

— Il en était déjà de même l'année dernière, et vous n'y faisiez pas plus attention que moi.

— Mes yeux se sont enfin dessillés, madame: notre fille aime quelqu'un.

— Vous pouvez penser...

— Et ce quelqu'un, c'est le comte de Lavernie.

— Qui peut vous faire croire?...

— N'allez-vous pas supposer, madame, que votre fille a pu s'amouracher de ce petit monstre de Coussinet?

— Coussinet est homme aimable et d'une intelligence solide. Ce n'est point un songe-creux, un paladin, comme vous dites ; mais une femme pourrait être parfaitement heureuse avec lui.

— Ce ne serait pas probablement l'avis de Lydie.

— Il y a un moyen bien simple de le savoir ; elle n'est point encore déshabillée ; je l'entends à côté, dans sa chambre, vous pouvez la faire venir et l'interroger.

— J'y songeais; mais auparavant, encore un mot, madame.

— Voyons, monsieur.

— Avez-vous quelque répugnance contre monsieur de Lavernie ?

— Aucune.

— Si ce mariage devenait possible, ne vous y opposeriez-vous pas ?

— Nullement.

— Vous me donnez votre parole ?

— Je vous la donne.

Après cet entretien, je pris place dans un fauteuil, et j'attendis Lydie, qui ne tarda pas à paraître.

— Ma fille, lui dis-je en lui montrant une chaise, asseyez-vous; votre mère et moi nous avons à vous entretenir de choses sérieuses.

Lydie me regarda avec un air étonné et presque effrayé par le ton solennel que j'avais cru devoir adopter pour la circonstance.

— Rassurez-vous, repris-je, mon enfant, il n'y a rien dans ce que nous allons vous dire qui doive vous inquiéter. Votre mère et moi nous avons pris une résolution immuable à votre égard.

— Quelle résolution, mon père? demanda Lydie en nous regardant tous les deux.

— Nous voulons te marier.

— A quelqu'un que je ne connais pas? répliqua-t-elle impétueusement.

— Votre père et votre mère vous aiment trop pour entreprendre jamais quelque chose contre votre inclination. Il s'agit d'une personne que vous connaissez.

— Un peu?

— Beaucoup.

— Et vous le voyez tous les jours?

— Au moins trois fois la semaine.

— Ah! et comment se nomme-t-il?

— Vous ne devinez pas?

— Non, mon père, je vous le jure.

— Il faut donc tout vous dire, ingrate! mais je veux laisser à votre mère le soin de vous apprendre cette heureuse nouvelle.

— Parlez, monsieur, parlez, répondit ma femme, je vous cède ce privilége.

— Vous le voulez absolument ?

— Oui, monsieur.

— Ma fille! m'écriai-je alors la voix toute pleine de sanglots paternels, tu aimes le comte de Lavernie, qu'il soit mon fils!

J'ouvris en même temps mes bras pour recevoir Lydie, qui ne pouvait manquer de s'y précipiter pour cacher ses larmes pudiques; mais elle resta immobile sur son siége.

— Mon père, me dit-elle d'un petit ton ferme après un moment de silence, vous êtes dans une erreur complète, je n'aime pas le comte de Lavernie.

— Et tu ne danses qu'avec lui!

— Ou avec monsieur Coussinet.

— Par reconnaissance pour ses invitations, car du diable si Coussinet donne jamais dans l'œil d'une jolie fille, tandis que Lavernie...

— Est un charmant valseur, j'en conviens, mais il ne sera jamais mon mari.

Ma femme jeta sur moi un regard de triomphe.

— Et puis-je connaître la raison de cette répugnance? est-ce qu'à mon insu Lavernie aurait commis quelque action qui le rendît indigne de toi?

— Lui! mon père, c'est le meilleur, le plus noble et le plus généreux des hommes.

— Eh bien alors ?

— Nos caractères ne se ressemblent pas.

— Tu t'exagères cela.

— Nous n'avons ni les mêmes habitudes...

— C'est se prononcer bien vite.

— Ni les mêmes opinions...

— Tu as donc des opinions?

— Que voulez-vous, papa, c'est plus fort que moi, je ne crois plus à l'avenir de la branche aînée.

— Ah!

— Henri V mourra dans l'exil.

— Tu n'en serais pas moins comtesse.

— A quoi cela sert-il quand on ne va pas à la cour, qu'on est obligée, par décorum, de bouder six mois à la campagne? Or, vous le savez, papa, j'ai toujours profondément détesté la campagne.

— Eh bien, n'en parlons plus.

— Du comte de Lavernie, non; mais puisque nous y sommes, si nous parlions de l'autre?

— De quel autre?

— Mais de lui.

— Qui lui?

— Monsieur Coussinet.

— Coussinet... vous aimez Coussinet?

— Je ne dis pas cela, mon père.

— Eh bien alors?...

— Je dis que monsieur Coussinet est un homme fort riche.

— C'est vrai.

— Et fort considéré.

— Je ne dis pas le contraire.

— Il peut faire placer une foule de gens dans les chemins de fer.

— C'est possible.

— Il est officier de la Légion d'honneur.

— Il est difficile de ne pas s'en apercevoir, il n'épargne guère le ruban à sa rosette.

—Sa femme serait invitée aux bals de la cour, ainsi que sa belle-mère.

— Et son beau-père ?

— Cela va sans dire. Il n'aime pas la campagne, il me l'a dit, sa femme n'irait jamais ; il monterait une grande maison à Paris dont elle ferait les honneurs. Ce serait une belle position, et quelle influence !

— Eh bien donc, qu'il demande ta main.

— Vous consentez à ce mariage?

— Puisqu'il te convient, ma fille, épouse-le. Maintenant adresse-toi à ta mère.

— C'est inutile, papa.

— Inutile?

— Il y a longtemps que nous sommes d'accord sur ce chapitre. Demain, vous recevrez la visite de monsieur Coussinet.

On ne dira pas du moins qu'au couvent on rend les filles romanesques. Il est difficile de montrer plus de raison, plus de bon sens et d'expérience que ma fille dans cette question si délicate du mariage. En eût-il été de même si je l'avais confiée à une maîtresse de pension? On m'assure que oui. Nous sommes dans une époque de calcul et de raisonnement, la poésie n'a plus d'asile nulle part, puisque le cœur même des jeunes filles lui est fermé. Je suis bien forcé de m'en réjouir comme père.

Le mariage entre monsieur Désiré-Dieudonné-Bienaimé Coussinet et mademoiselle Eugénie-Marie-Lydie Prudhomme a été célébré samedi dernier, à Saint-Roch, au milieu d'un concours prodigieux.

On remarquait dans l'enceinte Leurs Excellences les ministres des finances et des travaux publics;

Les chefs de division des deux ministères;

Les ingénieurs divisionnaires des ponts et chaussées;

L'illustre banquier baron de Nucingen.

C'est l'évêque d'Arnopolis *in partibus* qui a donné la bénédiction nuptiale aux deux jeunes époux.

J'aurais voulu par la même occasion marier Anatole, mais au premier mot que je lui ai touché à ce sujet, il

m'a déclaré qu'il avait encore bien moins de vocation pour la profession d'homme marié que pour celle de médecin, d'avocat, de notaire ou d'avoué. Pour se marier dans la société actuelle, il faut être un sot ou un fripon.

Anatole ne cesse de daguerréotyper : il m'a fait poser trente-deux fois, vingt-sept fois sa mère ; tous les domestiques mâles et femelles de la maison y ont passé.

Il me semble encore entendre sa sœur courant se réfugier auprès de sa mère en criant :

— Maman, faites finir ce vilain Anatole, il veut encore me daguerréotyper !

Le gendre Coussinet a été sa dernière victime : nous avons une tête de Coussinet dans chaque chambre de la maison.

Anatole a fini par louer un commissionnaire et par daguerréotyper cet Auvergnat à l'heure et à la journée.

Madame Prudhomme, depuis le départ de sa fille, n'est pas devenue plus aimable. Je m'aperçois, au silence qu'elle garde depuis huit jours et à l'air sérieux de son visage, qu'elle médite quelque grand projet. Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir.

En attendant, voilà où nous en sommes.

CHAPITRE IX

Une crise dans mon existence. — L'ambition des femmes. — Félicité veut être quelque chose. — Inutilité des réflexions. — Comment on achète une charge d'agent de change. — La tante Cabas, la cousine Tartan, le parrain Petitcard, le cousin Paintendre, l'oncle Friturier, la tante Parasol, l'ami Blaireau. — Un lièvre pour un civet. — J'achète une charge. — Le jour des débuts et l'émotion qui en est inséparable. — Je monte au parquet. — La corbeille des agents de change. — Le premier coup de cloche. — Triomphe sur toute la ligne. — Mes cartes de visite.

La crise a enfin éclaté.

Ce matin, après notre déjeuner, comme j'allais partir, selon mon invariable coutume, pour régler ma montre au Palais-Royal, madame Prudhomme m'a arrêté pour me demander un moment d'entretien.

Je me suis immédiatement rendu à ses vœux, et, prenant une prise de tabac, j'ai ouvert l'oreille aux paroles de mon épouse.

— Monsieur Prudhomme, m'a-t-elle dit, j'ai à vous parler de choses de la plus haute importance.

— Parlez, madame, je vous écoute.

— Depuis que notre fille est mariée, vous êtes-vous aperçu d'une chose?

— Laquelle ?

— C'est que personne ne vient plus nous voir ; j'ai beau annoncer mes mercredis à toutes nos connaissances, on semble se donner le mot pour ne pas s'y rendre. Quand je donne des dîners, tous nos amis accourent.

— C'est une justice que je me plais à leur rendre.

— Mais pour la visite de digestion, tout se passe en petits morceaux de papier porcelaine. Il faut qu'on me trouve bien vieille et bien ennuyeuse pour oser me traiter ainsi.

— Félicité, vous pourriez croire...

— Trêve de compliments, monsieur, je sais ce que je dis. Vous pensez bien que je ne me résigne pas à cet abandon. Nous ne pouvons pas rester ainsi sans cesse au coin de notre feu à nous regarder dans le blanc des yeux. On ne va pas chez les gens qui ne sont rien. Pourquoi Lydie est-elle fêtée, adulée ? c'est que son mari est un homme influent qui peut faire avoir des places et des actions. Je veux être quelque chose.

— Quoi donc ? demandai-je.

— Agent de change.

— Mais vous savez bien, Félicité, que l'honorable compagnie n'admet aucune créature du sexe féminin dans son sein.

— Aussi serez-vous le titulaire de la charge, et je dirigerai vos opérations.

— A la bonne heure ; mais vous ne savez pas que la moindre charge d'agent de change vaut au moins un million et demi.

— Je le sais.

— Et que nous ne possédons point cette somme.

— Ça ne fait rien.

— Vous croyez donc que l'on me fera crédit?

— Cela n'est pas nécessaire.

— Je suis curieux de savoir comment vous vous y prendrez.

— Lisez ces lettres.

En même temps elle me remit la correspondance suivante :

« Ma chère nièce,

» L'affaire dont vous me parlez me sourit énormément. Ayant pris l'habitude de jouer un peu à la Bourse pour faire comme tout le monde, je serai bien aise d'avoir un agent de change sur lequel je puisse compter. Il est si rare de pouvoir se fier à eux!

» J'entre pour cinquante mille francs dans la charge de votre mari.

» Votre affectionnée tante.

» AURORE CABAS. »

« Ma chère cousine,

» J'ai réfléchi à votre proposition de l'autre jour. Mes faibles revenus, placés en biens-fonds, me suffisent à peine, je ne puis pas faire à l'église tout le bien que je voudrais. J'ai donné ordre de vendre ma ferme de Normandie pour placer les cent mille francs qu'elle me rapportera à six pour cent dans la charge de votre mari. C'est un honnête homme, et on peut lui confier sa fortune sans crainte. Présentez-lui mes compliments, et croyez à toute l'amitié de votre cousine pour la vie.

« Veuve TARTAN. »

« Ma chère filleule,

» Dix-huit cents francs de retraite et autant de revenus sur hypothèques, tout cela est bien court quand on aime à recevoir de temps en temps ses camarades à la campagne et à fêter les vieux anniversaires.

» Je ne serais donc pas fâché d'augmenter mon petit bien-être. Je te remercie donc d'avoir pensé à moi pour la grande affaire de ton mari, ce brave Prudhomme que j'ai toujours regardé comme mon filleul.

» Je tiens donc trente mille francs à ta disposition, et suis jusqu'à la mort

» Ton parrain.

» Major PETITCARD. »

— Mais ce n'est pas tout encore, reprit Félicité quand j'eus achevé la lecture de ces lettres; je me suis adressée à tous nos parents et amis, et voici ce que j'ai obtenu d'eux :

Le cousin Paintendre entre dans la charge pour 50,000 francs ;

L'oncle Friturier pour 60,000 francs ;

La tante Parasol pour 100,000 francs ;

L'ami Blaireau pour 40,000 francs.

Nous fournirons le reste, et je serai agent de change.

Je savais par expérience qu'une fois que Félicité s'était mis quelque chose dans la tête, il était difficile de l'en faire sortir. J'essayai cependant une dernière objection.

— Nous avons l'argent, mais ce n'est pas tout.

— Ce n'est pas tout!

— Pour faire un civet, que faut-il?

— Un lièvre, c'est connu.

— Eh bien, pour être agent de change, il me manque...

— Quoi donc?

— Le lièvre, c'est-à-dire la charge.

— J'ai songé à tout; monsieur Durand se retire et vous cède sa charge. Le traité est rédigé, vous n'avez plus qu'à le signer.

Je compris que toute résistance serait inutile, je me résignai.

Je fus proposé à la chambre syndicale par mon prédécesseur. Après enquête préalable sur ma fortune et sur ma moralité, il fut reconnu que j'étais parfaitement digne de faire partie de l'honorable compagnie des agents de change.

Je reçus bientôt une lettre du syndic, une lettre officielle m'annonçant ma nomination. Tout était consommé, madame Prudhomme était agent de change.

Je pris jour pour monter au parquet.

Toute la famille, et je puis dire toute la charge, se donna rendez-vous pour assister à mes débuts.

Les femmes ne pouvant pénétrer dans la salle de la Bourse, madame Prudhomme, la tante Aurore, la veuve Tartan, la tante Parasol en grande toilette m'attendirent sous les arbres de la place de la Bourse.

Le parrain Petitcard, le cousin Paintendre, l'oncle Friturier, l'ami Blaireau me contemplèrent du haut de la galerie.

Madame Prudhomme avait eu la tendre attention de me faire cadeau du carnet, signe distinctif de ma nouvelle dignité, en me disant : « Il te portera bonheur ! »

Je dois l'avouer, à mon apparition devant la corbeille, je fus intimidé; on criait, on gesticulait, on vociférait autour de moi comme dans une bagarre. Il me semblait que mes collègues se menaçaient du poing en s'offrant de la rente. Comme un conscrit

qui voit le feu pour la première fois, je n'osais bouger de place.

En portant machinalement mes yeux sur la galerie, j'aperçus le major qui me contemplait du haut de quinze ou vingt mètres. Cette vue me donna du courage, je me jetai tête baissée dans la mêlée, et sans trop savoir ce que je faisais, j'offris, en m'époumonnant, une certaine quantité de rentes.

Mon offre fut acceptée, et je l'inscrivis sur mon carnet. Je n'étais plus un conscrit, je venais de recevoir le baptême de la rente.

A trois heures, quand le premier coup de cloche eut sonné, je me hâtai de sortir pour prendre l'air. Mes parents et associés m'attendaient sous le péristyle pour me presser dans leurs bras.

— Il a été admirable ! s'écriait le major; quel feu ! quel entrain ! dans huit jours quel magnifique agent de change ça fera !

Le cousin Friturier ne tarissait pas d'éloges sur mon aplomb, et l'ami Blaireau soutenait que, rien qu'à mon air, il avait jugé que je devais gagner des millions.

Madame Prudhomme m'assura qu'elle était contente de moi, et ces dames mêlèrent leurs compliments aux siens. Je remerciai tant bien que mal tout le monde, et nous rentrâmes au logis pour nous asseoir au banquet préparé pour célébrer en famille ma nomination.

A partir de ce jour, madame Prudhomme fit confec-

tionner de nouvelles cartes de visite sur lesquelles on lisait :

MONSIEUR ET MADAME JOSEPH PRUDHOMME
Agent de change.

Tout n'est pas roses dans le métier d'agent de change, je l'avais bien prévu, je m'y attendais, et je fus appelé bientôt à en faire la triste expérience.

Depuis un mois que j'étais monté au parquet, j'avais déjà maigri de plusieurs millimètres. Madame Prudhomme, au contraire, engraissait à vue d'œil. Son salon ne désemplissait pas de visiteurs ; on étouffait à ses mercredis ; elle recevait au moins une douzaine de visites par jour. Jamais on ne vit femme plus contente, plus radieuse.

— Vous le voyez, me disait-elle, je vous disais bien qu'il fallait être quelque chose dans le monde pour être comptée. On m'évitait il y a trois mois, chacun me recherche depuis que je suis agent de change.

Pour moi, au milieu de nos fêtes, de nos raouts, de nos dîners, je regrettais amèrement notre obscurité passée ; mais je me serais bien gardé de le dire à madame Prudhomme, elle m'aurait battu.

Je voulus prendre Anatole avec moi et le lancer dans la

finance ; mais il me répondit qu'il n'avait aucun goût pour la finance, et qu'il ne comprenait pas qu'un homme de bon sens exposât sa fortune sur le tapis vert de la Bourse.

J'étais, au fond, de son avis ; j'interposai néanmoins mon autorité de père, et je le forçai à venir au bureau.

Le jour même il installa un daguerréotype à côté de la caisse, et il photographiait les commis, les garçons de bureau, les clients et les clientes, en un mot tous les gens qui se présentaient.

Je fis enlever le daguerréotype, le lendemain j'en trouvai un seçond ; désespérant de venir à bout de sa paresse, je finis par le prier d'aller daguerréotyper plus loin.

Ce ne fut point cependant sans essayer de tous les moyens pour lui inspirer un peu d'émulation. Je crus même un moment avoir réussi.

Ce jour-là j'avais conduit pour ainsi dire de vive force Anatole au bureau, et je le forçais à copier des chiffres sur le secrétaire même où j'étais installé, lorsque j'entendis une petite voix qui m'appelait :

— Monsieur Prudhomme, s'il vous plaît ?

Je me retournai, et je vis un petit bonhomme de treize à quatorze ans tout au plus.

— C'est moi, lui dis-je, qu'y a-t-il pour votre service ?

— Je viens savoir pourquoi on n'exécute pas mes ordres.

— Ah! vous avez donné des ordres?

— Oui, monsieur, j'ai donné l'ordre de vendre trois cents de prime dont un sou, et votre commis ne l'a pas exécuté; je voudrais bien savoir pourquoi.

— C'est que peut-être...

— Il a craint que je ne payasse pas. Non, monsieur, ce prétexte ne vaut rien, attendu qu'en employé prudent il a exigé une couverture, et je la lui ai donnée. C'est cinq cents francs net, monsieur, que vous me faites perdre, je ne sais pas si vous le savez.

Le petit bonhomme montait sur ses ergots en me parlant ainsi.

— Calmez-vous, je vous en prie, monsieur. Mon commis n'aura pas pu trouver le moment favorable pour exécuter vos ordres; vous savez que ça arrive souvent.

— On a fait 89,50 à trois reprises différentes; c'est à ce cours que j'avais ordonné de vendre et je crois que nous ne le reverrons pas de longtemps.

— Vous paraissez bien au fait de la situation de la place; y a-t-il longtemps que vous jouez à la bourse?

— Deux ans, monsieur.

— Et votre famille le sait?

— Parbleu! on ne parle absolument que de bourse à la maison; la rente et les chemins de fer, mon père, ma

mère, nos parents, nos amis ne sortent pas de là. Cela m'a donné envie de jouer. Que faire de l'argent qu'on me donne au jour de l'an? en acheter des bonbons, des joujoux, c'est absurde. Attendons d'avoir amassé une somme de cinq cents francs pour donner en garantie à un agent de change, et faisons quelques opérations de bourse. Mon père voulait me présenter à son agent, mais j'ai refusé, ne croyant pas prudent qu'il vînt mettre le nez dans mes petites affaires. Je travaille seul, et je ne m'en trouve que mieux. J'ai été le client de votre prédécesseur, et je n'ai eu qu'à me louer de son zèle et de son activité; tâchez qu'il en soit de même avec vous, si vous tenez à conserver ma clientèle, et surtout tâchez d'avoir des commis moins négligents.

Après cette mercuriale prononcée avec un aplomb imperturbable, le petit bonhomme sortit de mon cabinet, le chapeau sur le coin de l'oreille.

Je me retournai vers Anatole.

— Eh bien, lui dis-je, tu l'as vu?

— Ma foi oui, me répondit-il, et je le trouve bon, le mioche! Je croyais que c'était aux États-Unis seulement que l'on se mettait à onze ans dans les affaires.

— Il n'est jamais trop tôt pour commencer sa fortune. L'exemple de ce mioche, comme tu l'appelles, devrait te faire rougir.

— Pourquoi donc, papa?

— Parce qu'à vingt ans tu n'as pas encore de profession.

— Mais si, mais si.

— Ah! tu te déciderais par hasard à faire quelque chose?

— Certainement.

— A choisir enfin un état?

— Mon choix est fait depuis longtemps.

— Et qu'est-ce que tu veux être?

— Vous le savez bien.

— Quoi donc?

— Oisif, je vous l'ai déjà dit; plus je vais, plus je vois que c'est la seule profession qui me convienne et qui n'expose ni mon avenir, ni la tranquillité de ma famille.

Voilà tout ce que la vue de ce jeune et hardi spéculateur venait de faire naître d'élan et d'émulation dans le cœur de mon fils. Je compris que je ne pourrais jamais rien tirer de lui, et que le mieux était de l'abandonner à a photographie.

Depuis que j'étais agent de change, je ne m'appartenais plus. Impossible de m'enfermer seul un instant chez moi pour me reposer ou écrire ces mémoires. Le cousin Paintendre, l'oncle Friturier, l'ami Blaireau, la tante Parasol, sous prétexte qu'ils étaient intéressés dans ma charge, pénétraient chez moi de vive force pour contrôler mes opérations et me donner des conseils.

Il me semble les entendre encore.

L'ONCLE FRITURIER.

La tranchée est-elle ouverte?

MOI.

Les journaux allemands le disent.

LE COUSIN PAINTENDRE.

Et les journaux anglais?

L'AMI BLAIREAU.

Ils n'en parlent pas.

FRITURIER.

Je ne me fie qu'aux journaux anglais.

LA TANTE PARASOL.

Et moi aussi.

PAINTENDRE.

On dit pourtant que la nouvelle est confirmée par une dépêche de Varna qu'a reçue la maison Leperrier.

BLAIREAU.

Diantre! cela va faire de la hausse.

FRITURIER.

Et tous tes clients sont à la baisse, il faut être prudent, mon cher Prudhomme.

MADAME PARASOL.

Très-prudent.

PAINTENDRE.

Songe que nous t'avons confié tout notre petit avoir.

BLAIREAU.

Que notre modeste fortune repose sur ta tête.

MADAME PARASOL.

Qu'est-ce que je deviendrais, bon Dieu, si tu te ruinais?

Puis venaient des discussions interminables.

PAINTENDRE.

Si la tranchée est ouverte, comme on dit, j'achèterais.

FRITURIER.

Moi pas.

BLAIREAU.

Vous vendriez donc.

FRITURIER.

Je ne dis pas.

MADAME PARASOL.

Tout ça c'est des mots inutiles, puisque la tranchée n'est pas ouverte.

BLAIREAU.

On n'a pas besoin de tranchée, puisqu'il ne s'agit que de prendre l'ouvrage en fer à cheval.

FRITURIER.

Il donnera bien du mal.

PAINTENDRE.

Vous voulez parler de la demi-lune.

BLAIREAU.

Non, de l'ouvrage en fer à cheval.

FRITURIER.

Autrement dit contrescarpe.

BLAIREAU.

Vous voulez toujours parler de choses dont vous ne savez pas le premier mot.

FRITURIER.

Et vous donc!

BLAIREAU.

Je parie que c'est l'ouvrage en fer à cheval.

PAINTENDRE.

Vous seriez bien attrapé si on tenait votre pari.

MADAME PARASOL.

Il paraît que les Russes ont introduit dans la ville cinq cents canons de **105.**

BLAIREAU.

Qui vous a dit ça?

MADAME PARASOL.

Le frère à Leperrier.

FRITURIER.

Il a dit cela pour influencer le découvert. Il est acheteur.

BLAIREAU.

Moi, j'aimerais mieux être vendeur, la récolte est mauvaise.

PAINTENDRE.

La France produit toujours de quoi se nourrir.

FRITURIER.

Alors, pourquoi est-on obligé de faire venir des blés de la Chine?

BLAIREAU.

De la Chine!

FRITURIER.

Oui, de la Chine.

MADAME PARASOL.

C'est de la Californie qu'il a voulu dire.

Cela durait pendant des heures entières, et c'était tous les jours à recommencer. Puis venaient les clients :

— Ferais-je bien d'acheter du Strasbourg?

— Le placement n'est pas mauvais.

— Il vaudrait peut-être mieux acheter de la rente en me couvrant par des primes.

— Comme cela vous ne risquerez rien.

— Il serait plus prudent de vendre. La récolte sera mauvaise, décidément; mon blanchisseur m'a dit ce matin qu'il avait gelé à Boulogne.

— Vendez.

— Après tout, qu'importe que la récolte soit bonne ou mauvaise, c'est une affaire de guano. Qu'a-t-on fait dans la coulisse?

— Soixante-cinq.

— Très-bien. J'achète à soixante-cinq. Faites-moi deux

mille. Non, tenez, j'aime mieux vendre décidément. Vendez-moi quinze cents. Cependant...

Après une matinée passée dans ce supplice qui consiste à écouter les clients, on mange un morceau et on part pour la Bourse.

AUTRE TABLEAU.

UN COMMIS D'AGENT DE CHANGE, en courant.

Soixante-huit demandé !

UN SPÉCULATEUR.

Qui fait donc baisser ainsi ?

UN HOMME BIEN INFORMÉ.

La grande fusion des chemins espagnols a raté.

UN CONTRADICTEUR.

Elle a été signée hier.

UN SCEPTIQUE.

Qu'est-ce que ça peut faire à la rente ?

LE MÊME CONTRADICTEUR.

Ce que ça peut faire ? Les banquiers de la fusion

avaient mis toutes voiles dehors pour faire sortir leur affaire avec prime. Si la fusion a échoué, ils vendent, c'est tout simple.

UN HAUSSIER QUAND MÊME.

Ça n'empêche qu'on fait courir le découvert. *Le Mobilier* doit acheter après-demain.

LE PREMIER SCEPTIQUE.

C'est ça, il a été chez vous, au cinquième, au-dessus de l'entre-sol, pour vous le dire.

UN SECOND COMMIS D'AGENT DE CHANGE, en courant.

Cinquante-cinq offert!

UN BAISSIER QUAND MÊME.

Vous allez voir la débâcle tout à l'heure. Ce n'est plus par centime, c'est par franc que ça va baisser.

LE SCEPTIQUE.

Bah! vous voyez toujours tout perdu; on pèse sur la rente pour faire abandonner les petites primes de la coulisse, voilà tout.

UN BOURGEOIS.

Comme je ne crois ni à la hausse ni à la baisse, je me suis mis à cheval en vendant du ferme et en achetant du double à prime.

LE SCEPTIQUE.

C'est ça, et, s'il y a stagnation, vous perdrez vos écarts.

LE BOURGEOIS.

Mes écarts... si je les perds je les payerai.

LE SCEPTIQUE.

Vous n'en serez pas plus gras pour ça.

DANS LA RUE.

PREMIER PASSANT.

Tiens! monsieur Borel.

DEUXIÈME PASSANT.

Pas mal, et vous? D'où diable venez-vous?

PREMIER PASSANT.

De la Bourse, j'y suis resté une heure; ils criaient comme des enragés, je n'y ai rien compris du tout.

DEUXIÈME PASSANT.

Comment peut-on faire des affaires sérieuses au mi-

lieu de ce tintamarre? Croiriez-vous que je n'y suis jamais allé!

PREMIER PASSANT.

C'est joli, il y a des peintures dans le plafond qui ressemblent à des sculptures.

CHAPITRE X

L'utilitarisme et les intérêts matériels. — De l'acrobate au dix-neuvième siècle. — Opinion d'un prince sauvage. — Du paysan et du citadin en matière d'acrobatisme. — Les Champs-Élysées et le bois de Boulogne. — Où pleine justice est rendue au Parisien au point de vue de la naïveté. — Influence des journaux sur le développement de la bosse du merveilleux. — L'homme au bâton. — Le physicien. — Fin des Champs-Élysées. — Je rencontre Bilboquet. — Ma conversation avec ce grand homme. — Cabochard. — Le saltimbanque se meurt, le saltimbanque est mort. — Bilboquet homme de lettres. — Mon gendre Coussinet a besoin de cent mille francs. — Je quitte le parquet. — Une victime de l'électricité.

Ma femme détestant la campagne, j'ai vendu ma villa de Fontainebleau. Pour prendre un peu l'air et me livrer à un exercice qu'un embonpoint plus que naissant rend indispensable, je me rends tous les soirs, après mon dîner, aux Champs-Élysées. Là je flâne, la canne à la main, au milieu de l'étroit espace abandonné aux artistes en plein vent. Hélas! chaque jour je vois cet espace se rétrécir. Les intérêts matériels l'emportent, l'utilitarisme nous envahit; encore quelques années, et l'artiste nomade, que j'ai vu si brillant, ne trouvera pas dans toute l'étendue de Paris un mètre de terrain pour planter sa tente, pour asseoir sa baraque.

Déjà, dans cette immense capitale, voyez à quoi le positivisme du siècle a peu à peu réduit l'acrobate. Deux ou trois quinconces des Champs-Élysées forment son domaine. Un espace quelques milliers de fois plus grand que la main, voilà tout ce qui lui reste.

Encore lui dispute-t-on ce dernier asile.

Où iront les saltimbanques lorsque les Champs-Élysées découpés en rues, couverts de maisons, verront des portes cochères remplacer leurs ormeaux?

Ils se réfugieront au bois de Boulogne, comme si un bois pouvait jamais être transformé en un champ de foire!

J'ai rencontré l'autre jour le prince sauvage du jardin des Capucines. Nous causons quelquefois ensemble du temps où il était Caraïbe. « C'était le bon temps, » me répond-il toujours; et, comme pendant notre dernière conversation, il me sembla voir fort en noir l'avenir des saltimbanques, par suite de la transformation plus ou moins prochaine des Champs-Élysées, j'essayai de le consoler en lui parlant du bois de Boulogne.

— Eh mon Dieu oui! s'écria-t-il, il nous restera le bois de Boulogne, il nous restera aussi Passy, Saint-Cloud, Meudon, Sèvres, Suresnes, Bougival même et Nanterre; mais Paris, nous le perdons, et rien ne saurait pour nous compenser la perte de Paris.

Ne comptez guère sur le paysan, comptez encore moins sur l'habitant de la banlieue. Le paysan a toujours peur

d'être attrapé, ce n'est qu'en tremblant qu'il donne son sou à la porte ; l'habitant de la banlieue fait le dédaigneux et le blasé. Le Parisien, voilà notre meilleur client ; c'est lui qui remplit nos baraques, c'est avec les recettes faites à Paris que nous comblons notre déficit du reste de l'année.

Ce n'est pas sans raison que le président de l'association des artistes acrobatiques réunis a dit un jour : « Si Paris n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

— Le Parisien, poursuivit l'ancien Caraïbe, court à tout : aux veaux à deux têtes, aux géants, aux magnétiseurs ; la vue d'un crocodile empaillé suffit pour le jeter dans un étonnement voisin de l'extase. La lecture assidue des journaux l'a préparé dès l'enfance à tous les prodiges, à tous les caprices, à toutes les lubies de cette inépuisable fantaisiste qui s'appelle la nature ; familiarisé avec les habitants de la lune et les serpents de mer, comment ne croirait-il pas à la vache à tête de lion et aux phoques qui disent : Papa ! maman ! en faisant la risette ?

Croyez-moi, mon cher monsieur Prudhomme, nous ne survivrons pas à la suppression des Champs-Élysées ; avec nous les saltimbanques auront vécu ; nous sommes les derniers des Romains.

Là-dessus le Caraïbe me quitta après m'avoir demandé une prise de tabac et une pièce de cinquante centimes.

Ce jour-là était un des plus beaux jeudis de l'été dernier. Pas un nuage au ciel, sur la terre une aimable fraîcheur causée par le souffle du zéphyr. Continuant ma promenade, je m'arrêtai devant l'homme au bâton. J'avais connu le père de cet équilibriste, qui m'avait même chargé de donner des leçons d'écriture à son fils dont il voulait faire un avocat ou un médecin; mais l'enfant s'était jeté avec frénésie sur le bâton, il fallut à toute force lui laisser suivre sa profession d'équilibriste.

Ses exercices terminés et sa recette encaissée, je m'approchai près de l'artiste et, le trouvant plus mélancolique que de coutume, je lui demandai ce qu'il avait.

— On va couvrir les Champs-Élysées de maisons, me répondit-il, et c'est là ce qui m'attriste. Voici bientôt vingt ans que je viens ici travailler. Tous les jours, de deux heures à cinq, mon bâton s'élance dans les airs et retombe à mon gré sur mon épaule, sur mon coude, sur mon nez, sur mon menton; je le reçois sur le bout du doigt ou sur le bout du pied. Où irai-je désormais exercer cette profession de bâtonniste que je tiens de mon père et que je comptais transmettre à mon tour à mes enfants?

— N'y a-t-il pas la place de la Concorde?

— Personne ne s'y arrête, la poussière brûle les yeux des passants, lorsque par hasard l'eau des fontaines ne les aveugle pas.

— Et les boulevards?

— J'irais donc me livrer aux sergents de ville chargés

de protéger le droit à la circulation, ou me faire écraser par les coulissiers du passage de l'Opéra?

Je vois bien qu'il faut que j'émigre, que j'aille en Angleterre ou aux États-Unis. Barnum m'a déjà fait des propositions assez brillantes: cinquante mille dollars d'appointements, une table de dix couverts tous les jours, une représentation à bénéfice dans toutes les villes; je sens que je devrais partir, mais emporte-t-on les Champs-Élysées à la semelle de ses souliers?

Après avoir quitté l'homme au bâton, l'ordre de ma promenade habituelle me conduisit devant le physicien. Je m'y arrêtai un instant, selon mon invariable coutume.

Le savant en plein vent se livrait à ses opérations avec une profonde mélancolie. C'est à peine s'il avait la force de faire tourner la manivelle de sa machine électrique. Au milieu de la séance il se sentit pris d'un attendrissement subit.

— Messieurs et mesdames, murmura-t-il d'une voix affaiblie et en essuyant les larmes tombant de ses paupières, c'est pour la dernière fois peut-être que j'ai l'honneur de vous électriser; je voudrais bien vous serrer tous dans mes bras, mais qu'on me passe monsieur Prudhomme, c'est vous tous que j'embrasserai dans sa personne.

Les sanglots étouffèrent sa voix, et pendant qu'il m'attirait vers lui, l'auditoire ému s'empressa de filer.

— Que vous arrive-t-il donc? demandai-je au physicien.

— Lisez, me répondit-il en me tendant un journal.

Ce journal annonçait positivement que les Champs-Élysées allaient être dépouillés de leurs arbres et convertis en emplacement à bâtir, et le physicien partageait la douleur de tous ses collègues.

Tombé encore une fois du faîte de la prospérité dans la plus affreuse débine, cet homme profondément philosophe, qui s'appelle Bilboquet, a repris le gobelet et travaille non sans quelque succès la balle et la muscade.

— Mon cher monsieur Prudhomme, me dit Bilboquet, vous connaissez la grande nouvelle? on nous chasse de notre dernier asile, l'heure suprême des saltimbanques a sonné. La société actuelle ne sait pas ce qu'elle fait en nous tuant... elle tue la poésie. Or on a beau faire et beau dire, les sociétés ne vivent pas seulement de prime et de report. On nous regrettera; en attendant, il faut céder le pas aux hommes positifs et embrasser une autre carrière. Quant à moi, je suis bien décidé à renoncer à la muscade et à me jeter dans la littérature.

Au surplus, ajouta-t-il, un peu plus tôt, un peu plus tard, il fallait bien en venir là. Avez-vous parcouru la dernière foire de Saint-Cloud?

— Entièrement.

— Une chose a dû vous frapper alors, c'est la pénurie

des phénomènes et la solitude à peu près complète des tréteaux.

Cette foire, qui est une des plus importantes des environs de Paris, n'a pas même pu montrer aux amateurs la femme barbue et le géant traditionnels. Vous voyez qu'il y a ici un assez grand nombre de baraques ; combien comptez-vous de tréteaux ? quatre ou cinq tout au plus, et quels tréteaux ! Non, jamais la parade n'est descendue si bas ! L'art sublime de Bobèche et de Galimafré est tombé dans le ruisseau ; des nains essayent d'arborer la queue rouge des géants. Pitié !

Bobèche, Galimafré, Zozo, ombres illustres et chères, ne quittez pas l'empire des morts, vous rougiriez de honte et d'indignation en voyant dans quelles mains est tombé votre glorieux héritage. Ah ! monsieur, si j'en avais le temps, quel beau livre j'écrirais sous ce titre :

LA MORT DE PAILLASSE !...

Je montrerais ce roi du fou rire, ce maître de la gaieté en plein vent, cet artiste plus fêté, plus applaudi que pas un triomphateur de la scène, abandonné tout à coup, incompris, méconnu, cherchant en vain à attirer la foule qui l'évite, s'épuisant en calembours solitaires, lançant ses jeux de mots dans le vide et essayant de dérider le néant.

Vous qui me connaissez, mon cher monsieur Prudhomme, vous savez quel paillasse j'ai été au temps de ma verte jeunesse !

J'avais la force et la grâce, j'avais le rude et le moelleux; je restais original tout en me nourrissant des sucs les plus purs de la tradition! On faisait queue pour me voir, et des gens ont payé dix sous une place au premier rang de la foule. Dès que ma tête enfarinée se montrait, c'était un vaste frémissement dans tout le champ de foire, une espèce de raz de foule faisait immédiatement le vide autour des autres baraques et jetait une mer de spectateurs autour de la mienne!

Eh bien, je suis remonté sur les planches, Cabochard m'a servi de compère; hier, pas plus tard qu'hier, nous avons tenté une de nos plus joyeuses parades d'autrefois. J'ai eu de l'entrain, du brio, de la verve, comme aux plus beaux jours de mes jeunes années. C'est à peine si nous avons pu réunir une vingtaine de spectateurs. Le coup de pied du milieu est parti sans exciter autre chose que le rire d'un municipal; les trois quarts de notre public bâillaient, et, aux premiers sons des castagnettes de la baraque voisine, tout le monde nous a plantés là pour aller voir danser la cachucha par une gitana de louage, une Andalouse à quarante sous par jour.

On n'aime plus que ce qui frappe les yeux. Le côté plastique de l'art, voilà ce qui séduit, ce qui entraîne les masses. On ne comprend plus la parade, et il y a des gens qui se demandent pourquoi nous n'avons pas de comédie!

Tout se tient dans l'art : supprimez Paillasse, Crispin n'est plus possible; sans Crispin, comment faire Figaro?

J'avais déjà compris cette grande vérité, le triomphe de la forme sur l'idée, lorsque je me décidai à danser, moi aussi, la cachucha sur la place publique, à la grande satisfaction des autorités municipales de la ville de Meaux. Le costume d'Espagnol que j'endossai ce jour-là pour la première fois, c'était plus qu'un simple travestissement, c'était une révolution tout entière.

Partout maintenant l'Andalouse a remplacé le pitre; au lieu de faire la parade, on danse la cachucha.

Hier, Atala et moi nous avons été sifflés dans notre grand duo de sabres et de pigeons crus. Le public, qui admet parfaitement les exercices des somnambules extralucides, ne veut plus croire qu'on puisse avaler des sabres. Atala, ne voulant pas se faire bas-bleu, va renoncer à son art et étudier le somnambulisme. Il n'y a plus de vrai Paillasse, car on ne saurait donner ce nom à ces malheureux sans vocation et sans génie qui s'imaginent qu'on n'a qu'à le vouloir pour entrer dans la peau de Bobèche. Hélas ! il est passé le temps des pitres sincères et convaincus...

Là-dessus, il me quitta pour aller porter un roman-feuilleton au *Constitutionnel.*

La nouvelle de la suppression des Champs-Élysées a été démentie pour le moment, il est vrai, mais ils n'en sont pas moins destinés à disparaître devant les progrès de la spéculation. Bientôt, dans tout Paris, il n'y aura pas une place assez grande pour contenir le tapis du dernier des acrobates.

Le métier d'agent de change m'était antipathique, je dépérissais à vue d'œil ; mais ma femme n'était point rassasiée de ce titre, et je n'osais me plaindre, lorsqu'un soir elle me dit :

— Prudhomme, j'ai une nouvelle grave à vous annoncer.

— De quoi s'agit-il donc, madame ?

— Lydie est venue me voir ce matin, et elle m'a appris que Coussinet ayant engagé tous ses capitaux dans une affaire de caoutchouc qui doit rapporter des bénéfices énormes, mais qui se trouve malheureusement entravée par les circonstances, se voyait dans la nécessité d'emprunter cent mille francs.

— Cent mille francs !

— C'est une somme considérable, je le sais ; mais il y a un moyen de les lui prêter sans nous gêner.

— Coussinet s'adresse donc à nous ?

— Et à qui donc s'adresserait-il ? Voudriez-vous par hasard laisser l'époux de votre fille, le père de vos petits enfants dans l'embarras, et l'arrêter dans sa carrière juste au moment où il est question de le faire entrer au conseil général des manufactures ?

— Mais où prendre ces cent mille francs ?

— Vendez votre charge.

— Quoi ! vous voulez...

— Sans doute. Le moment est bon, il faut en profiter.

Vous réaliserez sur cette vente au moins cent mille francs de bénéfice que vous prêterez à votre gendre, et vous quitterez une profession qui ne vous convient plus ; car je le vois bien, Prudhomme, vous n'aimez pas les affaires.

Cette proposition caressait trop les secrets désirs de mon âme pour n'être pas acceptée par moi, je ne dirai pas seulement avec facilité, mais encore avec plaisir. J'écrivis donc au syndic de la corporation une lettre contenant ma démission. Elle était ainsi conçue :

« Monsieur le syndic,

» Désirant rentrer dans la vie privée, je dépose entre vos mains le dépôt sacré que vous m'avez confié.

» Je conserverai toute ma vie le souvenir des jours que j'ai passés au milieu de vous. Le titre d'agent de change me sera toujours cher. Je veux qu'on le grave sur ma tombe. Il dépend de vous de m'accorder celui d'agent de change honoraire. Ce titre, si je l'obtenais, serait le plus beau jour de ma vie.

» Votre très-humble serviteur.

» JOSEPH PRUDHOMME. »

C'est un samedi que je présentai mon successeur au parquet. Le cœur léger, marchant avec la facilité d'un

homme qui vient de conquérir son indépendance, je descendais l'escalier de la Bourse, lorsque sur un des gradins je fus arrêté par une grande cage dans laquelle étaient enfermés deux pigeons. Au-dessus de la cage on lisait cet écriteau :

DESTITUÉS PAR L'ÉLECTRICITÉ.

Un homme dont le costume annonçait une misère profonde se tenait debout derrière la cage, sa casquette à la main.

J'ouvris ma bourse pour offrir un léger dédommagement à cette victime du progrès, et mon offrande faite, j'allais m'éloigner, lorsque le mendiant fit entendre ce mots :

— Merci, Prudhomme.

Étonné et choqué tout à la fois de cette familiarité, je me retournai.

— Vous me connaissez donc?

— Et toi, tu ne me reconnais plus?

— Qui êtes-vous ?

— Ton ancien condisciple, Jérôme Nitard.

C'était lui en effet; ses traits, quoique flétris par l'âge et par la souffrance, me revinrent à la mémoire. Il me tendit la main, je n'osai la repoûsser.

— Oui, c'est moi, le pauvre Jérôme, auquel rien ne réussit. Après toutes sortes de tentatives aussi infructueuses les unes que les autres, je m'étais livré à l'élève des oiseaux. C'est une industrie qui, dans une ville comme Paris, ne manque pas d'importance. Sans compter les oiseliers qui fournissent à la volière dorée des grandes dames les oiseaux exotiques, becs-de-corail, bengalis, cordons-bleus, cardinaux, toute l'ornithologie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, il y a des marchands plus modestes qui vendent le serin du rentier, le bouvreuil de la grisette, le geai de la portière et la pie du savetier.

J'étais un de ces marchands, je tenais ma place au marché de la rue Lobineau. C'est là que bouvreuils, chardonnerets, verdiers, cabarets, serins, mésanges, sansonnets, linots, alouettes, merles, rossignols, pinsons ramageurs ou simples pierrots, attendent l'acheteur en sautillant dans leurs cages. Parmi ces captifs, les uns sont gais, les autres tristes; ceux-ci chantent, ceux-là, mornes et désolés, ont l'air de regretter le bocage natal. Il y en a qui semblent voler au-devant de la main qui va les saisir et dire: Achetez-moi; d'autres, farouches et craintifs, se tapissent au fond de leur cage. Quelques-uns se laissent mourir de faim. Tel est l'aspect d'un marché de l'Orient, où l'insouciance, la joie, le désespoir se lisent sur la physionomie des esclaves.

Je t'ai dit que le commerce n'était point mauvais. En effet, on voit souvent des amateurs donner jusqu'à

soixante francs d'un couple de serins. Les métis atteignent également un prix élevé. Il en est de même de certains chardonnerets et pinsons propres à disputer le prix dans les festivals emplumés de la Belgique. Mon fonds de commerce se composait d'un assez grand nombre de ces oiseaux chanteurs. Je fournissais aussi aux personnes désireuses d'élever des lapins, et de s'en faire trois mille francs de rente, des étalons pur sang à un prix très-modéré. On trouvait pareillement chez moi des cochons d'Inde, des écureuils et des souris blanches de première qualité. Mes poules jouissaient d'une réputation particulière sur le marché, et mes pigeons voyageurs surtout étaient recherchés par les principaux spéculateurs de la Bourse. Je vivais dans une honnête aisance, et je croyais toucher au port après tant d'orages, lorsqu'une épizootie a tué toute ma marchandise à plume et à poil. Seuls mes pigeons avaient résisté, et avec eux j'espérais refaire ma fortune; mais il est écrit que rien absolument ne doit me réussir. La télégraphie électrique m'a coupé les ailes. J'en suis réduit à venir ici tous les jours, avec ma cage et mon écriteau, demander un sou à des gens à qui j'ai fait gagner des millions. Je demande l'aumône, en attendant qu'un sergent de ville me prive de cette dernière ressource.

Et Jérôme Nitard essuya une larme du revers de sa manche déchirée.

Pendant cet entretien, une certaine foule, attirée par la curiosité, s'était formée autour de nous. Je donnai

ma carte au pauvre Jérôme, en lui disant de venir me voir, que je tâcherais de faire quelque chose pour lui. Il me remercia, et je pris le chemin du logis, doublement heureux d'avoir fait une bonne action et de n'être plus agent de change.

CHAPITRE XI

La position de directeur. — L'administration d'un théâtre est un sacerdoce. — Relevons l'art dramatique. — Le passif de l'ancienne direction. — Ma présentation officielle au foyer. — Une tape sur le ventre. — Le cabinet directorial — J'administre. — L'engagement d'Oscar. — Vingt mille francs par an, amère dérision. — Un talent coloriste. — Une femme assortie. — La liste des entrées. — Les entrées d'un grand journal. — Conseil d'un régisseur. — Monsieur Soupet. — Le directeur homme de lettres. — Le directeur Mercadet. — Le directeur exotique. — Le fond du carton. — La vertu et le vaudeville. — La saine littérature dramatique. — Un foyer en 1855.

Je suis directeur de théâtre.

C'est ma femme qui l'a voulu. J'aurais volontiers peut-être renoncé à toute espèce de métier pour vivre tranquillement dans cette médiocrité de fortune dont parle Horace, et qui est le plus bel apanage des gens riches, mais Félicité en a ordonné autrement.

— Prudhomme, m'a-t-elle dit, la nature vous a refusé le don de la spéculation financière, mais elle a mis en vous à un haut degré le talent de l'administration. Laisserez-vous dormir cette faculté précieuse? n'utiliserez-vous point votre génie administratif? A votre âge, un

homme ne s'ensevelit pas vivant dans un indigne repos. Voyez Coussinet, notre gendre, il est riche, il pourrait se retirer, et cependant il travaille sans cesse; imitez cet exemple. Coussinet spécule; vous, Prudhomme, administrez.

— Que voulez-vous donc que j'administre?

— Le premier établissement venu; un théâtre, par exemple.

— Quoi! vous voulez que je devienne directeur?

— Pourquoi pas? C'est une belle position aujourd'hui, tout le monde l'ambitionne, les capitalistes affluent autour de l'heureux possesseur d'un privilége. Un directeur est un petit ministre, il commande à une foule d'employés, on lui fait la cour, les auteurs les plus célèbres recherchent ses sourires, ses amis lui demandent des loges; il peut faire le bonheur d'une foule de gens. Une direction de théâtre n'est plus, comme autrefois, une vulgaire spéculation; c'est un sacerdoce. On contribue au progrès de l'art et à l'amélioration des mœurs; on obtient la croix d'honneur, en attendant qu'on crée à l'Académie des sciences morales et politiques une nouvelle section exclusivement réservée à messieurs les directeurs de spectacle.

— Et ces dames, bobonne, elles ne vous font donc pas peur?

— Je serai là pour vous surveiller, gros indécent; d'ailleurs ce n'est plus comme de votre temps, ces dames

se conduisent bien, et on cite une actrice d'un de nos premiers théâtres qui communie tous les huit jours, avant d'aller à la répétition.

J'ignore qui a pu suggérer à ma femme l'idée de me faire directeur de théâtre, à moins que ce ne soit l'ami Anatole; mais enfin cette idée me sourit assez. Il est positif que je me suis toujours senti une vocation particulière pour l'administration. Toute ma vie j'ai fréquenté les auteurs, j'ai vu de près les coulisses, j'ai donc acquis une certaine triture des affaires dramatiques. S'il faut le dire, je ne suis pas insensible à la pensée de relever le niveau de l'art, trop abaissé de nos jours. Je cherche la comédie du dix-neuvième siècle. Quelle gloire pour moi, si je parvenais à la découvrir!

Décidément, j'adopte l'idée de ma femme, je serai directeur; il ne s'agit plus maintenant que de trouver un théâtre.

Après quelques mois de recherches, j'ai fini par m'en procurer un. On m'a signalé un directeur qui n'a pas payé ses acteurs depuis six mois. Il y a un an que le théâtre en question se traîne sur des recettes de cent cinquante à deux cents francs, personne n'y met plus les pieds. Tout est à refaire, la salle, la troupe, le répertoire, le public. Quelle aubaine pour un administrateur de ma force! J'ai payé le privilége cent mille francs; il y a cent mille francs de dettes que je me charge de solder, plus les appointements en souffrance, et un pot-de-vin de cin-

quante mille francs aux propriétaires de la salle, qui me coûtera bien cinquante mille francs de réparations. Mon prédécesseur ne se réserve que dix entrées et deux loges aux premières représentations. Je serai obligé de consacrer les six premiers mois de mon exercice à jouer les pièces reçues par la précédente administration, à moins que je ne préfère donner aux auteurs des indemnités qui s'élèveraient approximativement à la somme de quatre-vingts à quatre-vingt-dix mille francs. C'est, comme vous voyez, une affaire d'or.

C'est ce matin qu'a eu lieu, dans le grand foyer, ma présentation officielle aux artistes qui composent ma troupe. Cette cérémonie imposante s'est fort bien passée ; j'ai été charmé de la tenue de mes pensionnaires des deux sexes. Le premier comique m'a tapé sur le ventre, et la jeune première m'a appelé son gros amour de directeur.

Immédiatement après cette entrevue, j'ai pris possession du cabinet directorial, et je me suis mis à administrer.

J'ai demandé le registre des entrées : tous les directeurs commencent par là ; et je me suis mis à biffer des noms. Au plus fort de cette opération importante, le garçon de bureau est entré.

— On demande à parler à monsieur le directeur.

— Plus tard, je suis en train d'administrer.

— Mais c'est monsieur Oscar.

— Je le recevrai dans une heure.

J'achevais à peine ces mots que monsieur Oscar est entré.

— C'est moi, cher directeur. Nous avons à causer d'affaires importantes. Durandard, laisse-nous; si quelqu'un demande monsieur Prudhomme, tu diras qu'il est enfermé avec moi. Vous savez, cher directeur, a-t-il ajouté en se renversant dans son fauteuil et en mordillant la pomme de sa canne, que mon engagement expire dans trois mois...

Comptez-vous le renouveler?

— Mais sans doute...

Oh! mon Dieu, ne vous gênez pas; si je tiens à le savoir, c'est plutôt dans votre intérêt que dans le mien. On me fait des propositions magnifiques de tous les côtés, mais peut-être me déciderai-je à aller en Russie, à moins que je ne préfère donner des représentations en province. On me propose de m'acheter ma tournée moyennant cent mille francs comptant, tous mes frais de voyage payés, avec une table de dix couverts dans chaque ville. Je ne vous cacherai pas cependant que je tiens à ne pas quitter Paris; je n'ai que trente-neuf ans, j'ai du temps de reste pour aller en Russie et parcourir les quatre-vingt-six départements. Vous n'êtes point un vil industriel comme votre prédécesseur, mais un homme d'art et de progrès; restant à Paris, je vous donne la préférence sur tous vos collègues, j'espère que je suis gentil.

Écoutez maintenant mes conditions :

J'ai vingt mille francs d'appointements, reprit Oscar, c'est une plaisanterie, une amère dérision. Cela pouvait aller avant ma dernière création, qui a fait courir tout Paris ; maintenant, il me faut trente mille francs; plus, des feux.

Votre prédécesseur ne comprenait rien à ma fibre; j'ai le talent essentiellement coloriste; il m'emprisonnait dans la ligne, impossible d'en sortir. Je ne veux plus me livrer pieds et poings liés à un directeur qui peut être très-intelligent sans doute, et comprendre parfaitement mon affaire, mais qui peut également faire partie de cette classe intéressante de mollusques et de bivalves qu'on nomme des huîtres.

Je prétends donc avoir le droit de refuser tous les rôles qui me seront présentés. Vous me direz sans doute : Mais le directeur est purement et simplement à votre merci, venez prendre ma place dans ce cabinet, devant ce secrétaire, administrez à ma place ! Si je n'ai pas le droit, comme directeur, de jouer les pièces qui me conviennent, donnez-moi mes gants, ma canne et mon chapeau, que j'aille me promener aux Champs-Élysées.

Approfondissons la chose, creusons la question jusqu'au tuf.

Vous craignez de manquer de pièces ! rassurez-vous, je vous en ferai. Un des axiomes de l'économie politique

moderne n'est-il pas de remplacer partout l'intermédiaire, l'inutile, le parasite? Entre le public et le comédien, l'auteur est un parasite : à quoi sert-il, je vous le demande? Est-ce que je ne me connais pas mieux qu'il ne me connaît lui-même? est-ce que je ne sais pas bien mieux que lui ce qui me convient et ce qui ne me convient pas? Tel que vous me voyez, on n'a pas encore écrit un rôle complétement à ma taille : celui-ci m'a vu de profil, celui-là de trois quarts, aucun auteur ne m'a pris d'ensemble. Demandez à tous les acteurs célèbres mes confrères, nous sommes tous logés à la même enseigne : aussi avons-nous pris depuis quelque temps le parti d'écrire nos rôles nous-mêmes. Les auteurs se plaignent, ils prétendent que nous gâtons le métier, que nous leur ôtons leur pain, que la plupart d'entre nous, n'ayant reçu aucune éducation, ne sont pas capables d'écrire quatre lignes... Nous prenons un blanchisseur pour arranger nos phrases, et tout est dit, le public se moque pas mal du style ! ce qu'il demande, c'est de la charpente et du nerf, beaucoup de nerf.

Je m'engagerai donc à vous fournir trois pièces par an, signées d'auteurs à moi connus, qui m'accorderont une part d'influence et de collaboration; je me ferai mon rôle à moi-même, ils arrangeront le reste comme ils l'entendront. Ainsi donc, grâce à ce système, vous voilà débarrassé d'un des plus grands soucis de l'administration, celui de chercher des pièces.

Il est un autre point, reprit Oscar, sur lequel je dé-

sire appeler l'attention de la nouvelle administration de ce théâtre.

Le précédent directeur prétendait me faire jouer, malgré toutes mes réclamations, tantôt avec une actrice, tantôt avec une autre.

Mais brute que tu es, lui disais-je un jour, ne vois-tu pas que ton système est déplorable? un cloporte ou un colimaçon aurait dix fois plus que toi le sentiment des nuances! Je suis brun, il me faut une actrice blonde; je ne suis pas très-grand, donne-moi une actrice de moyenne taille. Il y a des actrices qui vous vont bien, d'autres qui vous vont horriblement mal. Je suis affreux avec la Piffard, la Breton m'assortit au contraire à merveille. En me forçant à jouer avec la Piffard, tu m'enlèves une partie de mes moyens, tu m'empêches d'agir sur les femmes, la représentation est terne, la pièce languit, la recette s'arrête, et au lieu d'un succès tu as un *four*.

Il est de mon intérêt et du vôtre que les choses ne se passent point ainsi; je suis bien décidé, quant à moi, à ne plus m'exposer à l'inconvénient de jouer avec une femme qui ne coïncide ni avec mon teint, ni avec ma taille, ni avec la couleur de mes cheveux, ni avec mon organe, et qui, loin de faire pendant, jure complétement avec mon physique.

Voici donc les stipulations que je vous propose :

Engagement de trois, six, neuf, résiliable tous les trois ans à la volonté des parties.

Trente mille francs d'appointements fixes.

Cent francs de feux.

Je fournis moi-même les pièces dans lesquelles je joue.

J'ai le droit de désigner et au besoin de faire engager l'actrice qui, dans chaque pièce, doit jouer le rôle de femme avec moi.

Telles sont, en résumé, mes conditions. Vous me direz si elles vous conviennent. C'est à prendre ou à laisser. Au revoir, cher directeur.

Et Oscar me quitta, me laissant passablement abasourdi des ouvertures qu'il venait de me faire. Trente mille francs sans compter les feux, c'est un peu cher! et le droit de fournir les pièces... il n'y songe pas!

Mais laissons cela ; je verrai ce soir ma femme, et nous viderons ensemble cette affaire, car j'ai promis de ne prendre aucune détermination grave sans la consulter. Continuons l'importante besogne de la révision des entrées.

Elles s'élèvent au chiffre de deux mille cinq cents quarante-neuf, sans compter les entrées auxquelles ont droit messieurs les propriétaires de la salle, cela fait cinq cents de plus. Nous avons donc en tout trois mille quarante-neuf entrées. Le diable m'emporte si parmi ces trois mille quarante-neuf noms, il y en a une cinquantaine de connus, et cependant les journaux figurent pour un tiers au moins dans ce nombre. Voyons, par exemple, la

liste particulière d'une de nos feuilles à tirage de trente mille :

Ernest Gredelu,
Prosper Bidois,
Jérôme Crocavant,
Alfred Perrasson,
Louis Coquenard,
Eugène Pontmousson,
Félix Chauffard,
Joseph Cretin,
Pierre Durandard,
Charles Cabassol,
Jules Poirée,
César Chaffaroux,
Oscar Grivet,
Léon Vermichel.

Voilà déjà quatorze noms, il y en a encore six à la page suivante. En tout vingt entrées ; il n'y en a pas un seul de journaliste. Qu'on appelle mon régisseur.

Je sonnai le garçon de bureau, et je lui donnai mes ordres en conséquence. Au bout d'un instant, le contrôleur se présenta.

— Connaissez-vous, lui dis-je, monsieur Ernest Gredelu ?

— Sans doute, me répondit-il, c'est le marchand de papier du *Soleil.*

— Et monsieur Prosper Bidois ?

— C'est l'avocat du *Soleil.*

— Et monsieur Jérôme Crocavant ?

— C'est l'avoué du *Soleil.*

— Et monsieur Alfred Perrasson ?

— C'est l'agréé du *Soleil.*

— Et monsieur Louis Coquenard ?

— C'est l'huissier du *Soleil.*

— Et monsieur Eugène Pontmousson ?

— C'est l'agent de change du *Soleil.*

— Et messieurs Chauffard, Cretin, Durandard, Cabassol ?

— Les membres du conseil de surveillance du *Soleil.*

— Et messieurs Poirée, Grivet, Chaffaroux, Vermichel ?

— Les plus forts actionnaires du *Soleil.*

— Vingt entrées ! il me semble que c'est beaucoup pour un seul journal. J'ai bien envie d'en retrancher quelques-unes.

Le régisseur prit un ton solennel.

— Vous êtes nouveau, me dit-il, dans les affaires de théâtre ; permettez-moi de vous donner quelques con-

seils, fruits d'une longue expérience. Ne supprimez rien du tout, croyez-moi. Le *Soleil* a vingt entrées, c'est énorme, j'en conviens; mais sur qui ferez-vous porter vos suppressions? Sur le marchand de papier? il est influent dans la boutique et pourra vous jouer plus d'un mauvais tour. Sur l'avoué? il a l'oreille du directeur, et ira se plaindre de la façon dont la nouvelle administration traite le *Soleil*. Il en sera de même de l'agréé et de l'huissier; méfiez-vous surtout de la colère de l'agent de change; si vous vous en prenez au comité de surveillance, ce sera pis encore. Quant aux plus forts actionnaires, respectez-les, si vous ne voulez pas qu'à la prochaine assemblée générale ils demandent votre tête ou votre éreintement perpétuel.

Il y a du bon dans cet avis du régisseur. Encore une affaire à terminer ce soir entre ma femme et moi. Passons maintenant à l'examen des cartons. Diable! diable! ils sont volumineux. Mais qui vient de nouveau me déranger?

— Monsieur Souplet.

— Connais pas; dites-lui de repasser; empêchez-le d'entrer.

— Empêcher monsieur Souplet d'entrer, répond le garçon de bureau, c'est impossible, je ne m'en charge pas; il est toujours entré, il entrera toujours.

Monsieur Souplet entre en effet; il me serre la main avec effusion, il a l'œil humide, je vois presque le moment où il va se jeter dans mes bras.

— Pardonnez à mon attendrissement, je suis si heureux de vous voir là à cette place, assis dans ce fauteuil... il y a si longtemps que je me disais : « Ah ! si nous pouvions avoir un directeur comme monsieur Prudhomme ! »

Monsieur Prudhomme n'est pas auteur dramatique, quel immense avantage ! Rien n'est plus mauvais pour nous qu'un confrère à la tête d'un théâtre; il a beau dire et beau faire, il est auteur avant d'être directeur, il veut toujours mettre le nez dans les pièces qu'on lui présente, il est jaloux même des succès qui remplissent sa caisse, il éloigne les auteurs en vogue pour faire travailler de petits jeunes gens auxquels il impose ses idées, ses plans et souvent même une part de collaboration. Malheur à ceux qui se respectent assez pour ne pas vouloir passer sous ses fourches Caudines, il leur fait du pis qu'il peut. Sous l'avant-dernière direction, j'ai présenté quinze vaudevilles, ils ont tous été refusés impitoyablement, et cependant le directeur était un confrère, un ami, c'est moi qui l'avais lancé, nous avions fait ensemble, il y a vingt-cinq ans, une pièce en trois actes aux Folies-Dramatiques.

Un faiseur, c'est bien plus affreux encore, reprit monsieur Souplet; celui-là ne joue que les pièces des auteurs riches. Vous lui prêtez quinze cents francs et vous faites recevoir un vaudeville, deux vaudevilles quand il est question de renouveler la lettre de change; car ces directeurs ne payent ni la première, ni la seconde fois. S'il

ne vous met pas en répétition à l'époque fixée, vous portez la lettre de change chez l'huissier, et le directeur est obligé d'opter entre votre vaudeville et Clichy. Ce n'est pas moi qui aurai jamais recours à de semblables moyens, qui m'enrichirai avec les droits d'auteur de ces pièces usuraires; plutôt mille fois renoncer à mon métier.

Il arrive quelquefois qu'un étranger, Anglais, Allemand, Russe, Lombard, Espagnol, n'importe lequel, faute de pouvoir faire engager quelque part une actrice qui le charme, prend le parti de l'engager lui-même pour se donner l'ineffable plaisir de la voir paraître tous les soirs sur la scène devant quelques banquettes vides et un parterre garni de claqueurs; il achète un théâtre: privilége, immeuble, tout est à lui. Comme il ne peut pas gérer lui-même, il charge de ce soin son pédicure, son marchand de chevaux, son cuisinier, son groom, le premier venu qui lui tombe sous la main. Moi qui vous parle, monsieur, je me suis vu dans la nécessité de lire un vaudeville en cinq actes au valet de chambre, au Caleb d'un jeune et riche Anglais propriétaire d'un théâtre. Notez que le Caleb en question ne savait pas un mot de français. C'était pour le moment le directeur en titre. Le directeur véritable est toujours la grande actrice que vous savez, c'est elle qui reçoit toutes les pièces ou plutôt qui refuse toutes celles qui ne lui semblent pas avoir de rôle à la hauteur de son talent. Par moments, cette grande actrice a une lueur de bon sens, elle comprend qu'un

groom ou un pédicure n'ont pas précisément toutes les qualités acquises pour administrer un théâtre, elle fait donner cette tâche à un auteur qu'elle compte s'attacher par les liens de la reconnaissance. Alors nous tombons, infortunés que nous sommes, sous la coupe du directeur intendant, la pire espèce de tous les directeurs; sachant qu'il a affaire à un maître insouciant, il ne songe qu'à s'enrichir, à faire son beurre ou ses orges, comme on dit, à mettre non pas du foin, mais des droits d'auteur dans ses bottes; on reprend ses anciennes pièces, on joue ses ours, il n'y en a que pour lui.

Vous comprenez, mon cher monsieur Prudhomme, avec quels transports nous avons dû célébrer l'avénement d'un homme désintéressé, d'un amateur éclairé des beaux-arts. Je ne vous le dissimulerai pas, monsieur, votre tâche est difficile. On attend immensément de votre intelligence, et vous aurez beaucoup à faire pour réaliser toutes les espérances qui reposent sur votre tête.

— Je ferai du moins tous mes efforts, répondis-je, pour qu'elles ne soient pas trompées.

— Cette modestie est d'un heureux augure, monsieur Prudhomme; la saine littérature dramatique tout entière connaîtra dans tous ses détails la conversation que nous avons eue ensemble, et elle en tressaillira de joie. Un mot encore cependant.

Monsieur Souplet prit un ton solennel.

— Vous n'êtes point sans doute sans avoir gémi sur les déplorables excès auxquels se livre, depuis quelques années, le vaudeville, si retenu, j'oserai même dire comparativement, si chaste autrefois. Nous comptons bien que vous romprez avec les funestes errements de ce qu'on ose appeler la jeune école. Vous fermerez la porte de votre théâtre au réalisme, et à ces indignes farces qu'on baptise maintenant du nom de fantaisies. Il faut que le vaudeville soit essentiellement moral et vertueux, et qu'il contribue de toutes ses forces à l'amélioration des mœurs; pour moi, c'est ainsi que je le comprends, mes amis le comprennent de la même façon; appuyez-vous sur nous, comptez sur la vertu, il n'y a qu'elle, croyez-moi, qui fasse encore de véritables recettes. Maintenant, ajouta monsieur Souplet, il ne me reste plus qu'à vous recommander cinq ou six pièces que vous trouverez dans les cartons, et une petite lettre de change qui figure dans le passif de l'ancienne administration, et que, dans votre loyauté bien connue, vous vous êtes chargé d'acquitter. Votre prédécesseur fut mon ami, je lui rendis service; vous le voyez, l'ingrat n'a pas même fait jouer mes six pièces... obligez donc les gens!

J'appris avec un plaisir mêlé de fierté que je pouvais compter sur l'appui de la saine littérature dramatique. Pour faire plus ample connaissance avec elle, je résolus de me montrer le soir même au foyer, où Souplet devait me présenter à ses confrères. Voici le résumé exact des

conversations que j'y entendis, je le retrouve dans les notes qui me servent à composer ces mémoires.

FOYER D'ARTISTES

A PARIS

AUTEURS, ACTEURS, RÉGISSEURS, JOURNALISTES, AMATEURS.

PREMIER AUTEUR.

Vous avez vu la pièce?

DEUXIÈME AUTEUR.

Laquelle?

PREMIER AUTEUR.

Celle d'hier.

DEUXIÈME AUTEUR.

Oui, c'est très-joli.

CONTI.

Ce n'est pas ce que j'ai ouï dire.

PREMIER AUTEUR.

Il faut aller voir ça.

CONTI.

C'est bien aussi mon intention.

PREMIER AUTEUR.

Vous verrez jusqu'où l'on peut aller.

UN AMATEUR.

Dans l'absurde et le ridicule.

FORNAIS.

Pijot, vous allez trop loin.

PIJOT.

Je parle d'après mes impressions.

PREMIER AUTEUR.

C'est de la fantaisie.

MABRAS.

Si c'est là de la fantaisie, j'aime mieux autre chose.

DEUXIÈME AUTEUR.

Je crois bien.

PREMIER AUTEUR.

Dites donc, ce mari qui se fâche au premier acte.

MABRAS.

Oui, et qui se raccommode au troisième!

PIJOT.

Et la femme qui, au moment de tout avouer, ne trouve rien de mieux que de prendre une cigarette.

FORNAIS.

Et pourtant elle a bien joué, Camille.

BIJOT.

C'est possible, je n'aime pas cette femme-là.

MABRAS.

Elle n'est pas assez jeune pour le rôle.

PREMIER AUTEUR.

Comment! comment! quel âge lui donnez-vous donc?

MABRAS.

Trente-cinq ans.

TURLOT.

Et le pouce.

PREMIER AUTEUR.

Vous n'y êtes pas.

FORNAIS.

Quarante-cinq, pas vrai?

PREMIER AUTEUR.

Elle n'en a pas vingt-huit.

DEUXIÈME AUTEUR.

Laissez donc! elle était aux Folies il y a dix-huit ans.

PREMIER AUTEUR.

Sa sœur, pas elle.

MABRAS.

Quel âge donc a sa sœur?

PREMIER AUTEUR.

C'est une femme de trente-deux à trente-quatre ans.

MABRAS.

Sa sœur?

UN AMATEUR.

Certainement. Je vous dis que Camille a vingt-huit ans tout au plus.

PREMIER AUTEUR.

Et le pouce.

UN ACTEUR.

Je ne crois pas que les auteurs aient voulu donner plus de vingt-huit ans à leur héroïne.

FORNAIS.

Héroïne est joli.

UNE ACTRICE.

Et Saint-Estève, l'avez-vous trouvé bon?

MABRAS.

Je l'aime assez dans ce genre de rôles-là.

TURLOT.

Ce n'est pas un rôle.

CONTI.

Comment vous les faut-il, si ce n'est pas là un rôle?

MABRAS.

Au premier acte, oui.

FORNAIS.

Vous n'aimez pas sa grande scène du troisième?

TURLOT.

C'est Richard d'Arlington.

MABRAS.

Non, chez vous c'est un parti pris, vous avez juré de trouver tout mauvais.

CONTI.

Et vous tout admirable; ce qu'il y a de joli, c'est que vous n'en pensez pas un mot.

MABRAS.

Je ne sais pas pourquoi j'irais dire du bien d'une pièce si je ne l'aimais pas, d'autant que tout le monde sait que je n'ai aucune raison pour aimer l'auteur, au contraire.

UNE ACTRICE.

C'est un bon garçon.

TURLOT.

Si vous voulez.

MABRAS.

J'ai eu deux pièces avec lui, j'ai toujours eu à m'en louer.

CONTI.

Moi aussi, mais à la troisième...

FORNAIS.

Est-ce que nous ne tirons pas tous un peu la couverture ?

TURLOT.

Beaucoup.

EUGÉNIE.

Tiens, voilà Follet ; il va nous dire ce qu'il en pense, de la pièce.

LES MÊMES, FOLLET.

FOLLET, au régisseur.

Pourquoi ne répète-t-on pas demain?

LE RÉGISSEUR.

Maugabert est malade.

FOLLET.

Nous les connaissons, ces indispositions-là !

LE RÉGISSEUR.

Je t'assure.

FOLLET.

La pièce serait de monsieur chose ou de monsieur machin qu'on trouverait bien le moyen de la répéter. Tout aux uns, rien aux autres; ça ne m'étonne pas, je m'y attendais.

LE RÉGISSEUR.

Enfin, puisque tu veux que ce soit ainsi...

FOLLET.

Non certainement, je ne le veux pas, je le subis, voilà tout. J'ai un grand tort, je suis l'ami de la direction; on sait que je suis dévoué au théâtre, que chaque fois qu'il a été question de le défendre, je l'ai fait; il n'en faut pas plus pour être pris en grippe, et j'y suis.

PREMIER AUTEUR.

Follet?

FOLLET.

Eh bien?

PREMIER AUTEUR.

As-tu vu la pièce?

FOLLET.

Elle a été refusée ici.

DEUXIÈME AUTEUR.

Tu vois, quand je le disais!...

LE RÉGISSEUR.

Elle n'a pas été refusée, mais comme on tardait à la jouer, on l'a retirée.

FOLLET.

Je crois bien, depuis deux ans!

LE RÉGISSEUR.

Trois mois, pas davantage.

FOLLET.

Oui, je l'ai vue, ça fera de l'argent.

DEUXIÈME AUTEUR.

D'abord, ce n'est pas une pièce.

FOLLET.

Qu'est-ce que c'est donc, un tire-bouchon?

PREMIER AUTEUR.

Jamais on n'a pu parler raison avec toi, toujours des charges.

FOLLET.

Non, mais c'est vrai, tu dis que ce n'est pas une pièce. Depuis que je te connais, ce n'est pas d'hier, jamais je

ne t'ai entendu dire autre chose : Ce n'est pas là une pièce; un tel n'est pas un comédien; celui-ci n'est pas un directeur; madame chose n'a jamais joué la comédie... Voyons, entendons-nous... la dernière fois que nous sommes allés pêcher, ce n'était pas de l'eau que nous trouvâmes au pont de Neuilly, parce que nous ne rapportâmes point de poissons. Je répète que la pièce d'hier est très-jolie, je maintiens que ça fera de l'argent.

QUATRIÈME AUTEUR.

Bon, Vallerand qui manque son entrée... merci!

PREMIER AUTEUR.

Le public y est habitué; il aurait tort de se gêner.

MABRAS.

La presse est-elle bonne?

FOLLET.

Comme ça.

FORNAIS.

Non, ces gens-là ne peuvent pas travailler pour le théâtre.

TURLOT.

Ils ne savent pas faire une pièce.

CONTI.

Ils ne le sauront jamais.

UN AMATEUR.

Qu'est-ce qui a lu ce matin?

MABRAS.

Rousseau?

FOLLET.

Un acte?

LE RÉGISSEUR.

Deux actes.

L'AMATEUR.

Eh bien

EUGENIE.

Je ne joue pas dans la pièce.

TURLOT.

Isidore, qui en est, dit que c'est très-joli.

EUGÉNIE.

On y compte.

FOLLET.

Je crois bien, on fait des décors.

FORNAIS.

Si on fait des décors, je sais à quoi m'en tenir. C'est bien malheureux.

EUGÉNIE.

Parce que Rousseau est un bon garçon.

DEUXIÈME AUTEUR.

Jouez-vous dans la pièce, Pauline?

PAULINE.

Je ne suis ni jeune ni assez jolie.

DEUXIÈME AUTEUR.

Comme c'est méchant ce que vous dites là. Vous savez bien le contraire, et moi aussi.

PAULINE.

Si vous le pensez, pourquoi ne pas l'avoir dit?

FOLLET.

C'est madame Aubry qui vous a fait cette histoire-là.

PAULINE.

Du tout.

FOLLET.

Laissez-donc.

UN AMATEUR.

Et vous avez donné dedans ?

PAULINE.

Je suis si bête !

FORNAIS.

Je lui ménage un chien de ma chienne, à madame Aubry.

PAULINE.

Nous savons pourquoi.

FORNAIS.

Vous savez que vous ne savez rien.

PAULINE.

Va toujours.

UN ACTEUR.

Qui a vu la petite Laurence ?

UN AMATEUR.

Moi aussi.

TROISIÈME AMATEUR.

Vous ne l'aimez pas? Et vous, Driot?

UNE DEMOISELLE.

Moï non plus.

MADEMOISELLE MÉRU.

Je vous ai vu aimer des ingénuités qui certes ne la valaient pas.

FORNAIS.

C'est possible. Des goûts et des couleurs...

MABRAS.

Ils t'ont engagée pour trois ans?

CONTI.

Ils ont bien fait, ils m'en diront des nouvelles dans deux mois.

FORNAIS.

Ils pourraient le faire la semaine prochaine.

DEUXIÈME AMATEUR.

Elle n'a ni bouche ni éperons, cette petite femme-là.

TURLOT.

Ça n'empêche que nous n'avons pas à Paris deux ingénuités comme celle-là.

UN ACTEUR.

Heureusement.

EUGÉNIE.

Elle a une jolie voix.

DEUXIÈME ACTEUR.

Comme baryton.

CONTI.

Une taille...

UN AUTEUR.

Comme un traversin noué par le milieu.

MABRAS.

Vous aimez les colosses.

UN AMATEUR.

Je les préfère aux échalas.

LE RÉGISSEUR.

Attendez un an.

TURLOT.

J'espère bien que je n'attendrai pas cela.

FORNAIS.

Quand passez-vous?

FOLLET.

Dans la quinzaine.

DEUXIÈME AUTEUR.

Vos répétitions avancent?

EUGÉNIE.

Il y a longtemps qu'on aurait pu jouer la pièce.

FOLLET.

Si l'on s'en était occupé. Mais vous savez comme la besogne se fait ici. Tout chaud aujourd'hui; demain...

CONTI.

Plus personne. C'est comme ça partout.

UN AMATEUR.

C'était un joli sujet, la pièce d'hier.

MABRAS.

Qu'ils ont gâché.

TURLOT.

Ils n'étaient pas de force.

VERRIOT.

Je l'ai dit au premier acte.

FORNAIS.

A la fin du second, tout était fini.

MABRAS.

Pour recommencer au troisième.

CONTI.

Ça fait deux pièces.

TURLOT.

C'est tellement vrai, qu'un monsieur, aux stalles, devant moi, demanda à son voisin le titre de la seconde pièce.

LE RÉGISSEUR.

On a sifflé, m'a-t-on dit?

FORNAIS.

Très-peu.

TROISIÈME AMATEUR.

Je n'ai rien entendu.

MABRAS.

Parce que vous n'avez pas voulu.

CONTI.

Non, je vous jure.

FORNAIS.

Un monsieur qui appelait son chien.

TURLOT.

J'ai vu peu de pièces si ennuyeuses.

UN ACTEUR.

Comment a été le débutant?

EUGÉNIE.

Lequel.

CONTI.

Le comte?

EUGÉNIE.

Il n'y a pas de comte dans la pièce.

CONTI.

Le marquis, alors.

EUGÉNIE.

Méproult?

CONTI.

Oui.

MABRAS.

Affreux!

FORNAIS.

Vraiment!

UN AUTEUR.

On disait qu'il allait tout écraser...

MABRAS.

Pas jusqu'à présent. J'en ai tant vu, de ces réputations de province...

L'ACTEUR.

Il ne faut cependant pas croire qu'en province...

MABRAS.

Nous savons cela. Vous étiez à Bruxelles, et à Bruxelles on jouait mieux qu'aux Français.

L'ACTEUR.

Pardon. J'ai dit qu'à Bruxelles il y avait telle pièce qui marchait aussi bien, je n'ai pas dit mieux.

MABRAS.

On parle flamand, à Bruxelles, d'abord et d'un.

L'ACTEUR.

On parle français comme à Paris.

MABRAS.

Si vous appelez ça du français... bien des choses chez vous.

CHAPITRE XII

Un banquet de famille. — On me décerne le surnom de père des artistes. — Les inscriptions de la salle du festin. — Un discours approprié à la circonstance. — De diverses institutions qui manquent à l'art dramatique. — La bénédiction d'un directeur. — Je suis porté en triomphe. — Le réaliste Colimard. — Mort du couplet. — Le pantoum. — Une lecture aux acteurs — Deux cents représentations dans le ventre. — Plus de décorateur. — Du réalisme en matière d'accessoires. — Le devis d'un vaudeville. — De l'influence du tapissier sur l'art dramatique. — Feu Scribe et feu Bayard. — Un truc de monsieur Prosper. — Le jour de la première représentation. — Le four du réalisme. — Un homme vraiment littéraire.

La conversation que je viens de transcrire me surprit fort, je suis obligé d'en convenir; ce n'était point là tout à fait le ton général et la conversation des foyers d'acteurs aux beaux temps de ma jeunesse et de mon âge mûr; mais les mœurs changent ainsi que les hommes, sachons nous résigner à ces changements; d'ailleurs, si le théâtre a perdu quelque chose au point de vue de la politesse et des manières, il a beaucoup gagné du côté du cœur.

Je suis installé depuis un mois à peine, et mes pensionnaires, pour resserrer les liens qui doivent nous unir, ont

résolu de me donner un banquet. La cotisation n'est que de trois francs, afin que tout le monde puisse y prendre part, depuis le régisseur jusqu'à l'allumeur de quinquets. Ces dames seront également de la partie. Il y aura bal après le banquet.

C'est aujourd'hui que le banquet a eu lieu. Nous étions deux cent vingt-cinq convives, sans compter les enfants, car la costumière et les habilleuses du théâtre sont venues en famille. On avait agité la question de savoir si on admettrait les ouvreuses de loges. La négative l'a emporté. Je le regrette, l'ouvreuse de loges ne fait-elle pas partie de la grande famille dramatique?

La salle était ornée de guirlandes de feuillage; mon buste, entouré de lauriers, ornait la cheminée, avec cette inscription :

A NOTRE DIRECTEUR!
AU BIENFAITEUR DES ARTISTES!

D'autres inscriptions tapissaient les murs de la salle :

Un directeur honnête est un bien précieux
Qu'on n'obtient qu'une fois de la bonté des cieux.

—

AUX PAUVRES COMÉDIENS TROUVÉS
LA PROVIDENCE
A ENVOYÉ
UN
SAINT VINCENT DE PAUL

Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois Prudhomme !

—

VIVE NOTRE DIRECTEUR !
HONNEUR A NOTRE DIRECTEUR !
GLOIRE A NOTRE DIRECTEUR !

—

Il fit notre bonheur, mais il doit aussi l'être.

Et une foule d'autres inscriptions qu'il serait trop long d'énumérer.

Le régisseur, les contrôleurs, suivis d'une députation de la troupe, vinrent me recevoir à l'entrée du restaurant. Les dames m'attendaient dans le salon avec d'énormes bouquets qu'elles m'offrirent avec une grâce exquise.

Par une attention délicate, le portrait de madame Prudhomme, qu'on était parvenu à se procurer, se balançait soutenu au plafond par deux Amours en carton empruntés au magasin du théâtre.

Le repas fut animé par une gaieté franche et cordiale.

Au dessert, le régisseur se leva, mit ses lunettes et prononça d'une voix émue, mais assurée, le toast suivant :

« A Joseph Prudhomme ! A notre directeur ! à notre père !

» Administrateur habile et intelligent, notre scène lui doit sa régénération. Appelé à diriger le premier théâtre de vaudeville du monde, il n'a pas été au-dessous de sa haute mission. Il a tout fait pour nous, mais il fera plus encore. Il médite de grandes choses, je le sais, j'en suis sûr, tout m'en est garant, le passé, le présent, l'avenir. Ciel! veille sur ses jours, et donne-lui la force de remplir sa tâche.

» A monsieur Prudhomme et à son épouse! »

Ce toast fut suivi d'un tonnerre d'applaudissements. J'attendis que le calme se rétablît, et je pris la parole à mon tour :

« Belles dames, messieurs,

» Ou plutôt mes amis, car vous êtes tous mes amis, laissez-moi vous donner ce titre qui m'est si cher.

» Je le dis hautement: ce banquet est le plus beau jour de ma vie.

» Oui, mes enfants, je vous ai voué mon existence tout entière, je veux faire votre bonheur, et avec l'aide de la Providence et de madame Prudhomme, soyez sûrs que j'y parviendrai.

» Je n'ai encore rien fait pour vous, quoi qu'en ait pu

dire notre honorable régisseur, cet homme qui, je saisis avec empressement l'occasion de le déclarer, me seconde avec tant de zèle et d'intelligence; mais je réaliserai bientôt toutes les espérances que j'ai formées pour vous.

» Je veux mériter le beau titre de directeur philanthrope.

» Jusqu'à ce jour, l'acteur de vaudeville n'a été qu'un paria dans la société; je prétends le doter de toutes les institutions qui lui manquent encore :

» D'une caisse de pension,

» D'une caisse de secours,

» D'une caisse de retraite,

» D'un hospice pour les invalides dramatiques,

» D'une école pour les enfants de troupe,

» D'une salle d'asile,

» D'une crèche pour les nourrissons.

» Je veux, pour tout dire en un mot, que chaque comparse puisse mettre la poule au pot. Secondez-moi, mes amis, mes chers amis. Je voudrais vous en dire davantage, mais je sens que l'attendrissement va me gagner! Apportez-moi le régisseur, que je l'embrasse! »

Tous voulurent se précipiter dans mes bras; je crus qu'on allait m'étouffer sous les caresses. J'avais à peine

la force de m'écrier : « Assez, mes amis ! assez ! Vous voulez donc me faire mourir de joie ? »

Dans une éclaircie, la coiffeuse du théâtre me présenta son enfant en me priant de le bénir.

Je me levai, et, les yeux dirigés vers le ciel, les mains étendues sur l'enfant agenouillé devant moi, je prononçai ces deux mots d'une voix vibrante :

DIEU ET MOLIÈRE !

A ces paroles, l'enthousiasme un moment contenu fit de nouveau explosion ; on m'entoura, on me souleva sur la chaise où je venais de me rasseoir, et on me porta trois fois en triomphe autour de la salle sur ce pavois improvisé.

Le lendemain, les journaux rendirent compte de ce banquet et de cette ovation ; je ne sais comment ils parvinrent à se procurer mon discours, mais je le trouvai imprimé tout au long dans cinq ou six gazettes. C'est grâce à elles que je puis le consigner dans ces mémoires, ainsi que mon mot sur la poule au pot, dont les feuilles publiques s'empressèrent de faire l'éloge.

Je m'étais à peu près débarrassé des pièces qui m'avaient été léguées par la précédente administration, il ne m'en restait tout au plus qu'une vingtaine, parmi lesquelles un vaudeville de Souplet. Je dus songer à faire

des provisions et à former mon nouveau répertoire. Je m'adressai donc à un auteur que de récents succès venaient de mettre à la mode, et je lui demandai un vaudeville; il m'en apporta un en trois actes, me laissant huit jours pour le lire. L'ouvrage me parut intéressant; madame Prudhomme en prit connaissance et fut de mon avis; nous résolûmes donc de le jouer. Au bout de huit jours, l'auteur vint me voir.

— Monsieur, lui dis-je, votre pièce me convient parfaitement; mais elle n'est point encore complétement achevée.

— Et que lui manque-t-il donc? demanda l'auteur étonné.

— Regardez vous-même, répondis-je en lui tendant le manuscrit.

— Tout y est, reprit-il.

— Tout?

— Absolument.

— Vous en êtes sûr?

— Parbleu!

— Et les couplets?

L'auteur sourit dédaigneusement.

— S'il vous faut des couplets, adressez-vous à un autre; pour moi, je n'en fais pas, ce serait rabaisser le niveau de l'art, et je ne me rendrai pas complice d'une telle décadence. Le couplet a fait son temps, on n'en

veut plus ; c'est une superfétation inutile ; nous l'avons remplacé par des ballades du Romancero, des mélodies de Schubert, des ghazels persans, des lieds germaniques ou des pantoums malais. Vous avez dû voir qu'il y a une seguidille dans ma pièce.

— Vous appelez cela une seguidille ?

— Autrement dit romance espagnole. Aimeriez-vous mieux un canzone italien ? J'y consens. Mais, au nom du ciel, ne me parlez plus de couplets, ou je remporte ma pièce.

— Soit, n'en parlons plus. Quand voulez-vous lire aux acteurs ?

— Quand vous voudrez.

— Demain ?

— A demain donc.

Le lendemain, mon auteur entra dans mon cabinet, suivi d'un domestique portant un paquet assez volumineux sous le bras.

— Qu'est-ce que cela ? lui demandai-je ; le manuscrit, sans doute ?

— Ce sont trois chemises, me répondit-il, pour changer après la lecture de chaque acte. Il y a une petite pièce à côté qui me servira de cabinet de toilette. Si les directeurs savaient vivre, ils feraient construire un divan dans lequel chaque auteur viendrait, après avoir subi l'opération de la lecture, goûter les douceurs du kief et fumer le narghilé en prenant des glaces.

Les acteurs convoqués étant enfin arrivés, on put commencer la lecture. Je ne savais pas ce que c'était qu'un auteur lisant sa pièce : j'en fus émerveillé. Il joua tous les rôles, prit tous les tons, toutes les voix, exécuta vingt pantomimes différentes. Je compris alors facilement la nécessité où il se trouvait de changer de chemise après chaque acte ; jamais on ne lut avec autant de feu, de verve, d'animation, de sensibilité. Nous étions tous empoignés, comme on dit en style moderne. Après la lecture, les acteurs étaient dans un enthousiasme qui touchait au délire.

— Voulez-vous cent mille francs de vos droits ? disait le comique à l'auteur ; je vous les donne d'avance ; nous allons boire un verre d'absinthe et signer le traité.

— Cette fois vous serez décoré, c'est sûr.

— Depuis Beaumarchais, on n'a rien fait d'aussi fort.

— C'est sublime !

— C'est magnifique !

— C'est étourdissant !

Le régisseur me prit à part dans une embrasure de fenêtre :

— Mon cher monsieur Prudhomme, votre fortune est faite, vous en avez pour deux cents représentations dans le ventre. Si après cela vous voulez vous débarrasser de votre privilége, donnez-moi la préférence, j'ai un capitaliste qui me fournira les fonds.

Les rôles copiés, distribués, collationnés, la pièce entra immédiatement en répétition. Les acteurs, échauffés par le zèle et par l'admiration, offrirent de répéter deux fois par jour. On voulait être prêt avant la fin du mois.

Après la seconde répétition, je vis entrer l'auteur dans mon cabinet.

— Le moment est venu, mon cher directeur, de nous occuper d'une question capitale.

— Quelle question?

— Celle de la mise en scène.

— N'avons-nous pas le temps?

— Non, les ouvriers sont très-pressés en ce moment; on ne saurait trop s'y prendre d'avance. Vous savez qu'il y a trois salons dans ma pièce:

Un salon jaune,

Un salon pistache,

Un salon coquelicot.

Le tout fraîchement décoré, puisqu'il s'agit d'un jeune couple qui vient d'entrer en ménage, et qui se trouve par conséquent en pleine lune de miel.

— Je donnerai mes instructions en conséquence au décorateur.

— A qui?

— Au décorateur.

— Vous dites?

— Je dis que je m'entendrai à ce sujet avec le peintre, qui est un artiste fort habile.

— Assez, monsieur, assez, brisons là, nous ne pouvons nous entendre; je remporte mon manuscrit.

Je le regardai d'un air stupéfait.

— Vous parlez de décorateur, reprit-il, pourquoi donc alors vous êtes vous adressé à un réaliste? Il fallait prendre quelqu'un de l'école de feu Scribe et Bayard. Quant à moi, je ne connais que le tapissier; je n'entends pas que mes personnages se meuvent au milieu des tons les plus criards, parmi les meubles peints à la détrempe; ces artifices grossiers sont dignes tout au plus de l'enfance de l'art : on les comprendrait si nous étions encore au temps du public naïf de Shakspeare, à qui l'on disait : « Ceci est un mur, cela une forêt, » et qui voyait réellement le mur et la forêt ainsi nommés. Mais le public d'aujourd'hui est bien plus exigeant, et il a raison, car où serait le progrès de l'art, si on en restait toujours aux vieux accessoires? Vous dites au public : Voilà des fleurs, et il veut voir de vraies fleurs; vous lui montrez un tableau de Delacroix, et il exige que ce ne soit pas un tableau quelconque acheté pour trois francs vingt-cinq centimes à l'hôtel des commissaires-priseurs, mais une toile réellement signée Delacroix. Point de mensonge, la vérité partout, voilà comment nous comprenons l'art, nous autres réalistes. Nous voulons qu'un meuble de Boulle soit positivement de Boulle, et non d'un autre.

Je ne me laisserai jamais représenter sur un théâtre où l'on croit encore à la possibilité de faire meubler un salon par des brosseurs à trois francs par jour.

Ne trouvez donc pas mauvais, monsieur, que je retire ma pièce, ainsi que je viens d'avoir l'honneur de vous le dire. Où diable m'étais-je donc fourvoyé?

Là-dessus le réaliste prit son chapeau et disparut après m'avoir fait une révérence pleine d'ironie.

Je fis part de cet incident fâcheux à mon épouse. Elle m'engagea à écrire immédiatement la lettre suivante :

« Monsieur,

» Je ne sais pas pourquoi vous avez pris la mouche ce matin. Je suis réaliste autant que vous, plus que vous peut-être. Il vous faut un tapissier, j'en prendrai deux, j'en prendrai trois, j'en prendrai quatre, pour peu que vous le souhaitiez. Molière était fils de tapissier et peut-être quelque peu tapissier lui-même, je comprends parfaitement le rôle important que le tapissier est appelé à jouer dans l'art dramatique. Revenez donc, monsieur, aux répétitions, et mettons tout de suite la main du tapissier à votre salon jaune, à votre salon pistache, à votre salon coquelicot.

» Je vous prie, monsieur et cher auteur, d'agréer l'as-

surance de ma considération et de mon réalisme les plus distingués.

» JOSEPH PRUDHOMME.

» *P. S.* Mon épouse se joint à moi pour vous prier de croire à son parfait réalisme.

» J. P. »

Voici la réponse que je reçus :

« Monsieur,

» Excusez un moment de vivacité. Puisque vous êtes réaliste, tout est oublié; je vous rends mon estime et ma pièce.

» J'ai causé avec mon tapissier de l'arrangement de mes trois petits salons : le premier aurait des rideaux de lampas, le second des rideaux de velours, le troisième des rideaux de satin et de mousseline. Il nous faudrait trois tapis différents; un meuble assorti aux trois couleurs que vous savez pour chaque salon; un piano avec incrustations de nacre, trois pendules, des coupes, des vases du Japon, une crédence moyen âge, deux armoires en bois de rose, etc., etc. Je vous envoie un devis

détaillé de ces divers objets, le tout s'élève à peine au chiffre de vingt-cinq ou trente mille francs; c'est pour rien.

» Mon tapissier viendra demain s'entendre définitivement avec vous à ce sujet. Vous serez enchanté de faire la connaissance de cet artiste.

» Veuillez me mettre aux pieds de madame Prud-homme.

» Mille compliments affectueux.

» ARTHUR COLIMARD.

» *P. S.* J'oubliais de vous rappeler qu'il y a un ouistiti au deuxième acte. Il faut à tout prix s'en procurer un; justement je viens d'apprendre qu'un fort joli ouistiti est arrivé avant-hier au Havre. On en demande deux mille francs, mais offrez-en quinze cents francs, et je parie que vous l'aurez.

» A. C. »

J'ai montré cette lettre à ma femme.

— Trente mille francs de mise en scène, c'est peut-être un peu cher; mais qu'importe, si nous faisons des recettes de mille écus, me dit-elle. D'ailleurs, pourquoi vous êtes-vous adressé à un réaliste?

— Tu as raison, c'est ma faute.

— Comme toujours.

— Faut-il accepter le devis?

— Acceptez-le, mais renoncez au réalisme.

Je vous prie de croire que je n'eus pas besoin d'en faire le serment.

Enfin, après deux mois de répétitions, les acteurs, les actrices, les machinistes, le tapissier, tout le monde était prêt; nous pûmes fixer le jour de la première représentation. Les journaux, quinze jours à l'avance, étaient farcis de réclames; on ne parlait de tous côtés que du chef-d'œuvre réaliste qu'on allait représenter sur mon théâtre. Les lettres pleuvaient chez moi, j'étais accablé de visites; de tous côtés on me demandait des loges et des places pour la première représentation. Je renvoyais toutes les demandes à ma femme; elle m'avait déclaré qu'elle se chargerait elle-même de faire le service.

Quelques jours avant cette grande soirée, le chef de claque était venu me trouver dans mon cabinet.

— Monsieur, me dit-il, je viens vous proposer une belle affaire.

— Voyons, monsieur Prosper, de quoi s'agit-il?

— Voulez-vous me louer votre salle le jour de la première représentation? Je vous en offre dix mille francs.

— La salle pleine à crever ne peut faire que trois mille six cents francs de recette.

Prosper me regarda avec étonnement.

— Je vois bien, monsieur, que vous n'êtes pas au fait du truc.

— Quel truc?

— Celui des premières représentations. Quand on sait qu'une pièce excite la curiosité et que le public mord à une première, on fait annoncer huit jours à l'avance qu'on ne trouve plus au bureau des billets que pour la dixième représentation. Aussitôt les amateurs, lorettes, coulissiers, riches désœuvrés, étrangers, tous les gens qui se croiraient déshonorés s'ils manquaient une première représentation importante, accourent chez le marchand de billets, qui leur cède des loges et des stalles à un prix fabuleux; le marchand de billets touche une légère commission ou prend un arrangement à forfait avec le directeur, qui empoche une dizaine de mille francs. Ça vous va-t-il?

Je ne répondis pas tout de suite à cette offre.

— En voulez-vous onze mille? reprit Prosper, croyant que j'hésitais; il tira en même temps onze billets d'un portefeuille crasseux.

— Monsieur Prosper, sachez que je ne fais point de ces marchés-là; l'art est un sacerdoce, je ne le ravalerai pas au rang d'une vile spéculation.

Prosper sortit sans répondre. Je vis qu'il était abasourdi de ma conduite.

Je dois dire que le jour de la première représentation je fus obligé de me cacher pour éviter les solliciteurs. Madame Prudhomme fit le service comme elle l'avait souhaité; je ne sais comment elle s'arrangea, mais je reçus toute la journée des lettres de récrimination de nos meilleurs amis et des membres de notre famille.

En voici quelques échantillons :

« Mon neveu,

» J'ai été votre bienfaitrice lorsque vous avez voulu acheter une charge d'agent de change, vous me refusez maintenant une simple loge. C'est bien.

» Ne comptez pas sur mon héritage. Je ne veux plus vous voir, ni votre femme, ni vos enfants, ni personne de votre maison.

» Celle qui fut votre tante.

» AURORE PARASOL. »

« Monsieur,

» N'ayant pas reçu de réponse à la lettre que j'ai eu la sottise de vous adresser pour vous demander une loge

pour ce soir, je crois devoir vous prévenir que tout est rompu entre nous.

» Je vais de ce pas mettre mes biens en viager.

» Votre ex-oncle.

» FRITURIER. »

« Mon cousin,

» Vous refusez une simple stalle à un cousin issu de germain, c'est à merveille! Puisque tous les liens de la famille sont rompus, souffrez que nous soyons désormais étrangers l'un à l'autre.

» Vous n'étiez pas si fier quand il s'agissait de parfaire la somme nécessaire à l'achat de votre charge. Ne m'attendez pas pour dîner dimanche prochain.

» Un cousin qui ne veut plus l'être.

» PAINTENDRE. »

« Népomucène Blaireau a l'honneur de prévenir monsieur Joseph Prudhomme que désormais il s'abstiendra de le saluer lorsqu'il le rencontrera. »

L'ami Blaireau lui-même avait été oublié.

Je montrai toutes ces lettres à ma femme, en me plaignant de sa négligence à l'égard de nos parents et de nos amis.

— Vous êtes admirable avec vos scrupules et vos observations. Est-ce qu'il y a des parents et des amis un jour comme aujourd'hui? Où voulez-vous que je les place, la tante Parasol, l'oncle Friturier, le cousin Paintendre et l'ami Blaireau?

Comptez un peu combien de gens nous avons à satisfaire :

Les journalistes,

Les employés des ministères,

Les propriétaires de la salle,

Les acteurs,

L'auteur,

Votre fils, qui m'a demandé dix loges pour lui et ses amis,

Votre gendre, auquel il en a fallu une vingtaine pour les actionnaires de sa compagnie, dont il aura besoin à la prochaine assemblée générale, et qui se laissent toujours prendre, quelque riches qu'ils soient, à l'amorce d'une loge,

Et dites-moi un peu ce qui nous reste!

Je ne répondis pas, parce qu'il n'y avait rien à répondre, et je montai dans ma chambre pour passer mon ha-

bit noir et ma cravate blanche. A sept heures, ma femme et moi nous étions au théâtre; à huit heures un quart, ainsi que le portait l'affiche, le rideau se leva sur la pièce du réaliste Colimard. Je ne raconterai pas ici les émotions de cette soirée; ces mots suffiront pour les faire comprendre :

Succès d'estime!!!

Ma nuit ne fut qu'une longue insomnie, je me demandais comment madame Prudhomme ferait pour réparer cet échec, et je commençais à regretter amèrement la funeste idée que j'avais eue de compromettre ma fortune dans une direction de théâtre.

La clarté naissante du jour n'apporta aucun soulagement à mes peines; je vis lever l'aurore sans en ressentir comme d'habitude la bienfaisante influence. Ma femme me fit dire qu'elle était indisposée et qu'elle ne viendrait pas déjeuner. Depuis quelque temps, je ne voyais presque plus mon fils; personne autour de moi avec qui je pusse causer; je pris le parti d'interroger le domestique.

— Joseph, lui dis-je, avez-vous vu la pièce d'hier?

— Oui, monsieur, me répondit-il.

— Eh bien, comment la trouvez-vous?

— Faible de style et nulle de conception; tout cela est d'un faux réalisme et manque complétement de couleur;

on voit à chaque instant que l'auteur n'est pas un homme littéraire. Il y a longtemps que je l'ai dit, du reste: Colimard est un crétin.

— Diable! voilà qui est un peu sévère.

— C'est que je m'y connais, voyez-vous ; avant de me mettre domestique, j'ai été garçon au divan de la rue le Pelletier, et je sais le faible et le fort des gens; si monsieur voulait m'écouter, il ne s'adresserait jamais à des hommes comme Colimard; le public est las des faiseurs et des carcassiers, il demande à grands cris des hommes littéraires.

Deux jours après, j'eus un entretien important avec madame Prudhomme.

— Mon cher ami, me dit-elle, il faut ne pas imiter ces directeurs qui s'obstinent à représenter une pièce qui ne va pas et à faire dire par les journaux que leur salle regorge de spectateurs, tandis qu'elle est peuplée de deux chats et de quinze claqueurs.

— Que faut-il donc faire?

— Monter tout de suite une autre pièce.

— Où la prendre?

— Vous en commanderez une.

— A qui?

— A un homme littéraire. Nous ne commettrons pas cette fois la faute de nous adresser à un faux réaliste

comme ce Colimard, un être sans aucune espèce de talent.

— Vous trouvez ?

— Et je ne suis pas la seule, tout le monde est de cet avis chez madame de Saint-Florimond, dont le salon est toujours rempli des gens de lettres les plus huppés, et qui, par parenthèse, m'a promis de nous donner un petit proverbe qu'elle destinait au théâtre du comte Castellane. « Ma toute belle, me disait-elle encore hier, comment se fait-il que votre mari, qui est cependant un homme d'esprit et d'intelligence, éprouve la moindre sympathie pour des gens complétement dépourvus de fantaisie et de style comme ce Colimard ? »

— Qui prendre, mon Dieu qui prendre ?

— Un homme littéraire.

— Je ne demande pas mieux, mais où en trouver ?

— C'est justement ce que j'ai dit à madame de Saint-Florimond. « Caramba ! m'a-t-elle répondu, si c'est là ce qui vous inquiète, nous aurons bien vite trouvé votre affaire. Vous connaissez sans doute les saynètes d'Étienne Sansonnet. C'est tendre, nuageux, vaporeux, sentimental et surtout moral. Chaque scène de Sansonnet est une comédie ; il écrit avec une plume tombée de l'aile d'un archange. Ce ne sont pas des pièces qui sortent de son écritoire, mais des perles, des diamants, des fleurs ; son recueil est un écrin in-dix-huit avec couverture jaune.

Sansonnet seul peut faire la fortune de votre théâtre. »

— Où demeure-t-il, que j'aille le trouver? vite sa rue, son numéro, sa maison?

— Il n'a pas de maison, m'a dit madame de Saint-Florimond, mais un nid; comme tous les hommes vraiment littéraires, Sansonnet habite la province; c'est là seulement qu'ils peuvent avoir, au sein d'une douce retraite, loin du bruit importun du boulevard, ces entretiens mystérieux dans lesquels la muse leur confie ses plus charmants secrets. Sansonnet habite Quimper-Corentin.

— Je vais lui écrire tout de suite.

« Monsieur,

» J'ai besoin d'une pièce en trois actes; si, par hasard, vous en avez une en portefeuille, je suis disposé à la recevoir, à la mettre en répétition, à la faire jouer tout de suite. Veuillez me marquer vos conditions, j'y souscris d'avance.

» Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

» JOSEPH PRUDHOMME. »

— Gardez-vous en bien, reprit mon épouse, ce n'est pas ainsi qu'on écrit aux hommes littéraires. Voici un

modèle de lettre que madame de Saint-Florimond m'a dicté pour Sansonnet :

« Je sais que le bruit et la renommée vous importunent, et que vous fuyez la gloire avec autant d'ardeur que les auteurs mettent à la poursuivre. Pardonnez-moi de vous arracher pour un moment à vos douces rêveries, et d'effaroucher la muse assise à votre foyer. J'ai lu avec attendrissement, comme tous ceux qui sentent vibrer quelque chose sous leur mamelle gauche, vos divines compositions. Je me suis dit qu'il y aurait un service immense à rendre au public en approchant de ses lèvres altérées le rafraîchissant breuvage que vous versez dans une coupe d'onyx et d'or ; le public a soif de moralisation et de tendresse. Laissez-moi être pour quelque chose dans la répartition de ce miel savoureux que votre poésie va butinant çà et là sur toutes les fleurs du sentiment et de la pensée.

» C'est en riant que l'ancienne comédie corrigeait les mœurs, la vôtre poursuit le même but en versant de chastes pleurs. Accordez-moi la permission de faire jouer une de vos larmes. Je n'ose vous demander quelque chose d'inédit, mais votre parterre est là, relié sur ma table, et pourvu que j'y puisse cueillir une fleur, c'est tout ce que je demande.

» Mes acteurs, mes décors, mon théâtre, je mets tout à votre disposition. Vous ne sauriez croire, monsieur,

dans quelle joie sont ces braves gens à l'idée seule d'avoir à retenir votre prose, et à interpréter quelques-unes de vos charmantes créations. Nous serions venus en députation vous supplier de combler nos vœux à Quimper-Corentin, si nous n'avions craint d'imposer silence aux rossignols de poésie qui chantent sans cesse sur le rosier fleuri de votre imagination.

» Le plus humble de vos admirateurs. »

J'ai écrit cette lettre, elle est partie ce soir. Mon épouse et moi, nous attendons la réponse avec une vive impatience.

Depuis le succès d'estime obtenu par la pièce du réaliste Colimard, je ne reconnais plus les gens qui m'entourent.

Les acteurs, qui m'appelaient leur père et leur bienfaiteur, sont avec moi d'une froideur singulière. Au lieu de se précipiter au-devant de moi, comme autrefois lorsque je me présentais au foyer, ils s'éloignent et m'évitent

Les ouvreuses chuchotent quand elles me voient traverser un couloir.

Mon régisseur m'avait demandé hier un entretien particulier; je l'ai reçu ce matin, à l'heure de mon déjeuner.

— Monsieur, m'a-t-il dit, je ne saurais me taire plus longtemps.

— Parlez, mon cher ami, parlez! Que se passe-t-il donc?

— Il court des bruits fâcheux sur votre compte.

— Quels bruits? expliquez-vous.

— On prétend que vous ne pouvez pas tenir le coup, que vous êtes en pleine déconfiture, que vous allez déposer votre bilan.

Je rougis d'indignation.

— Et qui peut répandre de pareilles calomnies? quel est le misérable qui se permet?...

— Monsieur Souplet. Oh! mon Dieu, il ne s'en cache pas, il le dit à qui le veut l'entendre; il ajoute qu'il a vu tout de suite que ça ne pouvait pas durer, que vous n'entendiez rien à l'administration, que personne ne voulait plus travailler pour votre théâtre, et qu'il savait de source certaine que vous en étiez réduit à demander des pièces à des auteurs de Quimper-Corentin.

— Étienne Sansonnet habite Quimper-Corentin, cela est vrai, mais il appartient à la France entière, et, dans peu, le plus éclatant des succès me vengera des absurdes calomnies de l'infâme Souplet.

— Ainsi donc vous ne quittez pas la partie?

— Je n'y ai jamais songé.

— Vous gardez la direction?

— Je m'y cramponne.

— Je suis heureux d'apprendre cette bonne nouvelle; j'espère que vous ne m'en voudrez pas de vous avoir averti.

— Vous avez fait votre devoir, je vous en remercie.

— Vous allez donc monter une pièce d'Étienne Sansonnet?

— Et complétement inédite encore. J'ai reçu une lettre aujourd'hui dans laquelle il m'annonce l'envoi du manuscrit.

— Alors nous sommes sûrs de notre affaire.

— N'est-ce pas?

— Oh mon Dieu oui!

— Annoncez cette nouvelle à tous les gens du théâtre.

— J'y cours. Cela leur fera le plus grand plaisir.

Qui se serait jamais attendu à une pareille conduite de la part de ce Souplet qui s'était montré si heureux, si satisfait de ma présence à la direction. Oh! les hommes! les hommes! J'en étais là de mes réflexions, lorsque le garçon de bureau entra pour me remettre une liasse de feuilles de papier timbré; la première était ainsi conçue :

« Le vingt-cinq septembre, moi Jean-Denis-Pacôme Roblard, huissier assermenté près les cours et tribunaux de Paris, immatriculé sous le n° 127, à la requête du sieur Annibal-Oscar-Scipion Souplet, auteur dramati-

que, lequel a élu domicile en mon étude: —Attendu qu'il existe une convention sous seing privé par laquelle le sieur Nitouche, directeur du théâtre, s'engage à jouer dans le délai de six mois un vaudeville en trois actes intitulé: *Cadet Roussel aux îles Marquises;*—Attendu que le sieur Prudhomme s'est substitué aux droits et charges de la précédente direction; j'ai assigné ledit sieur Prudhomme à comparaître, vendredi prochain, devant le tribunal de commerce afin de s'entendre condamner, faute d'avoir joué *Cadet Roussel aux îles Marquises* dans les termes et délais stipulés dans la convention intervenue entre les parties, à vingt mille francs de dommages et intérêts. En foi de quoi je lui ai remis copie de ladite assignation, parlant à sa portière ainsi désignée. — *Coût : six francs cinquante centimes.* »

Les autres feuilles contenaient des assignations semblables. Évidemment Souplet s'était mis à la tête d'une conspiration contre moi. Tous les ours que je croyais avoir muselés, du moins pour quelque temps encore, s'apprêtaient à me dévorer. Je me rendis chez mon agréé, qui me promit de faire traîner les choses en longueur, et je me félicitai de ce moment de répit; mais je n'étais pas au bout de mes infortunes directoriales.

CHAPITRE XIII

Un événement terrible. — L'éclipse d'une jeune première. — Le boudoir de ma femme. — Relâche pour cause de répétition générale.— Les clefs sous la porte. — La tante Muller. — Pourquoi mon fils délaissait la photographie.— Un dîner de critiques.— La première à Chaumontel. — Un mort. — Un fiasco littéraire.— Comment je me débarrasse de ma direction.— Mort du marquis de Carabas-Carabas. — Son fils me succède dans la personne de monsieur Souplet. — Un duel. — Le jeune Spiridion Muller. — Je me conduis en père noble de l'ancienne comédie. — L'innocence germanique. — Une jeune première dans ma famille. — L'art d'empêcher un mariage en y consentant. — Fin de mes tribulations dramatiques.

Je traversais la place de la Bourse en revenant de chez l'agréé, lorsque je vis le régisseur qui accourait vers moi d'un air effaré.

— Ah ! vous voilà, monsieur, s'écria-t-il ; j'allais vous chercher ; venez vite au théâtre.

— Que se passe-t-il donc ?

— Un événement terrible. Mademoiselle Rosa Muller...

— Eh bien ?

— Elle devait répéter ce matin ; nous l'attendions depuis

une heure, tout le monde s'impatientait, j'ai envoyé chez elle, on ne l'a pas trouvée.

— Elle était malade?

— Si ce n'était que cela !

— Sortie?

— Ah bien oui !

— Morte, peut-être?

Ce ne fut pas sans une vive appréhension que j'attendis la réponse du régisseur. Je tenais énormément à ma jeune première ; elle était jolie et avait du talent, ce qui n'est pas commun dans ces sortes d'emplois. Sans elle, comment faire marcher le répertoire?

— Morte, non, répondit le régisseur, mais elle n'en vaut guère mieux pour nous; son domestique a dit au garçon de théâtre que madame avait ordonné la veille, en rentrant de la représentation, de faire ses paquets, et qu'elle était partie le matin même.

— Pour où?

— On l'ignore.

— Ne devait-elle pas jouer ce soir?

— Dans trois pièces.

— Comment allons-nous faire?

— C'est précisément ce que j'allais vous demander.

— Allons consulter mon épouse.

Je pris le chemin du logis avec le régisseur, et je fis part à madame Prudhomme de l'événement qui causait ma visite.

— Mademoiselle Rosa Muller est partie, me répondit ma femme, que voulez-vous que j'y fasse, vous n'avez probablement pas la prétention que je la remplace. Arrangez-vous comme vous pourrez, cela ne me regarde point, j'ai bien d'autres affaires en tête. Sansonnet est arrivé hier, il lit ce soir son chef-d'œuvre chez madame de Saint-Florimond ; je dîne chez elle. Demain je vous présenterai à cet homme illustre. D'ici là mademoiselle Muller sera retrouvée, ces dames-là ne restent pas longtemps perdues. En attendant, je vais m'occuper de ma toilette. A propos, vous savez que j'ai décidé que nous donnerions un grand dîner en l'honneur de la nouvelle comédie, et pour présenter Étienne Sansonnet à la critique. Demain, je vous donnerai la liste des invitations.

Et madame Prudhomme passa dans son boudoir, car du jour où je fus agent de change, elle voulut avoir un boudoir.

Le régisseur me jeta un regard d'interrogation.

— Mon cher, lui dis-je, il n'y a pas à hésiter, aux grands maux les grands remèdes : il faut coller une bande sur l'affiche.

— Relâche par indisposition...

— C'est cela même.

— Mauvais moyen.

— Trouvez-en un autre.

— Il vaudrait mieux mettre sur la bande : RELACHE POUR LA RÉPÉTITION GÉNÉRALE DE... Ici le titre de la nouvelle pièce.

— Une répétition deux mois avant la représentation ! vous n'y songez pas.

— Au contraire, c'est la mode maintenant. Cela fait mousser une pièce.

— Je me serais bien contenté du simple relâche par indisposition, mais puisqu'il est hors de mode, faisons relâche pour cause de répétition générale.

La bande fut apposée à la grande satisfaction de ces messieurs et de ces dames, qui profitèrent de l'occasion, toujours ardemment recherchée, de passer la soirée à un autre théâtre en qualité de simples spectateurs.

J'appris le lendemain que l'infâme Souplet s'était montré dans cinq ou six foyers, répandant partout la nouvelle que mes acteurs avaient refusé de jouer parce qu'ils n'étaient pas payés, et que j'allais mettre les clefs sous la porte.

On ne pouvait cependant pas tous les soirs faire relâche pour répétition, c'était là un expédient sur lequel

je ne pouvais pas compter. Le soir même, je me mis en campagne pour retrouver ma fugitive. Sa tante vivait avec elle. Je savais que la dame n'était pas partie. J'espérais obtenir par elle quelques renseignements, et je me rendis au domicile de Rosa Muller, situé rue de Grammont.

Tout en sonnant à la porte, je me disais que madame Muller refuserait peut-être de me recevoir. Heureusement le domestique était absent, ce fut elle qui vint m'ouvrir. Elle ne parut nullement contrariée de ma visite, et me fit entrer avec beaucoup de politesse au salon.

— Chère madame Muller, lui dis-je en m'asseyant à côté d'elle sur le canapé, je ne viens pas ici en directeur courroucé, mais en ami. Vous savez tout l'intérêt que j'ai toujours porté et que je porte encore à votre aimable nièce; pourquoi se montre-t-elle si ingrate à mon égard ?

— Rosa n'est point ingrate, me répondit la tante avec solennité; elle a voulu, au contraire, vous prouver sa reconnaissance.

— En me ruinant; j'aurais mieux aimé son ingratitude.

— Vous devriez mille fois bénir l'heure où Rosa est partie.

— Voyons, chère dame, repris-je, cessons de parler

par énigmes, et dites-moi la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

— Il le faut bien, puisque vous ne comprenez rien.

— Que voulez-vous donc que je comprenne?

— Que votre fils est amoureux de ma nièce.

— Ah bah!

— Amoureux fou, et qu'il la poursuit pour qu'elle consente à l'épouser.

— Diantre!

— Ma nièce est trop fière pour vouloir entrer dans une famille où on lui reprocherait sans cesse son ancien métier de comédienne. Elle a pris le parti de se dérober par la fuite aux obsessions incessantes de monsieur votre fils, elle s'est retirée sur les bords du Rhin chez un pasteur de nos parents. Rosa ne reviendra à Paris que lorsque votre fils sera marié. Voyons, mon cher monsieur Prudhomme, lui en voulez-vous toujours de son départ?

J'étais combattu entre la satisfaction de voir Anatole échapper à une folie, et le chagrin de la perte matérielle que me faisait subir l'absence de ma jeune première; il m'eût été fort pénible de l'avoir pour bru, mais comment la remplacer en qualité de pensionnaire? Mon contentement comme père se trouvait fort diminué par

mon ennui comme directeur. J'en voulais surtout à mon scélérat de fils, qui me jetait brusquement dans un si grand embarras. Depuis quelque temps il ne songeait plus à la photographie, et j'aurais bien dû me douter de quelque chose ; mais, accablé d'affaires, je n'avais pas le loisir de songer à lui.

Je l'ai vu hier, je lui ai lavé la tête, et il s'est montré docile à mes avis. Il m'a juré que jamais plus il n'offrirait sa main à Rosa Muller, puisque cette offre seule la mettait en fuite, et qu'il se consolerait en faisant un petit voyage d'agrément et de photographie. Je l'ai mis en voiture tout de suite, et j'ai fait part à la tante Muller de ce qui s'était passé entre mon fils et moi, l'assurant que désormais sa nièce pouvait revenir sans crainte à Paris remplir ses engagements. En effet, Rosa Muller reparut au bout de vingt-quatre heures. Cette réapparition si prompte me surprit un peu, mais j'étais si content de la retrouver qu'il ne me vint pas à la pensée de faire la moindre observation à cet égard.

Nous nous mîmes avec ardeur aux répétitions de la pièce littéraire d'Étienne Sansonnet. Enfin, le jour de la première représentation approchant, nous donnâmes ce fameux dîner dont ma femme m'avait parlé.

Tous les critiques de Paris, au nombre d'une vingtaine, furent invités. Aucun d'eux ne manqua à l'appel. Je n'en connaissais aucun ni mon épouse non plus ; de sorte qu'il y eut d'abord beaucoup de froideur dans le salon ;

j'attendais avec impatience qu'on vînt annoncer que le dîner était servi. Étienne Sansonnet, assis sur le canapé, disait de temps en temps quelques mots à ma femme; les critiques, réunis en groupe de trois ou quatre, causaient entre eux ; quant à moi, adossé à la cheminée, je regardais la pointe de mes escarpins.

Enfin, les portes de la salle à manger s'ouvrirent, Sansonnet offrit son bras à mon épouse, et nous nous trouvâmes bientôt rangés autour de la table.

Mes vingt convives étaient tous des gens d'esprit, et je m'attendais à assister non pas à une conversation, mais à un feu d'artifice de bons mots et de saillies; ces messieurs causaient beaucoup en effet, mais entre eux et de leurs petites affaires. On buvait et on mangeait avec ardeur, attendu que les vins et les mets étaient excellents, mais la conversation française languissait énormément. Ce festin était vraiment d'une tristesse glaciale. Ma femme, le lendemain, m'en fit connaître la cause.

Il paraît que les maîtres de maison qui, pour une raison ou pour une autre, se trouvent dans la nécessité de recevoir les critiques, ont toujours soin d'inviter un homme de lettres du Midi, lequel anime la situation en se livrant à toutes sortes de paradoxes, de fantaisies, de traits d'esprit. Les méridionaux sont toujours bien approvisionnés en ces sortes d'articles. « Quand vous donnerez à dîner aux critiques, ajouta madame de Saint-Florimond, de qui ma femme tenait ces renseignements,

ne manquez pas de vous munir à l'avance d'un écrivain de Marseille ou de Toulouse; sans lui, sans ce boute-feu, vous aurez un accès du plus affreux spleen en sortant de table. »

Je me promis bien dès lors de suivre ce conseil.

Le dîner terminé, nous passâmes dans le salon pour prendre le café. Les groupes d'avant le dîner se reformèrent. En allant de l'un à l'autre, ainsi que doit faire un maître de maison désireux de savoir si ses convives ont tout ce qu'ils peuvent désirer, je saisissais au vol des lambeaux de conversation.

— Le dîner était assez bon.

— Comme tous les Chevets à dix francs; c'est toujours la même édition.

— Je déteste ces dîners à la mécanique; c'est de la cuisine stéréotypée.

— Le madère était faible.

— Je suis assez satisfait du champagne.

— Seulement, on ne l'a fait circuler ni assez tôt, ni assez tard.

— Le bourgeois a une bonne balle!

— Et la bourgeoise donc?

— Fume-t-on ici?

— Non.

— Alors je m'esbigne... Qui est-ce qui vient voir la première représentation du drame à Chaumontel?

— Moi.

— Et moi aussi.

— Je me la casse à l'anglaise, autrement dit sans saluer le bourgeois et la bourgeoise, c'est le grand chic.

— Si nous partions tous ainsi les uns après les autres, ça pourrait l'effrayer, ce brave homme; je m'en vais employer le truc ordinaire.

A peine avais-je fait quelques pas d'un autre côté, que je vis s'avancer un jeune critique blond de cheveux, qui me dit en me saluant profondément :

— Désolé de quitter, monsieur, votre charmante soirée, mais le métier avant tout; nous autres critiques, nous ne quittons jamais le collier de misère. On donne ce soir la première représentation du grand drame de Chaumontel; impossible d'éviter la corvée. Veuillez, je vous prie, présenter mes respects à madame votre épouse.

Tous les critiques, les uns à la file des autres, vinrent s'excuser d'être obligés de partir pour voir le drame de Chaumontel. Au bout d'un quart d'heure, je me trouvai seul entre ma femme et Étienne Sansonnet.

C'est ainsi qu'eut lieu la grande présentation de cet

homme littéraire et de sa pièce à la critique parisienne.

Pour achever la soirée, nous avons été obligés de faire un *mort*.

C'est huit jours après la réunion dont je viens de rendre compte qu'a eu lieu la première représentation de la comédie littéraire de Sansonnet.

Je le dis à la honte du public de notre époque, c'est à peine si deux ou trois personnes ont goûté la délicatesse de l'idée, la finesse des broderies, toutes les arabesques de sentiment semées sur ce tissu de soie et d'or; la majorité n'y a rien compris, la critique elle-même est restée indifférente, pour ne pas dire hostile.

Ce nouveau *fiasco* me met dans une position assez désagréable.

Directeur depuis six mois, je suis déjà en déficit de plus de cinquante mille francs, ce qui me présage une perte de cent mille francs à la fin de l'année.

Mon privilége est pour cinq années, j'ai plus que le temps nécessaire pour me ruiner.

Décidément, le métier de directeur ne vaut guère mieux que celui d'agent de change. Tout est pour lui matière à bile. Quand on pense que j'en suis venu à des accès de colère terribles lorsque je vois, le matin, le soleil se lever dans un ciel exempt de nuages!

Il faut que je me débarrasse d'un privilége qui abrége

positivement ma vie; mais madame Prudhomme sera-t-elle de mon avis? C'est ce dont je compte bien avoir le cœur net aujourd'hui même.

Je n'ai pas trouvé madame Prudhomme aussi hostile au projet d'abandonner la direction qu'on aurait pu le croire. Depuis la chute de la comédie littéraire d'Étienne Sansonnet, elle est brouillée avec madame de Saint-Florimond, qui attribue cette chute aux acteurs ridicules que j'ai donnés au poëte et à la mesquinerie avec laquelle j'ai monté son œuvre magistrale; aussi mon épouse m'a-t-elle avoué qu'elle avait perdu bien des illusions, et que si la chose était à refaire, elle ne me conseillerait pas de me mettre à la tête d'un théâtre.

Il ne m'en fallait pas davantage pour me décider à la retraite, mais qui pourra me trouver un successeur présentant toutes les conditions nécessaires? J'avais fait une école, et pensant qu'elle n'était pas trop cher payée au prix de cinquante mille francs, j'étais parfaitement décidé à sacrifier cette somme. Heureusement, je n'en eus pas besoin.

Le marquis de Carabas-Carabas venait de mourir, laissant à son fils une fortune immense. Le jeune vicomte, épris des charmes d'une actrice attachée à un petit théâtre du boulevard, et voulant la produire sur une scène plus digne de son talent, jugea que le moyen le plus sûr et le plus commode, au lieu de solliciter les autres directeurs, était de se faire directeur lui-même; il me fit faire

des propositions par un auteur dramatique qui devait lui servir de prête-nom et de factotum dans cette affaire. L'auteur dramatique en question n'était autre que Souplet lui-même. Je lus aisément dans son cœur qu'il brûlait d'envie de devenir directeur de théâtre, et je ne craignis pas de lui tenir la dragée un peu haute ; le jeune Carabas-Carabas n'était guère moins empressé que lui de produire sa demoiselle ; le traité, rédigé par moi, fut signé, et je pus quitter la direction sans y laisser de mes plumes. Tous les gens qui sont se trouvés dans la même position que moi n'en peuvent dire autant.

Jamais le soleil ne me parut plus beau que le jour où je présentai à mon tour Souplet comme mon successeur officiel. Cette formalité remplie, je me sentis plus léger lorsque je franchis la porte du théâtre pour n'y plus rentrer ; malheureusement, je n'en étais pas aussi complétement quitte avec lui que je l'espérais.

Mon fils Anatole était depuis quelque temps de retour de son voyage, je le croyais complétement guéri de son amour pour Rosa Muller, lorsqu'un matin madame Prudhomme accourut dans mon cabinet, tout effarée.

— Pendant que vous êtes là bien tranquille à lire vos journaux, s'écria-t-elle avec sa pétulance accoutumée, savez-vous ce qui se passe ?

— Que se passe-t-il donc, bobonne ?

— Tenez, votre sang-froid me fait mal ; tant de tranquillité en présence d'un tel danger !

— Mais quel danger?

— Anatole va se battre.

— Se battre! mais avec qui?

— Avec le frère de votre charmante ingénue, de mademoiselle Muller.

— Mais ce n'est pas possible! Qui vous a dit cela?

— Ma femme de chambre, qui a tout entendu. Deux messieurs se sont présentés ce matin chez Anatole; Catherine, en voyant leur air grave et compassé, s'est doutée de quelque chose, et, poussée par une curiosité bien naturelle, l'oreille collée contre la porte, elle a entendu la conversation qui s'est engagée entre Anatole et les deux visiteurs. Après avoir annoncé qu'ils venaient de la part de monsieur Spiridion Muller, frère de mademoiselle Rosa Muller, il a été question d'heure, de rendez-vous, de choix des armes, de pistolet, d'épée. Elle a même cru entendre que le rendez-vous était fixé pour demain matin sept heures, au bois de Vincennes.

— Diable! il n'y a pas un moment à perdre. Où est Anatole?

— Il est sorti un instant après les deux témoins, et depuis il n'est pas rentré.

— Qu'on lui dise que je l'attends dès qu'il paraîtra.

Je me mis à mon bureau, et j'écrivis la lettre suivante :

« Monsieur Joseph Prudhomme prie monsieur Spiridion Muller de lui faire l'honneur de passer immédiatement chez lui. Il y va de son bonheur et de celui de sa sœur. »

— Que voulez-vous donc faire? me demanda madame Prudhomme, qui, pendant que j'écrivais ces lignes, les lisait par-dessus mon épaule.

—Faites porter ce billet, et ne craignez rien, je réponds de tout.

— Vous sauverez notre fils?

— Je le jure!

Resté seul, je me mis à méditer mon plan de campagne. Sa réussite dépendait du caractère de Spiridion Muller. Je l'attendais avec une vive impatience. Au bout de vingt minutes à peine, il arriva. Cet empressement me parut de bon augure.

Spiridion Muller pouvait être âgé d'une trentaine d'années environ; il avait les cheveux blonds, l'œil bleu, et l'air candide d'un Allemand. Je le toisai tout de suite.

— Monsieur, lui dis-je en lui offrant un siége, vous excuserez un vieillard de n'être pas venu vous trouver lui-même; j'aurais dû le faire sans doute...

— Je vous devais cette marque de déférence, fit Spiridion en m'interrompant; me permettrez-vous main-

tenant de vous demander ce que signifie votre billet?

— Monsieur Spiridion Muller, vous allez vous battre avec mon fils.

— Monsieur, qui a pu vous dire...

— N'essayez pas de le nier, je sais la vérité, monsieur Spiridion Muller, et je ne vous demande qu'une chose, c'est de répondre avec franchise à la question que je vais vous adresser.

— Je vous le promets.

— Quelle est la cause de ce duel?

— Votre fils fait depuis six mois la cour à ma sœur. Il lui a promis de l'épouser.

— Et il refuse de tenir sa promesse?

— Après l'avoir compromise aux yeux du monde en restant à Paris lorsque sa famille le croyait en voyage, en vivant sous un déguisement qui lui permettait de la voir tous les jours.

— Vous dites qu'il n'a point fait de voyage?

— Non, monsieur. Prévenu par ma tante de ce qui se passait, je suis accouru pour sommer votre fils de tenir sa parole.

— Et sur quelle cause s'est-il appuyé pour refuser?

— Sur la crainte de faire de la peine à sa famille, et surtout à son père.

En ce moment mon fils entra. En voyant Spiridion, il s'arrêta comme cloué par l'étonnement.

— Anatole, lui dis-je en m'avançant de son côté, je vous présente monsieur Spiridion Muller dont vous avez promis d'épouser la sœur. C'est donc la crainte de me déplaire qui vous empêche de remplir vos engagements?

— En effet, mon père, j'ai cru comprendre que...

— Vous m'avez mal jugé, mon fils, en me prêtant ces indignes préjugés du vulgaire contre les artistes. Je pense qu'une comédienne de talent ne pourrait qu'honorer ma famille en y entrant. Quant à vous, Anatole, vous avez pris des engagements auxquels un homme d'honneur ne doit jamais manquer. Vous épouserez donc mademoiselle Rosa Muller, si monsieur Spiridion Muller, son frère, y consent. Monsieur Spiridion Muller, voulez-vous accorder la main de mademoiselle Rosa Muller, votre sœur, à mon fils monsieur Anatole ici présent?

Pour toute réponse, Spiridion Muller, les yeux baignés de larmes, voulut se précipiter à mes genoux.

— Tant de noblesse, murmura-t-il d'une voix entrecoupée ; quoi ! vous consentiriez...

— Oui, monsieur, et je ne fais que mon devoir ; vous avez mon consentement, mais à une condition.

Spiridion et Anatole attendirent.

— Mademoiselle Muller est engagée pour trois ans en-

core, elle ne peut rompre cet engagement qu'en payant un dédit considérable. Ce n'est pas la somme qui me retient, et je suis prêt à la donner ; mais un scrupule m'arrête. Ni mon fils ni moi n'avons le droit de couper les ailes au génie d'une artiste qui nous le reprocherait peut-être un jour. Qu'elle achève ses trois ans d'engagement, et ce délai passé, le mariage sera célébré, je vous en donne ma parole. En attendant, mon fils, embrassez votre frère, et allez annoncer à votre future la visite que je compte lui faire prochainement.

A peine les deux jeunes gens venaient-ils de partir que madame Prudhomme accourut furieuse.

— Est-ce bien vrai ce que vient de me dire Anatole ?

— Quoi donc?

— Que vous consentiez à ce sot mariage ?

— Oui, dans trois ans. Nous avons, comme vous voyez, du temps devant nous. L'essentiel était d'empêcher ce duel. Ce Spiridion prenait l'affaire au sérieux, et les choses auraient pu beaucoup plus mal tourner. Heureusement qu'il y a toujours de la ressource avec les Allemands. Bénissons la Providence qui nous délivre de cette dernière tracasserie dramatique, et allons dîner.

CHAPITRE XIV

Le *Progressif*. — Le conseil de surveillance. — Ce qu'il faut pour être journaliste. — Douze mille francs d'appointements. — L'assemblée générale. — La politique et l'administration. — L'opposition. — Pas d'opinions. — A bas les drapeaux. — Tout pour le dividende. — Mon installation comme directeur. — Un banquet à la rédaction. — Mes rédacteurs. — Premières visites. — La politique, la philosophie, la diplomatie, le fait-Paris. — Une augmentation sur toute la ligne. — Faute d'illuminer. — Les infortunes d'un libre penseur. — L'impôt sur les chiens. — Une heureuse témérité. — Les jeudis de madame Prudhomme. — Le port après l'orage. — Une belle position. — Mon dernier souhait. — *Post-scriptum*.

Du temps que j'étais agent de change, j'avais reçu en payement d'un de mes clients un assez grand nombre d'actions du journal *le Progressif*.

Ces actions donnant des dividendes fort recommandables, je les ai gardées, et dans la dernière assemblée des actionnaires, on m'a nommé membre du conseil de surveillance.

C'est dans huit jours que doit avoir lieu, dans les salons du restaurateur Lemardelay, la grande réunion annuelle pour entendre le rapport de la gérance et statuer sur divers objets.

On n'est pas content du directeur actuel et on voudrait le changer ; mais par qui le remplacer ? C'est là une question fort délicate que nous agitions l'autre jour entre plusieurs gros actionnaires.

La position est bonne, douze mille francs par an, une grande influence à exercer, une foule de petits agréments ; les concurrents sont donc nombreux.

Il nous faudrait un bon administrateur et un homme politique, mais qui cependant ne fût pas trop politique. Nous cherchions sur qui pourrait tomber le choix du conseil de surveillance, lorsqu'un des interlocuteurs me fit brusquement cette ouverture :

— Pourquoi ne vous présenteriez-vous pas ?

— Moi ! y songez-vous, je n'ai jamais été journaliste.

— Qu'est-ce que ça fait ?

— Comment ! qu'est-ce que ça fait

— Il faut un apprentissage pour être menuisier, avocat, serrurier, notaire, maçon, médecin ; mais dans le journalisme, cela n'est nullement nécessaire ; se fait journaliste qui veut. Vous me direz peut-être que vous êtes un peu rouillé sur le style, et que vous ne vous sentez pas capable d'écrire un article ; un autre l'écrira pour vous, vos rédacteurs ne seront-ils pas là ? D'ailleurs vous avez toujours su administrer vos affaires et vous vous êtes tiré dernièrement d'une affaire où plus d'un

renard aurait laissé de son poil; ainsi vous êtes l'homme qu'il nous faut. Vous autres, qu'en pensez-vous?

Tous répondirent que c'était une excellente idée et que j'étais justement l'individu le plus à portée d'être mis en ce moment à la tête de la direction du *Progressif*.

— Eh bien, acceptez-vous? faut-il que nous parlions dès demain à nos amis et que nous lancions votre candidature?

— Un moment, mon cher, il est bon que je réfléchisse à l'honorable proposition que vous voulez bien me faire; ensuite, je ne puis terminer avant d'avoir consulté ma femme.

— C'est trop juste. Quand voulez-vous donner une réponse définitive?

— Après-demain.

— A après-demain donc.

Je fis part à ma femme de l'ouverture qui venait de m'être faite.

— Il n'y a pas de fonds à mettre? demanda madame Prudhomme.

— Au contraire, il y a douze mille francs d'appointements à toucher.

— Rien à craindre?

— Tu connais ma prudence.

— Acceptez alors, je n'y vois pas d'inconvénient ; au contraire, nous pourrons donner des loges à nos amis et trouver une occupation à Anatole, dont l'oisiveté me tourmente. Nous lui ferons faire des feuilletons.

— Ma foi, c'est une idée ! Je vais donc écrire à l'ami Laverbochère que décidément j'accepte la candidature.

Laverbochère est le nom du fort actionnaire qui m'a fait les propositions que je viens de raconter au commencement de ce chapitre.

L'assemblée générale, annoncée un mois à l'avance, a eu lieu ce soir. Commencée à neuf heures, elle n'était point encore terminée à minuit. J'étais parti au moment du vote. En rentrant chez moi, je retrouvai ma femme qui m'attendait avec une impatience bien naturelle.

— Eh bien, me demanda-t-elle, vous êtes nommé ?

— Pas encore, répondis-je ; on vote en ce moment.

— Comment ! à minuit tout n'est pas terminé ?

— La séance a été orageuse, bobonne, extrêmement orageuse. L'opposition s'est défendue avec un acharnement sans pareil. Elle voulait mettre à la tête du journal un homme politique, un individu dont le nom serait un drapeau, selon l'expression de l'honorable citoyen Mar-

tin, le chef de nos adversaires. Un homme politique ! juge un peu en quelles mains seraient tombées les affaires des actionnaires ! il fallait s'attendre à la suppression complète de toute espèce de dividende. C'est ce que Laverbochère a parfaitement fait sentir à l'assemblée.

« Messieurs, s'est-il écrié, je demande pourquoi on vient ici nous parler politique ? Un journal avant tout est une entreprise commerciale, comme une distillerie de trois-six, une raffinerie de sucre de betterave, une fabrique de noir animal. On la fait prospérer par les mêmes moyens : économie, régularité, bonté des produits. Si sous ce point de vue-là, et j'incline à le croire, comme beaucoup de gens, le journal a semblé décroître, tâchons de le replacer à son ancien niveau. J'ai remarqué, pour ma part, que la bonne de la maison, autrefois passionnée pour nos romans-feuilletons, ne les lit plus aujourd'hui. Cela prouve que la marchandise que nous livrons laisse quelque chose à désirer sous le rapport de la qualité ; tâchons donc d'avoir des romans plus corsés. Si l'abonné n'est pas content de recevoir quatre ou cinq volumes de prime, donnez-lui-en un de plus, et même deux s'il le faut ; voilà toute l'affaire.

» Nous n'avons nul besoin d'un drapeau, mais d'un négociant.

» J'ai entendu dire tout à l'heure, a poursuivi Laverbochère en désignant le côté gauche : « Quel est ce Prud-

homme qu'on veut placer à la tête du journal ? d'où vient-il ? d'où sort-il ? Est-ce un homme politique ? quelle est son opinion ? »

» Non, messieurs, monsieur Prudhomme n'est pas un homme politique, et voilà pourquoi nous le choisissons.

» Vous me demandez quelles sont ses opinions, eh bien, il n'en a pas, il n'en a jamais eu, il n'en aura jamais, et c'est, selon nous, son grand mérite.

» Les opinions font commettre aux hommes les plus grands excès ; sans les opinions, le monde serait trop heureux ; ce sont elles qui viennent tout troubler ; sous ce point de vue, monsieur Prudhomme nous offre donc les plus sérieuses garanties. De plus, il est riche, marié, père de famille, il a pour gendre le célèbre Coussinet, ce grand industriel dont tout le monde parle ; c'est le directeur qu'il nous faut. Nommons Prudhomme ! nommons Prudhomme ! »

Laverbochère a terminé son allocution au bruit des applaudissements.

Un membre de l'opposition, croyant m'embarrasser, a sollicité du président la permission d'adresser quelques questions au candidat.

Cette permission lui ayant été accordée, l'orateur m'a adressé à brûle-pourpoint les questions suivantes :

— Que pensez-vous du libre échange ?

Du droit au travail ?

De la question des nationalités ?

De la désarmotisation ?

De la caméralisation ?

Du droit du seigneur ?

Des jésuites ?

Je me suis levé et j'ai dit à l'assemblée :

— Messieurs, je ne crois pas devoir répondre à ces questions, qui n'ont aucune espèce de rapport avec les intérêts que nous avons à débattre ; mais puisque mes adversaires veulent à tout prix provoquer une profession de foi de ma part, qu'ils sachent bien que je suis partisan d'un progrès réglé, d'une liberté sage et honnête, en un mot que je partage plus que jamais les idées de l'immortel Royer-Collard, et que je suis centre gauche comme toute la France.

Mon adversaire a voulu répliquer, mais les cris : Aux voix ! aux voix ! ont couvert son discours. C'est à ce moment que j'ai pris mon chapeau, ne voulant pas attendre le résultat d'un scrutin que je connaissais d'avance.

En effet, le lendemain j'appris que j'avais été nommé directeur du *Progressif,* à l'unanimité moins quelques voix, et je me rendis au bureau du journal où m'attendait la rédaction pour m'être présentée par le gérant.

Mes rédacteurs sont une quinzaine environ, hommes

mûrs pour la plupart; quelques-uns même vénérables par leurs cheveux blancs. Pour faire connaissance avec ses rédacteurs, il est d'usage que le directeur leur donne un dîner chez Véry, Véfour, ou les Frères Provençaux. C'est la caisse du journal qui paye.

Le banquet traditionnel a eu lieu hier. J'ai voulu faire les choses grandement, et j'ai commandé à vingt francs par tête. Mon fils assistait à la fête.

Le repas s'est fort bien passé. Je me méfiais de la gaieté et de l'entrain des hommes de lettres depuis le fameux dîner d'Étienne Sansonnet; mais je vois qu'ils sont fort amusants quand ils veulent; le tout, à ce qu'il paraît, est de savoir les prendre.

Le rédacteur chargé de la partie des affaires étrangères m'a adressé une allocution; le rédacteur de la partie politique m'a porté un toast, et le rédacteur de la partie philosophique a improvisé des couplets en mon honneur.

J'ai profité du moment d'attendrissement général qui accompagne ordinairement le dessert, pour présenter mon fils à ses nouveaux confrères, en les priant de m'aider à le lancer dans la carrière du journalisme.

— A-t-il déjà écrit? me demanda le rédacteur de la partie dramatique.

— Jamais.

— Tant mieux, mille fois tant mieux, ce sera une âme

vierge et qui prendra plus facilement toutes les bonnes impressions. — Qu'a-t-il donc fait jusqu'à ce jour ?

— De la photographie.

— Il est artiste ! qu'on lui confie donc le Salon, qu'il soit notre critique d'art.

— C'est cela, s'écrièrent-ils tous à la fois; buvons à la santé de notre nouveau confrère!

Anatole et moi nous leur fîmes raison ; on prit ensuite le café, on fuma, on fit des calembours jusqu'à minuit, et on se sépara. Je rentrai chez moi, trouvant mes rédacteurs charmants, et enchanté de ma soirée.

Le lendemain, j'étais dans ma chambre en train de m'habiller, lorsque mon domesque vint m'annoncer que monsieur Joseph Radiguet faisait demander si je pouvais le recevoir.

— Le rédacteur de la partie diplomatique du *Progressif,* m'écriai-je ; un homme qui m'a adressé hier une si flatteuse allocution, je le crois parbleu bien que je consens à le recevoir ! Il vient sans doute m'annoncer quelque nouvelle importante.

Je me hâtai d'endosser mon habit noir et de passer dans mon cabinet.

— Mille pardons de vous déranger, me dit monsieur Joseph Radiguet en me saluant; ce n'est peut-être pas

l'heure convenable pour vous entretenir, mais je puis repasser.

— Restez, restez, lui dis-je ; si vous avez à m'entretenir, moi j'ai parfaitement le temps de vous écouter. Parlez, de quoi s'agit-il ?

— Votre bonté m'encourage, et, s'il faut vous le dire, j'ai toujours fait des vœux pour votre candidature. Je me suis dit : Voilà un homme qui sera le père de ses rédacteurs. Aussi viens-je m'adresser à vous comme à un père.

Ce début me parut un peu solennel.

— Il est bon, reprit Radiguet, que vous le sachiez, mon cher monsieur Prudhomme, il y a dix ans que je travaille au *Progressif*. J'y fais une besogne difficile, astreignante, ingrate, qui demande une foule de connaissances des plus variées : géographie, politique, économie politique, ethnologie, philosophie, statistique, car les affaires étrangères touchent à tout.

— C'est juste.

— Et cela pour cinq cents francs par mois ; vous conviendrez, mon cher directeur, que ce n'est point là ce qu'on peut appeler un traitement ; c'est tout au plus un salaire suffisant à peine à payer le blanchissage des cravates blanches que je suis obligé de mettre toutes les fois que je vais causer avec un ambassadeur.

Dernièrement encore, j'ai été obligé d'acheter pour cinq cents francs de livres de stratégie, afin de me mettre en état de suivre les opérations des armées belligérantes et d'en rendre compte à nos lecteurs. Le siége de Sébastopol m'a ruiné, et je viens solliciter de votre justice et de votre bienveillance une indemnité de campagne d'abord, et une augmentation de solde; je demande à être porté à huit cents par mois.

Je ne savais pas trop que répondre à cette demande faite ainsi à brûle-pourpoint, lorsque heureusement Jean entra :

— Monsieur Martinot voudrait voir monsieur.

Martinot est mon rédacteur politique.

— Je vous laisse avec Martinot, fit Radiguet en se levant; je confie mes intérêts à votre loyauté, le caissier me transmettra votre réponse.

Il prit ma main, et partit après l'avoir serrée d'un air de componction. Martinot prit aussitôt la place de Radiguet.

— Mon cher directeur, je n'irai pas par quatre chemins, ma visite a un but intéressé. Je viens vous demander une augmentation d'appointements. Autrefois le journalisme menait à tout; aujourd'hui, c'est un cul-de-sac, une impasse; il fallait passer par le premier-Paris pour arriver à la fortune et aux honneurs. Quand on était usé, on prenait ses invalides dans une bonne siné-

cure. Ces beaux temps sont passés. Il faut maintenant faire de l'art pour l'art, du journalisme pour le journalisme; nous devons songer nous-mêmes à nous assurer une retraite pour nos vieux jours. Il ne faut plus compter que sur nos économies; or, comment en faire avec des appointements aussi mesquins que ceux dont nous jouissons. Convenez, cependant, que jamais notre profession n'a été plus difficile, plus laborieuse; il faut vraiment mettre son esprit à la torture pour trouver un sujet d'article; et pour l'écrire, que de soins, que de précautions n'est-on pas obligé de prendre! et tout cela pour cinq cents francs par mois! Au prix où sont les loyers, le pain et la viande, il n'y a pas seulement de quoi vivre comme un premier clerc de notaire. Cependant le journal donne de gros dividendes à ses actionnaires, les abonnés augmentent tous les jours, nos appointements seuls restent stationnaires. Demandez au premier venu où gît la prospérité du journal, il vous répondra : Dans le premier-Paris de Martinot. Je ne crois donc pas être trop exigeant en demandant pour le premier-Paris une légère augmentation de cinq cents francs. Qu'en pensez-vous ?

Jean vint heureusement me tirer d'embarras une seconde fois, en annonçant monsieur Godichard, mon rédacteur pour la partie philosophique.

Martinot se retira, « persuadé, me dit-il, que j'avais trop d'intelligence et de cœur pour ne pas prendre sa demande en considération. »

En voyant Godichard, je me dis qu'il devait venir me voir dans le même but que ses deux autres confrères ; en effet, je ne me trompais pas.

Godichard me demanda un supplément d'allocation, appuyé sur les considérations suivantes, qu'il développa avec une grande vivacité de paroles et de pantomime. Godichard était Gascon.

— La partie philosophique, s'écria-t-il, est en ce moment la plus difficile et la plus délicate d'un journal. Plus la philosophie est attaquée, reniée, plus nous devons la soutenir. Pour ma part, je ne m'y épargne point, c'est une justice que tout le monde me rend, et qui est la plus douce récompense de ma polémique ; je brave hardiment la rage du parti clérical, devant lequel tout le monde tremble aujourd'hui ; oui, monsieur, trembler, c'est le mot.

J'ai tout sacrifié à la philosophie. Savez-vous ce qui m'est arrivé l'autre jour? J'allais me marier avec une fille riche de mon pays, lorsque j'ai reçu la lettre suivante :

« Mon cher fils,

» Ton mariage est rompu.

» Cabassol, en revenant dimanche de sa campagne, a rencontré le curé sur la route, qui lui a demandé si le projet d'alliance entre nos deux familles était vrai.

» — Sans doute, a repondu Cabassol.

» — Comment, vous allez mettre votre fille dans une famille d'impies ! Regardez seulement si Godichard père a illuminé pour l'immaculée Conception ! Quant à Godichard fils, a ajouté le curé, c'est un libre penseur, je ne vous dis que ça.

» Le lendemain, Cabassol est venu me trouver.

» — Mon cher ami, m'a-t-il dit, je garde ma fille ; tu ne m'avais pas dit que ton fils était un libre penseur.

» Virginie Cabassol épouse dans un mois le fils du second marguillier de la Dorade. C'est le curé qui a fait ce mariage. Tu peux te pourvoir ailleurs.

» Ton père pour la vie.

» AMBROISE GODICHARD. »

Oui ! je suis un libre penseur, reprit Godichard en froissant la lettre qu'il avait tirée de sa poche pour m'en faire la lecture ; je prendrai pour femme et pour compagne la philosophie, et je compte sur vous, mon cher directeur, pour la doter un peu plus convenablement qu'elle ne l'a été jusqu'ici. Cinq cents francs par mois! est-ce une compensation suffisante de mes sacrifices ? Supprimez de votre journal ma polémique brûlante contre le parti clérical, que restera-t-il ? des phrases, rien que des phrases. C'est à moi que vous devez votre succès, vous

me porterez à mille francs, si vous tenez, comme je n'en doute pas, à éviter le reproche d'ingratitude.

A en croire chacun des rédacteurs du *Progressif* en particulier, c'est à lui seul qu'il fallait attribuer la prospérité de cette feuille. Le rédacteur des faits-Paris, qui vint ainsi que tous ses confrères réclamer sa petite augmentation, ne mit pas d'autre argument en avant.

— Si je portais, me dit-il, mes ciseaux à un autre journal, le *Progressif* perdrait aussitôt dix mille abonnés pour le moins.

Comme je n'ai jamais pris aucune résolution importante dans ma vie sans avoir consulté mon épouse, je tins conseil avec elle au sujet de cette augmentation.

— Au fait, me dit-elle, ces gens-là ont raison. Tout a augmenté horriblement à Paris depuis quelque temps.

— C'est juste.

— Partout on a augmenté le salaire des employés, pourquoi n'augmenterait-on pas également celui des rédacteurs.

— En effet.

— D'ailleurs, cette augmentation ne sort pas de votre poche.

— C'est ce que je me disais.

— C'est la caisse du journal qui payera.

— Parbleu!

— Les rédacteurs seront plus dévoués à l'entreprise.

— Ils travailleront avec plus d'ardeur.

— Vous ferez donc acte de bonne administration, il me semble, en consentant à l'augmentation demandée.

— Accordé.

En vertu de mes pleins pouvoirs, j'ai donc augmenté d'un tiers les appointements de mes rédacteurs. A cette occasion ils m'ont rendu mon dîner chez Véfour. L'enthousiasme des journalistes m'a rappelé celui des comédiens; puisse-t-il être de meilleur aloi!

Je ne dois pas oublier de dire que j'ai fait allouer un modique traitement de trois cents francs par mois à Anatole, comme rédacteur chargé de tout ce qui se rattache à la partie photographique du journal.

En vérité, Laverbochère avait raison : rien de plus simple, de plus facile, que le métier de journaliste, il me semble que je l'ai fait toute ma vie.

Je lis chaque jour tous les articles, afin que le rédacteur du premier-Paris ne me brouille pas avec le gouvernement;

Le rédacteur des nouvelles étrangères, avec les puissances;

Le rédacteur philosophique, avec le pape;

Le rédacteur de la bourse, avec les capitalistes;

Le rédacteur littéraire, avec les auteurs et les éditeurs;

Et le rédacteur dramatique avec les directeurs de théâtre et avec les acteurs:

Car un journal doit être bien avec tout le monde.

Quand l'occasion s'en présente pourtant, je ne crains pas de dire la vérité au pouvoir. Ainsi, dernièrement, je me suis séparé ouvertement du gouvernement dans la question vitale de l'impôt des chiens.

Le conseil de surveillance m'a blâmé de cette témérité; mais j'ai eu la consolation de voir que le public approuvait ma courageuse conduite.

Madame Prudhomme se montre fort satisfaite de sa position.

Elle a une excellente loge à toutes les premières représentations, et on la courtise pour avoir des places.

Pour moi, depuis la mort de Talma et de Potier, je n'éprouve plus aucun plaisir à aller au théâtre, si ce n'est quelquefois à l'Odéon, le dimanche, quand on joue *Abufar*.

Ma femme lit tous les romans que l'on présente au journal, et elle trouve cette occupation plus amusante que la lecture des pièces. C'est elle qui décide en dernier ressort de l'admission ou du refus de ces sortes d'ouvrages.

Elle a pris un jour de la semaine pour recevoir. Son *jeudi* est suivi assidûment par tous les gens de lettres de Paris. Nos rédacteurs se garderaient bien d'en manquer un seul. Elle trône au milieu de cette foule de gens d'esprit comme une reine véritable. Elle organise des loteries de dessins et d'autographes; elle protége des barytons français et des pianistes suédois. Tous les jours, elle me fait demander aux divers théâtres une douzaine de loges, qu'elle distribue à ses amis et connaissances.

Anatole, de son côté, en fait une terrible consommation, et madame Coussinet, ma fille, en envoie chercher souvent pour distribuer aux bailleurs de fonds de son mari.

Absorbé par les soins de la direction politique, je laisse à ma femme le soin de régler comme elle l'entend les rapports du journal avec la littérature.

Arrivé à la fin de ma carrière,

Entouré de gens d'esprit,

Exerçant un patronage qui s'étend sur une foule de choses et d'individus,

Considéré partout comme un homme important,

Recherché,

Courtisé,

Fêté,

Pouvant rendre service à tout le monde,

N'ayant en somme rien à faire,

Jouissant de douze mille francs d'appointements,

Je crois pouvoir dire que j'ai enfin trouvé le port, après tant d'orages. Je bénis chaque jour la Providence, et je déclare que, pour un bon bourgeois sans ambition et désireux de finir doucement sa carrière, il n'y a pas aujourd'hui de position plus douce, plus enviable, que celle de gérant de journal.

Je finis en la souhaitant à tous mes amis.

POST-SCRIPTUM

Je viens de relire ces mémoires, pris et repris bien des fois, et que j'ai terminés pour essayer de charmer mes ennuis, car je m'ennuie énormément dans cette triste maison de campagne où je suis retiré depuis un an.

J'étais l'homme le plus heureux de la terre, la chance a tourné brusquement.

Mon fils, que je croyais guéri de sa folle passion, a épousé Rosa Muller, et il donne avec elle des représentations en province.

Ma fille, qui croyait avoir fait merveilles en épousant monsieur Coussinet, a été obligée pour vivre de se faire sous-maîtresse de pension.

Coussinet est à Bruxelles, et le pire, c'est qu'ayant eu la faiblesse de répondre pour lui, je me suis ruiné. Il me reste à peine mille écus de rente.

J'aurais pu vivre encore honorablement à Paris avec ma place de gérant; mais, quand je n'ai plus eu de fortune, on m'a enlevé ma gérance.

C'est Laverbochère qui m'a remplacé.

Pas un seul des rédacteurs n'est venu me faire une

simple visite d'adieu, le moindre compliment de condoléance.

Madame Prudhomme se désole depuis le matin jusqu'au soir.

Tous mes vieux amis sont morts ; je reste seul, hélas ! avec mes souvenirs et mes regrets.

Je prie les gens qui verront ces mémoires de les lire avec indulgence. Leur seul mérite est de refléter assez exactement l'existence du bourgeois de ce siècle, des idées, des sentiments, des événements au milieu desquels il a passé. J'espère que ce livre répondra à bien des calomnies qui ont été répandues sur mon compte et me fera connaître sous mon véritable jour.

O mes contemporains, vous n'avez eu jusqu'ici que la caricature de monsieur Prudhomme, j'ai voulu vous donner moi-même son portrait !

FIN.

TABLE

CHAPITRE PREMIER.

La survivance de mon père. — Un placet à Louis XVIII. — Je deviens centre gauche. — Mon attitude devant la révolution de juillet. — Mort de la première madame Prudhomme. — Un héritage. — Je me retire à Fontainebleau. — Scapin et Jocrisse. — La garde-robe d'un ancien sociétaire du Théâtre-Français. — Faure et Brunet. — Les naïfs. — Dumersan. — Le costume de monsieur Chauffard. — Brunet-cheval. — Dix-sept ans de poudrette. — Brunet et Perlet. — Tiercelin. — Brunet-bouteille. — Désaugiers. — Les *inquiets*. — Le prototype de l'inquiet. — Moëssard. — Une brouille à mort. — La prudence d'un régisseur. — Harel. — Allez vous promener! — L'obéissance passive en matière de discipline dramatique. 1

CHAPITRE II.

Camille, ou le Souterrain. — L'idole de Lorient. — Madame Bardais. — La petite Bardais. — L'emploi des Betzy. — Potier. — La partie de dominos au café des Variétés. — La première représentation de *la Cabane de Montaynor*. — Débuts de Madame Allan-Dorval. — *L'Incendiaire, les Deux Forçats, le Banc de sable.* — Ketty Bell et Adèle. — Madame Dorval à l'âge de sept ans. — Les confessions de madame Dorval. — L'art de placer cent mille francs et de ne pas s'en faire trois mille francs de rente. — Mort de madame Dorval. — Merle. — *Les Ermites*. — Monsieur de Jouy. — *Le Bourgmestre de Saardam, le Ci-devant Jeune Homme*, etc., etc. — Le feuilleton de la *Quotidienne*. — Le dernier des hommes aimables. — Légitimiste quand même. — Une messe de famille. — Les couverts en gage. 14

CHAPITRE III.

Le tourtereau et la tourterelle. — Le beau ciel de l'Ausonie. — Avignon. — La maison de Laure. — Le pont du Gard. — Marseille. — Ne m'appelez plus bibi. — L'image de la vie. — Mon loulou. — Appelle-moi Beppo. — Le mal de mer. — Divers moyens de le guérir. — Les citrons. — Les petits verres — Un bon dîner. — Alcide Touzé. — Le premier potage. — Le tribut à Neptune. — Les conversations de Félicité. — Gênes. — Les portefaix de la ville des doges. — La langue toscane. — L'excellence. — *Polissonno*, au pluriel *polissonni*. — Les maisons de marbre, les hôtels de marbre, les palais de marbre, les rues de marbre, le palais Doria. — Pise. — Lambertus. — La jettatura. — Où le commis voyageur reparaît. 26

CHAPITRE IV.

Le mal de mer. — La ville de marbre. — Pise. — Une ville qui fait semblant d'exister. — Une population de souvenirs. — Les rues où on ne passe pas. — La cuisine au fromage. — Ce qu'on fait à Pise pendant le jour et ce qu'on y fait pendant la nuit. — La sieste. — La tour penchée. — Le Campo-Santo.—Mangiamele.—Les tableaux du salon de mon beau-père. — Jamais on n'avait vu un homme aussi barbu.— L'esprit des ruines.— Lambertus. — L'antre de Ghiotto. — Cimabuë, Pérugin, monsieur Ingres, Raphaël. — Une tombe-atelier. — Une scène du Jugement dernier. — Les vierges grasses et les vierges maigres. — Où mon artiste reparaît. 58

CHAPITRE V.

Rome. — *Les Mystères d'Udolphe.* — Une larme à Talma. — Histoire d'un baron westphalien. —Voyage à la recherche de la gaieté. — Un succès de fou rire. — Le chatouilleur. — La gaudriole. — Les *lazzi*. — Ma femme, saisis tes pinceaux ! — Plus d'omelette que de poésie. — Vénus sortant du sein des ondes. — Naples. — Le Vésuve. — Caprée. — Affreux Tibère.— Ingrate Parthénope. — Mazaniello. — Opinion de monsieur Scribe sur le peuple. — Chantons gaiement la barcarole. — Un gala à San-Carlo. — Pourquoi nous n'allons pas à Venise. — En face du Pausilippe. — Le suicide d'un baron. — Je retourne dans mes foyers. — Hommage à Anatole. 70

CHAPITRE VI.

Un faux élève. — Monsieur de Latouche. — *Fragoletta, Aymar, la Vallée aux Loups.* — Latouche travaille aux *Mémoires de madame Manson.* — Opinion de monsieur Prudhomme sur le procès Fualdès. — Les bizarreries de Latouche. — Le val d'Aunay. — Latouche m'invite à passer quelque temps à sa villa. — Un monsieur et une dame — Où il est prouvé que la France manque de poëtes. — Alonze de Lamartinière. — Alphonse de la Martinique. — Hector Trumeau ou Grumeau. — Victo Rhugo. — Le mot d'enfant sublime n'a jamais été appliqué par monsieur de Chateaubriand à aucun des poëtes de son temps. — Monsieur de Sain-Tebeuve. — Un poëte dans un rhétoricien. 85

CHAPITRE VII.

Le café Minerve. — James Rousseau, Horace Raisson. — Un des auteurs de *l'Art de mettre sa cravate.* — Sauve qui peut ! — Sainte-Beuve. — *Clotilde de Lusignan, Annette, ou le Criminel, le Dernier Chouan.* — Balzac imprimeur. — Latouche tapissier. — *La Reine d'Espagne.* — La hache de Robinson. — Un conte drolatique. — Une dispute nocturne. — L'herbier de Joseph Prudhomme. — Une robe de chambre après un coucou. — Une brouille à mort. — Les secrets de la tombe. — L'oncle de

monsieur de Lamennais. — Un avare à la mode de Bretagne. — La fête des écus. — Portez-vous bien, mes enfants. — Heureuse influence que j'exerce sur Latouche et sur plusieurs de mes contemporains. — Pourquoi la France ne peut pas être une république. 98

CHAPITRE VIII.

Mon fils. — Ma fille. — Entretien grave. — Quelle est la vocation de mon fils Anatole. — Opinion d'un membre des générations modernes sur la musique, le barreau, la littérature, l'art militaire, la médecine, les mathématiques et l'industrie. — Les charmes de la photographie. — Les dix-sept ans de Lydie. — Nous voulons marier notre fille. — *Potius mori quam fœdari*. — Les charmes d'un gros ventre et d'une paire de lunettes. — Monsieur Coussinet. — Entretien sérieux suivi d'une conversation importante. — A quoi rêvent les jeunes filles d'aujourd'hui. — L'avenir de la branche aînée. — Du romanesque et de la croix d'officier de la Légion d'honneur, des bals de la cour et du sentiment chez les femmes. — Ma fille, épouse-le ! 113

CHAPITRE IX.

Une crise dans mon existence. — L'ambition des femmes. — Félicité veut être quelque chose. — Inutilité des réflexions. — Comment on achète une charge d'agent de change. — La tante Cabas, la cousine Tartan, le parrain Petitcard, le cousin Paintendre, l'oncle Friturier, la tante Parasol, l'ami Blaireau. — Un lièvre pour un civet. — J'achète une charge. — Le jour des débuts et l'émotion qui en est inséparable. — Je monte au parquet. — La corbeille des agents de change. — Le premier coup de cloche. — Triomphe sur toute la ligne. — Mes cartes de visite. . 131

CHAPITRE X.

L'utilitarisme et les intérêts matériels. — De l'acrobate au dix-neuvième siècle. — Opinion d'un prince sauvage. — Du paysan et du citadin en matière d'acrobatisme — Les Champs-Élysées et le bois de Boulogne. — Où pleine justice est rendue au Parisien au point de vue de la naïveté. — Influence des journaux sur le développement de la bosse du merveilleux. — L'homme au bâton. — Le physicien. — Fin des Champs-Élysées. — Je rencontre Bilboquet. — Ma conversation avec ce grand homme. — Cabochard. — Le saltimbanque se meurt, le saltimbanque est mort. — Bilboquet homme de lettres. — Mon gendre Coussinet a besoin de cent mille francs. — Je quitte le parquet. — Une victime de l'électricité. 152

CHAPITRE XI.

La position de directeur. — L'administration d'un théâtre est un sacerdoce. — Relevons l'art dramatique. — Le passif de l'ancienne direction. — Ma présentation officielle au foyer. — Une tape sur le ventre. — Le cabinet

directorial — J'administre. — L'engagement d'Oscar. — Vingt mille francs par an, amère dérision. — Un talent coloriste. — Une femme assortie. — La liste des entrées. — Les entrées d'un grand journal. — Conseil d'un régisseur. — Monsieur Souplet. — Le directeur homme de lettres. — Le directeur Mercadet. — Le directeur exotique. — Le fond du carton. — La vertu et le vaudeville. — La saine littérature dramatique. — Un foyer en 1858 167

CHAPITRE XII.

Un banquet de famille. — On me décerne le surnom de père des artistes. — Les inscriptions de la salle du festin. — Un discours approprié à la circonstance. — De diverses institutions qui manquent à l'art dramatique. — La bénédiction d'un directeur. — Je suis porté en triomphe. — Le réaliste Colimard. — Mort du couplet. — Le pantoum. — Une lecture aux acteurs. — Deux cents représentations dans le ventre. — Plus de décorateur. — Du réalisme en matière d'accessoires. — Le devis d'un vaudeville. — De l'influence du tapissier sur l'art dramatique. — Feu Scribe et feu Bayard. — Un truc de monsieur Prosper. — Le jour de la première représentation. — Le four du réalisme. — Un homme vraiment littéraire. 203

CHAPITRE XIII.

Un événement terrible. — L'éclipse d'une jeune première. — Le boudoir de ma femme. — Relâche pour cause de répétition générale. — Les clefs sous la porte. — La tante Muller. — Pourquoi mon fils délaissait la photographie. — Un dîner de critiques. — La première à Chaumontel. — Un mort. — Un fiasco littéraire. — Comment je me débarrasse de ma direction. — Mort du marquis de Carabas-Carabas. — Son fils me succède dans la personne de monsieur Souplet. — Un duel. — Le jeune Spiridion Muller. — Je me conduis en père noble de l'ancienne comédie. — L'innocence germanique. — Une jeune première dans ma famille. — L'art d'empêcher un mariage en y consentant. — Fin de mes tribulations dramatiques. 231

CHAPITRE XIV.

Le *Progressif*. — Le conseil de surveillance. — Ce qu'il faut pour être journaliste. — Douze mille francs d'appointements. — L'assemblée générale. — La politique et l'administration. — L'opposition. — Pas d'opinions. — A bas les drapeaux. — Tout pour le dividende. — Mon installation comme directeur. — Un banquet à la rédaction. — Mes rédacteurs. — Premières visites. — La politique, la philosophie, la diplomatie, le fait-Paris. — Une augmentation sur toute la ligne. — Faute d'illuminer. — Les infortunes d'un libre penseur. — L'impôt sur les chiens. — Une heureuse témérité. — Les jeudis de madame Prudhomme. — Le port après l'orage. — Une belle position. — Mon dernier souhait. — *Post-scriptum*. . . . 249

LIBRAIRIE NOUVELLE
15, BOULEVARD DES ITALIENS, 15

JACCOTTET, BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS

ŒUVRES NOUVELLES

DE

GAVARNI

DIVISÉES EN SÉRIES DE DIX LITHOGRAPHIES CHACUNE

Formant des Albums in-folio imprimés avec le plus grand soin par Lemercier.

Prix : 4 francs l'Album.

Paris appartient par excellence à Gavarni : c'est sa chose, son domaine ; — il en connaît à fond tous les ridicules, toutes les petitesses, tous les mensonges ; — il sait ce que valent ses joies et ses douleurs ; — il déshabille ses élégances et montre à nu ses vanités. Folles filles, faux gentilshommes, gens du bel air, bourgeois et bourgeoises, vieux recrépis, vieillards précoces, splendeur et misère, pile et face, tout lui est familier, tout est à lui ! Il fait rayonner la jeunesse, petiller l'esprit, éclater l'opulence, de cette même main, souple et sûre, qui n'hésitera pas tout à l'heure devant les plus hideuses réalités. Et ce qui étonne le plus dans cette œuvre brillante, dans cette improvisation de chaque jour, c'est la merveilleuse variété de ses types ; — pas

une répétition, pas un lieu commun, pas un vulgarisme; — rien qui ne soit un caractère, un tempérament, ou l'une des mille nuances de l'âge, de la fortune, des conditions sociales de ses personnages.

Un coup d'œil rapide jeté sur les *légendes* qui accompagnent chaque dessin, suffira pour faire apprécier l'importance et la piquante actualité de l'œuvre que nous annonçons.

LES PARTAGEUSES

(4 ALBUMS DE 10 LITHOGRAPHIES. PRIX : 16 FR. — SOIT : 40 DESSINS A 40 C.)

I. — Vous connaissez cette charmante personne ?
— Parfaitement : c'est la femme de deux de mes amis.

II. — Ne plus m'aimer !... mais, Paméla, ce serait un luxe que vos moyens ne vous permettent pas.

III. — Voyons, Titine, devenons une femme honnête.
— . . . . . Difficile !
— Vous n'avez jamais essayé.

IV. — . . . . . .
— Et vous, garnement, si l'on vous redemandait toutes les illusions qu'on vous a données ?

V. — Vous ne m'avez, jamais de la vie, donné qu'un petit chien... et un bouquet de dix sous. Eh bien ! vous avez eu pour un chien dix sous d'amour.

VI. — Faut une fin à tout, ma chère...
— Et voilà huit jours que c'est marié !

VII. — Combien as-tu fait de passions malheureuses ? ô Hélène !
— Combien as-tu cassé de pipes ? ô Hector !

VIII. — La tentation d'une sainte Antoinette.

IX. — « Plus je te vois, plus j' l'aime. »

X. — J'ai la charité, mosieur le marquis ; ayez la foi.

XI. — Ma chère, les hommes, c'est farce ! toujours la même chanson : une femme à soi seul.
— Toquès ! toquès !

XII. — J'entends une voiture...
— C'est mosieu Chose qui vient voir son trésor
— Son trésorier, ma chère.

XIII. — . . . . . .
— Ta maison est lourde !
— Si j'avais un cheval de moins...
— Ou un gentilhomme de plus...

XIV. Le dernier jour de mansarde.

XV. L'impératrice de toutes les roueries.

XVI. Le père.

XVII. La mère.

XVIII. Le frère.

XIX. L'Arthur.

XX. L'oiseau de passage.

XXI. — Ça, c'est le chéri à sa chérite.

XXII. — Ah ! je te prie de croire que l'homme qui me rendra rêveuse pourra se vanter d'être un rude lapin.

XXIII. — M'ame y est pas !
— Cré nom !... t'as pas cent sous ?

XXIV. — Dites-moi, vieux !... j' suis négociante.... entre nous, un m'sieu de Pignonfumé, qu'y reste ici, c'est-i'... solvable ?

XXV. — Ma blanchisseuse !

XXVI. — Dieu ! si j'étais née honnête ! jamais un homme qui ne m'aurait pas convenu... ne m'aurait été de rien !

XXVII. — Ah çà ! voyons, mosieu le baron, que diable voulez-vous qu'on fasse de votre confiance, si l'on n'en abuse pas ?

XXVIII. — J'ai pourtant chez nous gardé les dindons !
— Et à présent les dindons te gardent.

XXIX. — Faut dire que ces bottines-là auront fréquenté pas mal de paires de bottes !

XXX. — Jeudi, vous dîniez chez Vachette avec un grand m'sieu...
— Farce. Oui... c'est le touchant Némorin dont je suis l'Estelle, pour le quart d'heure. Il n'a qu'un œil, cet homme, c'est égal, i' m' déplaît !

XXXI. — Manman, grand'manman dit que tu dois m'apprendre tout ce qu'elle t'a appris quand t'étais petite.
— Eh bien ! dis à grand'manman qu'elle aille se faire fiche !

XXXII. — Vous connaissez ce cachemire ?
— Parbleu ! ce qui vient de la brute retourne au pandour.

XXXIII. — Ah! Pont-à-Mousson est une bien petite ville, mais les hommes n'y sont pas ennuyeux comme ça !

XXXIV. — A ta place, moi, je lui reprocherais tous mes torts... et ça serait fini !

XXXV. — Madame de Châteaurouge, s'il vous plaît?...
— Tiens ! c'est mon pierrot !

XXXVI. — Pourriez-vous, s'il vous plaît, m'indiquer madame d'Asnières?
— Qu'est-ce qu'a fait ?

XXXVII. — Ma poule, on n'est jamais si bien gratté que par soi-même.

XXXVIII. — « L'amour platonique... » En v'là une pose !

XXXIX. — L' monsieu de ma drôlesse.

XL. — . . . . . Enfin, mon cher, au carnaval suivant je lui donnai un fils, à cet animal.
— Eh bien ?
— Eh bien, il n'en a pas voulu !

LES LORETTES VIEILLIES

(3 ALBUMS DE 10 LITHOGRAPHIES. PRIX : 12 FR. — SOIT : 30 DESSINS A 40 C.)

I. — Les poëtes de mon temps m'ont couronnée de roses... et e matin je n'ai pas eu ma goutte ! et pas de tabac pour mon pauvre nez !

II. — Charitable mosieu, que Dieu garde vos fils de mes filles !

III. — Allons ! va au marché, m'man... et n' me carotte pas !

IV. — Paméla ! ta mère a été ma femme de chambre !

V. — Et moi, ma livrée était bleu de ciel.

VI. — Mon dernier caprice m'a cassé trois dents.

VII. — Les premières amours d'un homme « fait. »

VIII. — Nous en avons pour une dizaine d'années, mes colombes, du roi de cœur et du roi de trèfle; deux affreux gueux ! Ça va se trémousser, ça va se chamailler pour les beaux yeux de la dame de cœur... Après quoi la dame de cœur aura besoin de protections pour cirer leurs bottes.

IX. — Encore! si j'avais autant de ménages à faire... que j'en ai défaits !

X. — Au nom de ces amours-là, qui consoleront votre vieillesse, madame, ayez pitié de moi !

XI. — A présent, je vends du plaisir pour les dames.

XII. — J'ai eu ma loge à l'Opéra.

XIII. — « Je conte à mes voisins surpris
Ma fortune à différents âges,
Et j'en trouve encor des débris
En balayant les cinq étages. »

(BÉRANGER.)

XIV. — Je dis la bonne aventure depuis que je ne sais plus ce que c'est.

XV. — Je dois me connaître en châles mieux que toi, Manon, qui n'as jamais porté des cachemires d'osier... moi qu'ai porté des cachemires de l'Inde !

XVI. — Et plus rien à mettre au clou !

XVII. — C'est aujourd'hui sainte Madeleine... ç'a été longtemps le jour de ma fête!

XVIII. — « Fait la commission. »

XIX. — Moi... le mosieu donnait toujours pour le petit banc!

XX. — Et de la beauté du diable voilà tout ce qui me reste... des griffes.

XXI. — Madame, autrefois, c'était Louison... quand, moi, j'étais madame.

XXII. — Et quand j'en aurais un, d' sentiment, après?
— Après?... et manger !

XXIII. — Ah! j'ai bien aimé le homard!

XXIV. — Non, m'sieu Henri, je ne doute pas de la délicatesse

de vos sentiments, ni ma p'tite non plus; mais, voyons! je peux pas faire la soupe avec ça!

XXV. — ..... Et à ce bal des Variétés, Adolphe, où vous étiez si bien en débardeur!... j'avais un pierrot de satin blanc...
— « Souvenez-vous-en! souvenez-vous-en! »

XXVI. — Zoé, voilà ta mère qui me recommence encore ses histoires : « Le monde!... les convenances!... une mère de famille!... »
— Tu n'as plus d'anisette?

XXVII. — ..... Et toi, mon chéri?
— Toujours dans l'instruction!

XXVIII. — Mes respects chez vous, m'ame veuve Tout-le-monde!

XXIX. — J'ai pour moi qu'on peut dire que l'être choisi par mon cœur m'a fichu plus de coups que de satisfaction!

XXX. — Ma petite maison, manman l'a mangée. Mon frère Zidor a joué mes chevaux, mes châles, mes bagues... et tout. Et feu mon père a bu le reste.

L'ÉCOLE DES PIERROTS

(1 ALBUM DE 10 DESSINS A 40 CENT. — PRIX : 4 FR.)

I. — ..... Et madame?
— Merci... Et la vôtre?

II. — Arthur! voilà le moment de montrer que t'es un homme.

III. — Un homme politique en camisole!
— Une mère de famille en culotte!

IV. — Ah! vous avez là une chose connue!... et n'y a pas longtemps que vous êtes... pierrot?

V. — ..... Y aurait-il quelque indiscrétion à demander à ces messieurs leur avis sur la composition du nouveau ministère?

VI. La faction aux bouquets.

VII. Le sommeil de l'innocence.

VIII. — Qui est plus à plaindre au monde qu'un homme uni à... un débardeur?
— C'est une femme en puissance de pierrot.

IX. — Une pierrette qui se respecte, vois-tu, n'a jamais qu'un pierrot...
— A la fois.

X. — « Le masque tombe, l'homme reste, et le « pierrot » s'évanouit. »

LES MARIS ME FONT TOUJOURS RIRE

(3 ALBUMS DE 10 LITHOGRAPHIES. PRIX : 12 FR. — SOIT : 30 DESSINS A 40 C.)

I. — « Adolphe affecte un calme trompeur au beau milieu duquel Caroline jette la ligue, afin de pêcher un indice. »
(DE BALZAC.)

II. — C'est grave à penser, chère madame, mais la seule chose que les maris de beaucoup d'honnêtes femmes puissent trouver chez ces drôlesses et non dans le ménage... c'est d'être dupe.

III. — Paul! un tête-à-tête en ménage...
— Ça manque de gaieté!

IV. — Nous intriguons deux dominos que nous ne connaissons pas... et c'est eux qui savent qui nous sommes...
— Et que nos femmes s'embêtent!
— Ça m'intrigue.

V. — Mon cher, votre femme est charmante.
— Mon cher, la vôtre est mieux!

VI. — La maîtresse de qui?
— De Savinien.
— Roué de Savinien!... elle est presque aussi bien que sa femme.

VII. — Mon Dieu! Fortuné, ne sois donc pas ennuyeux comme ça!
— Tu ne dis pas comment tu voudrais que je fusse ennuyeux.

VIII. — Ça ira godelurer on ne sait où, pour vous faire en rentrant un mensonge mal fait... Et mosieu se fichera dans le toupet que tout est dit!

IX. — Sais-tu, Paul, que tu joues là gros jeu dans ton ménage... et pour une drôlesse qui peut-être...
— Ah! tu ne connais pas Amanda!

X. . . . . .

— Hein?... non, j'aime pas ce ruban-là... ça te va mieux quand tu te coiffes comme m'ame Henri.

XI. — Et voilà le grandissime secret que mon seigneur et maître me cache depuis un mois!

— Et vous le connaissiez...

— Depuis six semaines.

II. — « *Item,* pour avoir montré, au bal de la préfecture, le signe particulier que madame a dans le dos. . 562 fr. 40 c. »

XIII. — Comme tu mens mal, mon chéri!

XIV. — Je suis le mari de m'ame Jolibiais.

XV. — Dis donc, papa, si c'est pour la discussion du budget que t'as rendez-vous chez le notaire, il est midi.

XVI. — La paternité, ça gâte la taille!

XVII. — Prends garde, chéri, tu m'as déjà conté c'te machine-là... pas la même chose.

XVIII. — . . . . . Et le jeune homme du juge de paix l'a dit à mon épouse! Il a dit : « Femme Figareau, on n'a aucun droit de faire la moindre chose à son mari, tant qu'il a le Code civil de son côté! »

XIX. — Ah çà, mon gendre, vous ne craignez pas d'envoyer votre femme... comme ça... faire trois cents lieues... en diligence...

— Je connais le conducteur!

XX. — M'ame Jolibiais est grosse, n'est-ce pas?... eh bien! je lui ai fait des queues plus gros qu'elle!

— Satané Jolibiais!

— Brigand!

XXI. « Epouse gazouilleuse auprès de son seigneur. »

(Ch. Lasailly.)

XXII. — La dernière passion de mon époux!... voilà e qu'en dit le daguerréotype.

— Pas jolie, l'air commun... et quelles mains!... On se demande ce qu'une créature comme ça peut avoir pour elle.

— L'illégitime, ma chère.

XXIII. — Voilà Savinien entre m'ame de Naile et sa femme.

— « Entre l'amour et l'amitié. »

XXIV. — Ninie, il me vient une idée... Ninie, une crâne idée! un moyen... excessivement simple!... de...

— Manger ce qui te reste.

XXV. — C'te sainte Ursule-là?... c'est une vieille étude... d'un

objet que... (jadis je... tenais « sous ma serre puissante. »
— Serre tempérée, ma poule.

XXVI. — Voyons ! m'ame Rabat-joie, tais ton bec !... et qu'on vienne baiser son vainqueur !
— Comme tu m'fais mal !

XXVII. — Pa'c' que ?... pa'c' que ça ne me va pas ! pa'c' que ça ne m'plaît pas ! pa'c' que je !... n'le !.... veux !... pas !!!
— Dieu ! mon ami, que je te trouve beau dans ce rôle-là !

XXVIII. — Vous croyez donc, Joseph, que cette personne m'a remarqué ?

XXIX. — On dit que le mariage range un homme. Moi, je ne sais pas, ça me dérange.

XXX. — (Le duc à sa femme.) « . . . . Il vous reste encore assez de vertu pour faire mon bonheur. »

(*Claire d'Albe*, Mme Cottin.)

LE MANTEAU D'ARLEQUIN

(1 ALBUM DE 10 DESSINS A 40 CENT. — PRIX : 4 FR.)

I. (*Elle écrit.*) « . . . . . Oui, mon chair Auguste, ge suis décidé arestée dans les queur tan que mon poliçon de direqueteur aura celui demi laissée... »

II. — . . . . . Alors, si vous permettez, j'aurai l'honneur de vous envoyer ma voiture à onze heures ?
— Ça me botte.

III. — . . . . . Ah ! m'ame Ado'phe ! m'ame Ado'phe !... je ne serais pas ce que je suis sans mon vieux serpent de mère !

IV. — Qu'est-ce que tu dirais d'une bague comme ça, toi, qu'on donnerait à ton épouse ?
— Je dirais que c'est du faux.

V. — . . . . . Et je vas tout à l'heure être précipitée, les quatre fers en l'air, du sommet de la tour du Nord !... Tout ça, messeigneurs, rapport à ma vertu.

VI. — Voyons, chaste auteur de mes mots, vous me faites un rôle...
— Inouï !
— Quel costume ?
— Une mise indécente est de rigueur.

VII. — Eh bien ! tu verras, ma fille, comme tu le seras, toi, dans tous les états, aux débuts de ta petite... C'est aux miens que fallait voir feu ma mère!

VIII. Le mosieu de la débutante.

IX. Le mari de mam'selle Cigale.

X. — C'est ma drôlesse qu'est applaudie !... et qui qu'a l' mal ?

LES PROPOS DE THOMAS VIRELOQUE

(2 ALBUMS DE 10 LITHOGRAPHIES. PRIX : 8 FR. — SOIT : 20 DESSINS A 40 C.)

I. — L'homme, ça mange les moutons, comme fait le loup, et ça bêle comme le mouton et touche à tout..... Misère-et-corde !

II. — Madame la Femme : une Altesse qui n'a pas sa plus triomphante ; mais lui faut plein son giron de secrets de Polichinelle.

III. — Belle créature ! et pas de corset.

IV. — Misère-et-corde ! jeune enfance !... c'est déjà des histoires pour des toupies !

V. — Y avait la parole, y a eu l'imprimerie ; misère-et-corde ! ne manquait plus que ce fil-fer du diable à la menterie humaine, pour vous arriver de longueur aussi roide qu'un tonnerre!

VI. — Sa Majesté le roi des animaux.

VII. — Misère-et-corde! faut pas chagriner ces petits mondes-là, des animaux comme nous autres... ça se dévore entre soi.

VIII. — . . . N'y a sous la t...oiture du ciel que le doux jus... du vin... pè...ère Vireloque...

— Pour rendre un animal comme ça plus sauvage que naturellement.

IX. — . . . . . L'homme est le chef-d'œuvre de la création !

— Et qui a dit ça ? l'homme.

X. — L'Histoire ancienne, mes agneaux, c'est mangeux et mangés ; Blagueux et blagués, c'est la nouvelle.

XI. — Frères, possible ! mais, pour cousins : pas cousins !

XII. — Ego ! ego ! ego !... tous égaux.

XIII. — Mathieu n'a que ça pour lui : ne sait pas lire.

XIV. — Ça n'a encore été éduqué aucunement... et déjà stupide !

XV. — Les cerveaux, c'était fêlé... mais, les flacons !

XVI. — « La jeune Europe » . . . . . une jeunesse de soixante ans ! et fatiguée.

XVII. — Le nouveau seigneur de la terre... pas fier avec le vilain, lui, et ne chiffonnera nullement les fillettes... mais ne faudra point manquer de pistoles, aux fermages, où gare les vaches !

XVIII. — Ne faut pas baguenauder dans le bois, mon doux mosieu : y a des louveteaux, dont la maman raffole de côtelettes de mouton... en papillotes.

XIX. — Quand le Figaro devient vieux... se fait Basile.

XX. — Faut voir monsieur Michel payer les gages à son domestique.

LA FOIRE AUX AMOURS

(1 ALBUM DE 10 DESSINS A 40 CENT. — PRIX : 4 FR.)

I. — As-tu déjeuné, Pierrot ?

II. Fort aux domínos.

III. — Mosieu cherche une bonne fortune ? Mosieu est servi.

IV. — ..... Et si mademoiselle daigne accepter l'hommage et le souper d'un gentilhomme.
— As-tu fini !

V. — Mon cher, avec une mise décente et des gants, on est reçu partout.

VI. — Moi, j'ai pas de chance : je n'ai jamais fait qu'une fois une femme au bal masqué... et c'était la mienne.

VII. — Fichtre ! que je ne voudrais pas être dans la peau du suborneur qui se jouerait de l'innocence de cette enfant !

VIII. — Mademoiselle v'là, ce que c'est qu'un homme !
— Connu !

IX. — Bast ! quand tu me donnerais un peu de sentiment pour ce soir...
— Ça l'use !

X. — Moi, mon Pierrot, n'y a pas de danger... Il est attaché à l'ambassade...
— Il est bien attaché ?

LES ANGLAIS CHEZ EUX

(2 ALBUMS DE 10 LITHOGRAPHIES. PRIX : 8 FR. — SOIT : 20 DESSINS A 40 C.)

I. — Vous pensez donc qu'une pinte de porter vaut mieux à l'estomac que deux coups de pied de cheval... Eh bien, ma chère Sara, nous sommes absolument de la même opinion, vous et moi ! surtout moi.

II. Le dîner d'un « protecteur des animaux » : une tranche de bœuf, la moitié d'une perdrix d'Écosse, une pinte de crevettes, etc., etc.

III. — Un peu d'ale fait grand bien.

IV. Bouquets de violettes.

V. Le Baby, dans Grosvenor square.

VI. Le Baby, dans Saint-Giles.

VII. Une partageuse à Édimbourg.

VIII. Le gin.

IX. « On porte beaucoup de fleurs, ce printemps, surtout sur les chapeaux. » (*Fashionable Magazine.*)

X. Le retour du marché.

XI. — Rien, sur ma parole ! comme un pot d'ale amère pour donner des jambes aux chevaux !

XII. Misère et ses petits.

XIII. — Voici beaucoup d'argent pour votre honneur, milord !...
— C'est beaucoup d'honneur pour votre argent, mosieur !

XIV. Une partageuse à Londres.

XV. L'héritier du bateau.

XVI. Un membre du « club des Funérailles » songeant aux plumets noirs de son enterrement.

XVII. Portefaix.

XVIII. Convoitise.

XIX. Le gin.

X . — Sur ma parole! monsieur John... des moustaches!
— Nous portons des rasoirs sur le continent, Betty, et nous rapportons des moustaches.

HISTOIRE DE POLITIQUER

(3 ALBUMS DE 10 LITHOGRAPHIES. PRIX : 12 FR. — SOIT : 30 DESSINS A 40 C.)

I. — . . . . . Vous n'êtes qu'un... abonné!
— Vous en êtes un autre!

II. — . . . C'est égal, mosieu Désormay, une opinion à toi ça serait meilleur marché.

III. — . . . . . Mais voyons, Limousin, avec un méchant budget d'une cinquantaine de mill'ons, qu'est-ce que tu peux fiche?

IV. — La Pologne, voyez-vous, ne vous pardonnera jamais votre ingratitude!

V. — Nous descendons de la branche cadette des Pignonfumé, par les femmes, mon cher!
— Et moi je descends de la Courtille.

VI. — Permettez-moi de vous faire observer, ma'm'selle de Fallacieux, que tout ça n'explique pas votre conduite à Rome.

VII. — Après ça, c'ui qui n'adop'ra pas mes manières de sentir, j'y couperai la figure et j'y mangerai le nez!
— De quoi! des crudités?... Ça te ferait mal.

VIII. — Monsieur le maire, « le vrai, peut quelquefois n'être pas vrai, » sans blague.

IX. — Et quand vous aurez pris la Lombardie! après?...

X. — J' te chippe, un supposé, ta toupie, bon! Qu'est-ce que tu dis? Tu dis : Zidor est un' canaille. Pourquoi? Pa'ce que nous aurions la même opinion. Mais si nous aurions pas la même opinion, tu peux pas; pa'ce que c'est politique.

XI. — Ah çà! Dachu, ton père est jardinier, ton frère est bottier, moi j' suis maçon : toi qu'est-ce que t'es?... que c'est jamais toi qui paye à boire.
— Un homme politique, parrain, sans ouvrage.

XII. — « Nous ne discuterons pas davantage les errements d'une politique qui, depuis trop longtemps, fatigue les citoyens.. »
— Et les citoyennes !

XIII. — Eh bien ! touchez-y, à la Prusse !

XIV. — C'te profession de foi-là, voyez-vous, Polyte, à mon point de vue, c'est dégoûtant !
— Qué que chose de propre, que ton point de vue !

XV. — Ah çà ! j'espère, mam'selle Feyzandé, que tu ne vas pas dire : Aujourd'hui nous serions pour les Cosaques ce que nous étions en mil-huit-cent-quatorze !

XVI. — Eh ! qu'est-ce que tu veux que je fasse d'un gouvernement qui méconnaît mon principe !

XVII. — Que vous ayez l'Irlande, je le veux bien ; mais !... vous ne tenez pas l'Angleterre ; et !... après ça, qu'est-ce que vous ferez de l'Écosse ? Ah !

XVIII. (*Journal Bleu*). . . . . « Rien ne peut donner une idée de l'enthousiasme avec lequel ces généreuses paroles ont été accueillies. »

(*Journal Jaune*). . . . . « A ce discours, prononcé dans le plus morne silence, chacun semblait frappé d'un douloureux étonnement. »

XIX. — Qu'est-ce que c'est : on n'est donc plus des frères ?

XX. « L'État, c'est moii »

XXI. — Aristo ?...
— Oui, aristo !

XXII. — Dans le gouvernement de mon opignon, tu doi' être minis' des finances, ou n'importe, aussi bien comme moi, si t'en as les dispositions !

XXIII. — Tenez, Mouillet, en politique, vous êtes un... Robespierre !
— J' vous en ai jamais servi !

XXIV. — Tu n'es qu'un.... m'lon. V'là mon opignon su' ton opignon !

XXV. — Des principes !... Mais, tenez, m'sieu Faisandé, vous n'avez pas plus de principes qu'un lampion !

XXVI. — Vous ne m'agacerez, voyez-vous, avec ces façons de penser là, que jusqu'à un certain poing !

XXVII. — Vous n'avez jamais rien fait pour la Hongrie !

XXVIII. — Giboyeux, vous ne vous méfiez pas assez de l'Angleterre !

XXIX. — Il n'est pas question de la question d'Orient : vous me devez sept livres dix sous !

XXX. — Oui ! mais n'ébranlez pas l'édifice social !

LES PARENTS TERRIBLES

(2 ALBUMS DE 10 LITHOGRAPHIES. PRIX : 8 FR. — SOIT : 20 DESSINS A 40 C.)

I. — Voilà cette petite danseuse dont je t'ai parlé, mon oncle; elle est un peu...
— Bossue.
— Charmante!
— Et mal jambée.

II. — Vraiment, ce n'est pas parce que c'est mon fils, mosieu le baron, mais, tout petit, Tata... (nous l'appelions Tata), eh bien! il faisait déjà des choses... très-drôles!

III. — Voyons, Achille, un nom pour la petite, un nom en *a*.
— Paméla...
— Amanda... Amélia, Maria...
— Théodora... y a Emma.
— Emma... ou Thérésa.
— Et Indiana.
— Ah ! Indiana ! voilà.

IV. — C'est gentil, mais... pourquoi est-ce que ton feuillage est toujours fait avec des mêmes 3?... 33... 333... 333333!... mais c'est gentil.

V. — Celle-là peint.

VI. — Oui, mais tu vas voir le capitaine venir et tarabuster le scélérat.

VII. — Relis-moi ce neuvième chapitre.

VIII. — Pourtant, grand-père, si Polichinelle de Séraphin n'existe pas, comment peut-il être menteur et coquin, comme il est, et farceur?

IX. — Sapristi ! la princesse... a de fiers mollets !
— C'est du carton.

X. — Vous me conjuguerez vingt-cinq fois le verbe : Seringuer par la fenêtre le perroquet d'une voisine considérable... Tu ne l'as pas fait exprès?... Alors tu ajouteras : Sans le faire exprès.

XI. — N'est-ce pas, papa, ce mosieu du petit jardin a une belle tête ?
— Ton mosieu du petit jardin a une perruque.

XII. — Et moi, je défends que l'on ait de ces moustaches-là... sous aucun prétexte !

XIII. — La jolie pièce !
— Toujours la même : il y a quarante ans que cet amoureux-là est à épouser son amoureuse.

XIV. — Enfin, mon oncle, dis-moi... des amours de fleurettes comme ça, d'où ça vient et ce que ça devient...
— Du fumier.

XV. — Eh bien ! mosieu, vous allez voir ce que nous a fait un jour ma petite, quand elle était toute petite...

XVI. — Qu'est-ce que t'as, Mimie ?... encore tes satanées coliques ?

XVII. — Viens, va !... nous resterions là jusqu'à demain : un bal c'est toujours la même chose !

XVIII. — Jacques Maubourguet, t'as voulu faire un mosieu de ton garçon, qui n'est qu'un rien du tout, bon !... Mais le v'là vicomte... de Maubourguet !... Jacques, mon homme, comme n'y a qu'un Dieu ! tu vas me lui secouer la vicomté... et pas plus tard que tout de suite !

XIX. — Je suis le papa de mam'selle Jolibiais.

XX. — Mosieu Charles m'a dit : Enfin, qu'est-ce qu'elle a ?... Eh bien, j'ai dit : Ce n'est rien... J'ai dit ce que t'as.

LES INVALIDES DU SENTIMENT

(3 ALBUMS DE 10 LITHOGRAPHIES. PRIX : 12 FR. — SOIT : 30 DESSINS A 40 C.)

I. — « J'ai longtemps parcouru le monde,
Et l'on m'a vu de toute part,
Courtisant la brune et la blonde,
Aimer, soupirer au hasard. »

II. A-t-il aimé les femmes ?

III. Un Anatole.

IV. Un Chérubin du *Mariage de Figaro*.

V. Monsieur le chevalier de Faublas.

VI. — Le cœur m'a ruiné l'estomac !

VII. Antony.

VIII. Werther.

IX. « Le bel Adolphe. »

X. Le chevalier Desgrieux.

XI. — « Non, je ne tromperai plus !
Je ne tromperai plus ! »

XII. Childe-Harold.

XIII. Philibert le mauvais sujet, au café Turc.

XIV. Les deux Edmond.

XV. A été « jeune premier. »

XVI. Elle a joué Zaïre.

XVII. René.

XVIII. Toujours étonnant !

XIX. — « On m'a pourtant, ma chère,
Surnommé le trompeur. »

XX. Raphaël.

XXI. Un amant des Muses.

XXII. Les femmes ?... un tas de serpents !

XXIII. — Je l'ai dit à Clara ; j'ai dit : On fera tant qu'on finira par me la faire couper, ma barbe.

XXIV. Fini de rire !

XXV. — Ma première passion compte aujourd'hui plus de lustres que de dents !

XXVI. — Toutes ces bêtises-là ont dérangé ma constitution.

XXVII. Oswald.

XXVIII. J'ai voulu connaître les femmes, ça m'a coûté une jolie fortune et cinquante belles années. Et qu'est-ce que c'est que les femmes ?... ma parole d'honneur, j'en sais rien !

XXIX. — « C'en est fait, j'ai cessé de plaire. »
(Parny.)

XXX. — Je n'ai plus la terre de Chénerailles, ni mes bois ; je n'ai plus le moulin d'Orcy. J'ai la goutte... Fichue bête !

LES BOHÊMES

(2 ALBUMS DE 10 LITHOGRAPHIES. PRIX : 8 FR. — SOIT : 20 DESSINS A 40 C.)

I. On demande une personne pouvant disposer d'un petit capital...

II. « La race de Paris, c'est le pâle voyou... »
(BARBIER.)

III. « Sans profession. »

IV. Sur le chemin de Toulon.

V. Sur le chemin de la cour d'assises.

VI. — Faut que la vérité embête crânement l'homme!

VII. Sévigné et son épouse prennent les enfants en sevrage.

VIII. Messieurs les officiers du régiment en garnison dans la forêt de Bondy.

IX. Gare les poches!

X. Qui qui paye quéqu' chose?

XI. Courtier en n'importe quoi.

XII. Endosseur de lettres de change et autres, à cent sous la signature.

XIII. — N'y a pas de doute, mon président, qu'à ma place vous n'auriez pas abîmé comme ça c't homme-là, vous! Mais voilà y a que c'te fois-là, vous n'y étiez pas, mon président, à ma place... et que c'était moi...

XIV. Gare les poules!

XV. Trop pittoresque.

XVI. Un Anacréon de barrières.

XVII. Parle latin.

XVIII. Mosieu n'a pas le sou! et mosieu a dîné.
— Garçon, la faim justifie les moyens.

XIX. L' procureur du roi! d' quoi s' mêle-t-i?

XX. « Ma tante. »

LES PETITS MORDENT

(1 ALBUM DE 10 DESSINS A 40 CENT. — PRIX : 4 FR.)

I. — Rire de la pauvreté, mes bourgeois, ce n'est que méchant; mais rire de la vieillesse, c'est bête.

II. — La madame du pavillon qui met ses bas!
— P'us qu' ça d' quilles!

III. — Et ça doit deux termes!

IV. — C'te chaloupe!

V. — Un' poupée comme ça, ça vaut cher... à cause du taffetas!

VI. — La moustache et pas de régiment!... mais pourvu qu'on paye la goutte aux anciens... pas vrai, colonel?

VII. — ..... Sans compter que des fois n'y a pas de quoi chez nous pour un pot-au-feu... et mosieu portera un paletot de drap double!
— Jésus! un paletot de gras-double!

VIII. — Des carottes! Combien qu'y en a, des bourgeois, et des huppés, qui ne vivent que de ça?

IX. — Du malheureux monde comme ça, ça n'y voit qu' d'un œil... et 'core pas sans lucarne!

X. — Les bourgeois!...
— Quel vénérable troupeau de muf'es!

ÉTUDES D'ANDROGYNES

(1 ALBUM DE 10 DESSINS A 40 CENT. — PRIX : 4 FR.)

I. On sort du bal.

II. La déesse de la liberté.

III. — Paris! du bruit plus que de besogne... mais pas tant que de boue!

IV. — Au moins, moi, j' dis pas que j'aime pas le trois-six!

V. — Pas bégueule.

VI. — J'ai pourtant figuré à l'Opéra !

VII. — Pas coquette.

VIII. — Voilà pour un sou !... qui vient de paraître !... toutes les circonstances d'une jeune personne !... intéressante !.. du Gros-Caillou, qui !... s'est précipitée !... devant le cinquième de hussards étonné !... dans les flots de la Seine !... en plein jour !... pour sauver ceux !... de l'auteur !... des !... siens !...

IX. — Les hommes ? quéqu' chose de propre !

X. — « M'ame Abraham. »

HISTOIRE D'EN DIRE DEUX

(1 ALBUM DE 10 DESSINS A 40 CENT. — PRIX : 4 FR.)

I. — Voyons, m'ame Majesté, entre nous, est-ce que mosieu, si s' respectait, n'aurait pas dû fiche une volée à madame?

II. — Patron !
— Après ?
— Eh ben ! j'ai rencontré c'te femme, tu sais, que son homme avait tant battue... pas changée !
— Tant pis.

III. — D'aucuns disent que vot' m'sieu, mosieu Polyte, veut, sauf vot' respect, manger son bien aux truffes...
— Au turf ! père Pigaud.

IV. — Eh ! comment vous portez-vous?
— Merci ! et la vôtre?
— A vous rendre mes devoirs ! couvrez-vous !...
— Mais comme vous voyez, et... vous vous portez bien ?...

V. — ..... Pourquoi ?... Natole, c'est par rapport que y a du monde... qu'ont pas le moyen d'avoir des opignons... comme ceux qu'ont de quoi...

VI. — Si, moi, je n'ai rien à la caisse d'épargne... c'est les événements qu'en est cause.

VII. — Toinon ! je ne vaux rien quand on m'ostine : je m' connais !...
— Une fichue connaissance que t'as là.

VIII. — Savez-vous, vous, Partagé, dans quelle ville de France les horlogères sont les plus cagneuses?
— Non. Où ça?
— Eh bien! c'est à Pau.
— Pourquoi?
— On n'a jamais pu le savoir

IX. — Mosieu, j'avais une tante... qui connaissait beaucoup ma'm'selle Duchênois...
— Quelle femme était-ce?
— Ma tante?
— Non, mademoiselle Duchênois.
— Vous allez voir!... Elle parlait du nez...
— Mademoiselle Duchênois?
— Non, ma tante. Pour lors...

X. — Chut!... un actionnaire qui vient toucher son dividende!

PIANO

(1 ALBUM DE 10 DESSINS A 40 CENT. — PRIX : 4 FR.)

I. — Mon morceau.

II. — « Peti .. tefleue... des hamps,
Toujoue... toujoue... cachée... »

III. L'orage.

IV. — L' piano dans un ménage, c'est plus cher que le pain... mais c'est flatteur.

V. — L'appartement est un bijou!... et la maison! Mosieu... pas d'enfants, pas de chiens, pas de pianos!

VI. — Ma « promenade au bord du lac. »

VII. — Je suis comme ce personnage d'Henri Monnier, qui n'aime pas les épinards. Je n'aime pas le piano, et j'en suis content, parce que si j'aimais le piano, ma femme jouerait du cor de chasse...

VIII. — Ma'm'selle chante : nous aurons de l'eau.

IX. — Le morceau de ma fille.

X. — Le maître d'harmonie de ma fille a raison : son frac est rop large dans le dos.

MANIÈRES DE VOIR DES VOYAGEURS

(1 ALBUM DE 10 DESSINS A 40 CENT. — PRIX : 4 FR.)

I. — Eh bien, mosieu, on prétend que Napoléon vous ressemblait : qu'il ne pouvait pas souffrir les bateaux à vapeur.

II. —. . . . Tandis que chaque citoyen ne doit avoir droit qu'à une majorité conforme à sa manière de voir.

III. —. . . . . .
— No, sir !
— Noceur vous-même !

IV. — Je conçois que les directeurs doivent difficilement donner des congés à messieurs les comédiens...
— Mais le propriétaire, c'est autre chose.

V. — Paul !
— Hein ?
— Les milles d'Écosse, ça n'est pas gai !
— L'Émile de Rousseau non plus !

VI. — Dites donc ! m'sieu Curtis...
— Oh !... prenuncez Keüatis !
— Oh !... prononcez-le vous-même !

VII. — Quelle nature !... les sites deviennent d'une largeur !...
— Et d'une longueur !

VIII. — Eh bien, mosieu, moi, les pays chauds sont contraires à mon tempérament !...

IX. — Hein ?... Si Belamy vient avant que je revienne, tu lui diras ce que tu sais bien.

X. — Merci bien ! mais, dites-moi, mosieu... d'ici à cette place du Marché, combien peut-on rencontrer de bourgeois trop curieux, sans vous compter ?
— Mosieu !...
— Ah ! pardon... en vous comptant.

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — A. Delcambre, 15, rue Breda.

BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE

à 1 franc le volume

FORMAT IN-18, IMPRIMÉ AVEC CARACTÈRES NEUFS SUR BEAU PAPIER SATINÉ, ÉDITION CONTENANT 500,000 LETTRES AU MOINS, VALEUR DE DEUX VOLUMES IN-OCTAVO

VOLUMES PARUS

H. DE BALZAC vol.

Scènes de la vie privée.

La Maison du Chat-qui-Pelote. Le Bal de Sceaux.— La Bourse. — La Vendetta.— Madame Firmiani. — Une Double Famille. 1

La Paix du Ménage.— La Fausse Maîtresse. — Etude de Femme. — Autre Etude de Femme. — La Grande-Bretèche. — Albert Savarus. 1

Mémoires de deux jeunes Mariées. — Une Fille d'Eve. 1

La Femme de trente ans. — La Femme abandonnée.—La Grenadière. — Le Message. — Gobseck 1

Le Contrat de Mariage. — Un Début dans la Vie. 1

Modeste Mignon 1

Honorine.— Le Colonel Chabert. — La Messe de l'Athée. — L'Interdiction. — Pierre Grassou. 1

Béatrix 1

Scènes de la vie parisienne.

Histoire des Treize. — Ferragus. —La Duchesse de Langeais.— La Fille aux yeux d'or. 1

Le Père Goriot 1

César Birotteau 1

La Maison Nucingen. — Les Secrets de la princesse de Cadignan. — Les Employés. — Sarrasine. — Facino Cane. 1

Splendeurs et Misères des Courtisanes. —Esther heureuse. — A combien l'amour revient aux vieillards. — Où mènent les mauvais chemins 1

La Dernière Incarnation de Vautrin.—Un prince de la Bohème. —Un Homme d'affaires.—Gaudissart II. — Les Comédiens sans le savoir 1

La Cousine Bette (Parents pauvres) 1

Le Cousin Pons (Parents pauvres) 1

Scènes de la vie de province.

Le Lys dans la vallée 1

Ursule Mirouet 1

Eugénie Grandet 1

Illusions perdues 2

Les Rivalités 1

Les Célibataires 2

Les Parisiens en province 1

Scènes de la vie de campagne.

Les Paysans 1

Le Médecin de campagne 1

Le Curé de village 1

Scènes de la vie politique.

Une Ténébreuse Affaire. — Un Episode sous la Terreur 1

L'Envers de l'histoire contemporaine. — Z. Marcas 1

Scènes de la vie militaire.

Les Chouans. — Une Passion dans le désert 1

GEORGE SAND vol.

Mont-Revêche 1

La Filleule 1

Les Maîtres Sonneurs 1

La Daniella 2

Adriani 1

Le Diable aux champs 1

JULES SANDEAU

Un Héritage 1

ÉMILE DE GIRARDIN

La Politique universelle 1

ALPHONSE KARR

Histoires normandes 1

Devant les Tisons 1

ALEX. DUMAS (publié par)

Impressions de Voyage : *De Paris à Sébastopol*, du docteur F. Maynard 1

Mme ÉMILE DE GIRARDIN

Nouvelles 1

Marguerite, ou Deux Amours 1

M. le Marquis de Pontanges 1

Poésies (complètes) 1

Le Vicomte de Launay (Lettres parisiennes) 3

FRÉDÉRIC SOULIÉ

La Lionne 1

Julie 1

Le Magnétiseur 1

Le Maître d'école 1

Les Drames inconnus 5

ARNOULD FREMY

Les Maîtresses parisiennes 1

Les Confessions d'un Bohémien. 1

LÉON GOZLAN

La Folle du logis 1

LE Dr L. VÉRON

Mémoires d'un Bourgeois de Paris. (Nouvelle édition avec autographes, revue et augmentée par l'auteur) 5

Cinq cent mille francs de rente. 1

STENDHAL (BEYLE)

La Chartreuse de Parme 1

Chroniques et Nouvelles 1

PHILARÈTE CHASLES

Souvenirs d'un Médecin 1

Mme DE GIRARDIN, T. GAUTIER, SANDEAU ET MÉRY

La Croix de Berny 1

ALEXANDRE DUMAS FILS

Diane de Lys 1

Le Roman d'une Femme 1

La Dame aux Perles 1

Trois Hommes forts 1

Le Docteur Servans 1

Le Régent Mustel 1

AMÉDÉE ACHARD

La Robe de Nessus 1

Belle-Rose 1

Les Petits-Fils de Lovelace 1

CH. DE BOIGNE

Petits Mémoires de l'Opéra 1

MÉRY vol.

Une Nuit du Midi (Scènes de 1815) 1

A. DE LAMARTINE

Geneviève, Hist. d'une Servante 1

LE DOCTEUR F. MAYNARD

Souvenirs d'un Zouave devant Sébastopol 1

Voyages et Aventures au Chili. 1

J. GÉRARD (le tueur de lions)

La Chasse au Lion, ornée de 12 magnifiques grav. par G. Doré 1

Mme MARIE DE GRANDFORT

L'Autre Monde 1

LE Cte DE RAOUSSET-BOULBON

Une Conversion 1

Mme LAFARGE (MARIE CAPELLE)

Heures de Prison 1

MISS EDGEWORTH

Demain 1

EUGÈNE CHAPUS

Les Soirées de Chantilly 1

Mme ROGER DE BEAUVOIR

Confidences de Mlle Mars 1

Sous le Masque 1

CH. MARCOTTE DE QUIVIÈRES

Deux Ans en Afrique 1

MAXIME DU CAMP

Mémoires d'un Suicidé 1

Les Six Aventures 1

COMTESSE D'ASH

Les Degrés de l'échelle 1

HIPPOLYTE CASTILLE

Histoires de Ménage 1

CHAMPFLEURY

Les Bourgeois de Molinchart 1

Mme MOLINOS-LAFITTE

L'Education du Foyer 1

LÉOUZON LE DUC

L'Empereur Alexandre II 1

STERNE

Œuvres posthumes 1

NESTOR ROQUEPLAN

Regain : la Vie parisienne 1

PIERRE BERNARD

La Bourse et la Vie 1

ÉDOUARD DELESSERT

Voyage aux Villes maudites 1

FRANCIS WEY

Le Bouquet de cerises 1

HENRI MONNIER

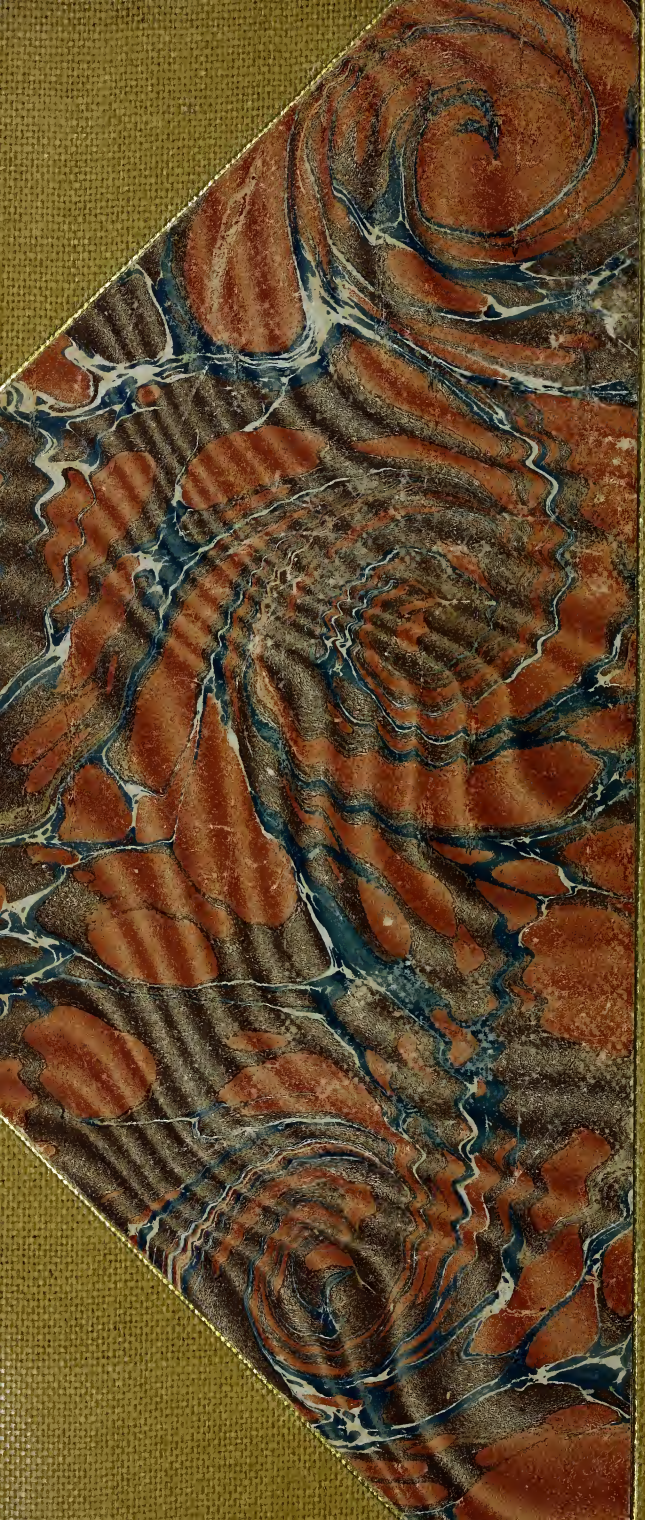
Mémoires de M. J. Prudhomme. 2

L. LAURENT-PICHAT

La Païenne 1

MOLIÈRE (œuvres complètes)

Nouvelle édition par Philarète Chasles 1

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — Bourdilliat, 15, rue Breda.

GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01409 7634